

12
Jules - S. LESAGE

COLLECTION
GABRIEL NADEAU

Propos
Littéraires
(Ecrivains d'hier)

IIe Série



Typ. à "L'Action Catholique"
Québec
1933



Bibliothèque Nationale du Québec

Propos littéraires

(Ecrivains d'hier)

Tous droits réservés, 1933.

Copyright, 1933.

Jules - S. LESAGE

Propos
Littéraires
(Ecrivains d'hier)

IIe Série



Typ. à "L'Action Catholique"
Québec
1935

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Chroniques laurentiennes (1901).

Notes et impressions (1903).

Conférences (1901) { *La littérature canadienne.*
Le Merveilleux dans la littérature française et canadienne.

Glanures (1904).

Les Esquisses québécoises (1925).

Propos littéraires — Notes biographiques (1931)

PS

8063.5

L47

Is

AVANT-PROPOS

J'ose espérer que le public liseur accueillera avec bienveillance cette seconde série de « Propos littéraires », où revit toute une époque et apparaît sur l'écran de notre histoire littéraire, toute une pléiade d'écrivains canadiens-français qui ont tous contribué à la maintenance de notre langue et de nos traditions sur les bords laurentiens.

J.-S. L.

PROPOS LITTÉRAIRES

D.-H. Sénécal,

publiciste

Il est des hommes de lettres dont on peut dire à leur louange : « Ils sont aimés des Dieux ceux qui meurent jeunes. »

Monsieur D.-H. Sénécal fut de ceux-là, ce qui ne l'a pas empêché de publier plusieurs travaux qui inauguraient déjà un talent précoce et lui promettait pour plus tard de légitimes succès.

Voici, d'ailleurs, ce que nous lisons dans *la Revue Canadienne*, dont il fut un des premiers et zélés collaborateurs : « Il fut l'un des premiers à répondre à notre appel. Les confrères se plaisent à lui rendre ce témoignage qu'il avait à cœur la cause des lettres et le rôle élevé de l'écrivain, deux choses si souvent méconnues et incomprises. Voici en quels termes *le Nouveau Monde*, appréciait cette vie si courte et moissonnée dans sa fleur : « M. D.-H. Sénécal était bien connu du public lettré dans lequel il s'était fait une réputation par ses travaux. Il fut admis au barreau en 1858 ; devint associé de MM.

Chevrier et Dorion. Chez lui, la musique, les arts et la poésie prenaient tout son temps. Il s'occupa avec ses amis de fonder *la Revue Canadienne*. Il publia successivement dans ce recueil : *Introduction à un cours d'histoire de Droit* (1864) ; *Histoire de la Coutume de Paris au Canada* ; *L'Encyclique et la brochure de Monseigneur Dupanloup* (1865) ; *Quelques mots sur l'Album de M. Jehin-Prume* ; (1865), *M. Jehin-Prume, le célèbre violoniste.* »

Telle est en somme l'œuvre artistique et littéraire de M. D.-H. Sénécals, lequel, comme on vient de le voir, eut toute la vie, si courte fut-elle, l'amour des belles lettres. Aux travaux de la jurisprudence, qui satisfaisaient peut-être chez lui ce besoin inné de logique, il alliait un goût prononcé pour les beaux arts, et la musique sut à certaines heures charmer son oreille et apporter, par ses harmonies et sa cadence rythmique, une heureuse distraction comme une dérivative aux études juridiques auxquelles se complaisait son esprit chercheur et érudit qui donnait aussi à l'histoire ses prédilections.

Nous lui devons une étude très fouillée sur la *Poésie du Droit Primitif*, dans laquelle l'auteur y fait montre de connaissances approfondies, d'un esprit d'analyse et de synthèse remarquables, que pourraient lui envier plus d'un de nos écrivains d'aujourd'hui. On en jugera par ces quelques lignes du début : « Il en est de l'enfance des peuples comme de

celle des individus, la civilisation s'établit, pas tout à coup, au milieu de l'ignorance et de la barbarie, elle est l'œuvre des siècles. Le Droit, de même que les autres institutions de la Société, a eu ses phases très caractéristiques de formation et de développement. »

Cette étude synthétique de la législation primitive devait l'amener à traiter naturellement de *L'Histoire de la Coutume de Paris en Canada*, laquelle est la base de notre Droit Canadien.

« Il est, dit-il, toujours intéressant et utile de remettre sous les yeux d'un peuple et de rappeler aux générations à venir, les traditions du passé, surtout lorsqu'elles se lient à l'un des éléments qui constituent partout la nationalité, l'homogénéité d'une nation : ses lois et ses institutions judiciaires. »

Puis l'auteur énumérant les édits et ordonnances, qui eurent force de loi chez nous, nous en fait l'historique jusqu'à la codification définitive de nos lois canadiennes dans notre code civil.

Mais, au milieu de ses études juridiques qui l'entraînaient à étudier et feuilleter les archives poudreuses, il aimait cependant à sacrifier aux muses, à laisser la bride à son imagination. Les quelques poésies que nous avons de lui, témoignent et sa délicatesse de sentiment et de son heureuse inspiration :

En voici une, intitulée : *L'Esquif* :

C'est l'heure où la nuit ce fantôme muet
 Laissant tomber sa robe et flotter ses long voiles,
 Enveloppe dans l'ombre, onde, plaine et forêt,
 Et fait briller bien haut sa couronne d'étoiles.

J'avais rêvé longtemps au pied des arbres verts,
 Le silence régnait sur la rive opposée.

.....

C'est alors que dans l'ombre et sur l'aile du vent,
 Une voix s'élève, voix d'ange ou voix de femme ;
 Je regardai la rive et l'azur transparent,
 Puis j'écoutai pensif et le trouble dans l'âme.

Ainsi disait la voix. L'Esprit mystérieux,
 Comme une aile de cygne effleure le rivage,
 Dans le lointain hélas ! je le suivis des yeux,
 Mais je n'entendis plus que le bruit du feuillage.

En sus de ses bribes de poésies légères, dont il émaillait, ainsi que des fleurs, ses études historiques et juridiques, M. D.-H. Sénécals avait l'âme d'un artiste, et une courte biographie de Jehin-Prume, célèbre violoniste belge, qui fit, au Canada notamment, une tournée de concerts, nous prouve combien il avait su comprendre et goûter ce talent prodigieux, en rendant un sincère hommage à cet artiste remarquable : « Je ne puis que regretter, dit-il, avec les amis des beaux arts, le départ de celui qui depuis quelques semaines nous a enivrés de sa belle musique. »

Grâce à la versatilité de son talent, M. D.-H. Sénécals s'intéressait aux questions actuelles, et lors de la publication de *L'Encyclique* et de sa vigoureuse défense par

Monseigneur Dupanloup, alors évêque d'Orléans, il mettait en relief les principaux points traités par ce document papal, adressé aux catholiques, et vigoureusement attaqué dans certains milieux, en France notamment.

« Ajoutons ici, que nous catholiques du Canada, écrit-il, nous sommes plus heureux que nos frères les catholiques de France, puisque, outre le spectacle de l'admirable conduite de Pie IX, nous avons encore pour nous instruire, nous édifier, nous fortifier dans notre foi, la parole toujours si religieuse et écoutée de nos vénérés évêques. »

Au sujet de la publication d'une *Vie de la Sœur Marguerite Bourgeoys*, il écrit : « Ainsi donc l'œuvre de cette pauvre fille avait été bénie et les fruits qu'elle a portés ont été abondants. Après avoir usé sa vie dans les travaux désintéressés, pour la propagation de l'instruction saine, voilà que son nom vivra éternellement ; dans son propre pays on parle d'élever un monument à sa mémoire. »

Comme on a pu le voir, M. D.-H. Sénécal, doué d'un talent précoce et d'une plume facile, a traité tous les genres, saisissant aussi, en chrétien convaincu, chaque occasion d'affirmer sa foi catholique et de rendre un digne hommage à sa bienfaisante influence dans le monde.

Sans aucun doute, s'il eut vécu, il eut pu rendre service à la cause de l'Église et des lettres, qu'il l'eut situé parmi nos meilleurs

littérateurs, épris de haute culture et désireux de laisser après eux une œuvre méritoire, toute à la gloire de la patrie canadienne.

A tout événement pouvait-on lui appliquer l'adage : « Ils sont aimés des dieux, ceux qui meurent jeunes. »

Eustache Prud'homme

De toutes les formes d'expression, la poésie est la plus haute et la plus rapprochée d'un idéal de beauté, que toute âme d'artiste s'efforce d'atteindre et de rendre. Chose assez notable, elle fut la plus répandue dans notre littérature canadienne, et rare sont nos écrivains qui n'ont pas, du moins au début de leur carrière, « sacrifié » aux Muses.

M. Eustache Prud'Homme est de ce nombre, et son poème couronné, lors d'un concours de poésie, en 1868, à l'Université Laval, intitulé : *Les Martyrs du Canada* en est la preuve, lequel lui valut les éloges des critiques autorisés pour ce magnifique tribut d'hommages, rendus à l'œuvre de la civilisation chrétienne au Canada, terre bénie, arrosée du sang de ses premiers martyrs.

Si on trouve encore sous sa plume ce poème intitulé : *Le Bourdon de Notre-Dame* qui sonne aux échos de la grande cité, l'angélus du matin et du soir :

Lorsqu'au lever du jour, des lueurs indécises
Ondulent mollement sur la grande cité ;
Lorsque ses blocs de pierre aux immenses assises,
L'inondent de clarté...

Ainsi quand du Bourdon, où le bronze se balance,
L'âme qui se réveille à tant d'émotions,
Éprouve avec bonheur la secrète influence
De ces vibrations.

Quand tu tournes du haut des tours de Notre-Dame,
La ville se recueille à tes accents pieux
O cloche, comme si ton bronze avait une âme
Pour lui parler des Cieux !

Monsieur Eustache Prud'Homme, dans ses accents lyriques, aborde aussi la poésie légère et purement sentimentale, comme dans cette charmante et délicieuse évocation : *Je songe à toi* :

Je songe à toi quand près de l'âtre
Où je m'assieds en soupirant,
Je vois de sa flamme folâtre
Qui temble comme un feu de pâtre,
Briller le reflet expirant.

Je songe à toi lorsque ma plume
Se promène sur le papier
Fait, semblable au vase qui fume,
De mon esprit noyer la brume,
Jaillir un vers irrégulier.

Oui ! toujours et partout je songe,
En interrogeant l'avenir
Et l'idéal où mon œil plonge.
Ne serait-il qu'un doux mensonge,
Je veux charmer mon souvenir.

Voici, maintenant, le *Rêve du Bucheron*, un poème rustique d'une plus grande envergure, dont j'extraits quelques strophes :

Sur nos immenses bois prolongés vers le pôle,
Un Bucheron passait la hache sur l'épaule,
Et la cognée en main ;
La nuit avait tendu son manteau de ténèbres,
Voyageur attardé sous ses ombres funèbres,
Il marchait son chemin.

Ses membres ruisselaient brisés de lassitude,
Et son regard plongeant dans cette solitude,
S'enflammait par degré ;
Or son front se couvrait d'une rougeur plus vive
Et les rauques éclats de sa voix plaintive,
Dans les airs ont vibré.

Canada, Canada, sur tes flots, sur tes grèves,
Et dans tes bois touffus j'ai fait bien d'autres rêves,
Que je n'oublierai pas ;
Je n'ai pas toujours eu des pensées d'amertume,
Je sais que la splendeur du printemps a sa brume,
Et l'hiver ses frimas.

Je voudrais que ce sol drapé d'arbres sans nombre,
Vit nos haches frappant sous son feuillage sombre,
Leurs colosses altiers ;
Et leurs nobles débris qu'on taille et qu'on disperse
Ouvriraient au colon, ouvriraient au commerce
D'innombrables sentiers.

Dans le genre rustique aussi, mais d'un
sens plus intime et plus tendre, le poète
chante le *Ruisseau* :

Tu verras quelques aurores
Se peindre dans ton miroir ;
Tu rendras des bruits sonores,
Sur des rocs que tu décores
D'écume qu'on aime à voir.

Tu fuiras vers la rivière,
 Et de là vers l'océan ;
 Puis, au fond de la clairière,
 Ta source qui désaltère,
 Se tarira lentement.

Ainsi s'écoule notre vie,
 Nous passons en effleurant
 Cent chimères qu'on envie ;
 Et les heures qu'on oublie,
 S'échappent comme un torrent.

Parfois, obéissant à l'ordre de la muse impératrice, le poète prend son luth et module d'un style mi-badin, mi-familier, ces quelques strophes : *A ma Femme* :

Songes-tu parfois, Hermine,
 Que mon âme à la tienne unie,
 Rêve bonheur et paix pour toi ;
 Et que souvent je m'ingénie
 Pour empêcher la zizanie,
 De pénétrer sous mon toit ?
 Cessons cette diaphonie
 Qui inspire ma mélancolie.
 Pour toi, conserve pur ton cœur,
 Que ta carrière soit bénie ;
 Et que ton âme rajeunie
 S'ouvre aux effluves du bonheur.

Maintenant, si l'on trouve ses effusions poétiques éparses dans *la Revue Canadienne* et d'autres périodiques de l'époque, l'on constatera qu'il se fit aussi le chroniqueur des « événements du mois », et qu'à ce titre ses

notes d'actualité ne manquaient pas de justesse et d'à-propos :

« Autour de nous (à Montréal) tout s'agite et tout semble dans un état d'ébullition. Des projets considérables sont mis sur le tapis. Tous ces différents projets prennent, sous la plume de l'écrivain, des proportions gigantesques et ont, ce qui plus est, le mérite d'être réalisables. De l'action de notre métropole commerciale dépend en partie l'accomplissement de ces diverses entreprises. Puisse-t-elle y réussir, et le jour ne serait peut-être pas éloigné où New-York la considérerait comme une rivale redoutable. »

Ne dirait-on pas que les poètes ont parfois des dons prophétiques, et qu'ils lisent déjà dans l'avenir des choses que nous avons peine à concevoir ?

Comme chacun le sait, dans ce cas-ci, M. Prud'Homme pronostiquait juste, et Montréal est devenue la grande métropole commerciale du Canada, la rivale presque du *greateñ* New-York.

Mais, M. Prud'Homme a le don des images : « Sur les bords des grandes routes, nous dit-il, au début d'une de ses chroniques, on voit parfois trembler, à tous les vents, des arbustes à couleurs voyantes, comme l'homme, armé de la faux, a négligé d'abattre leurs branches, sur lesquelles s'agitent des feuilles légères et transparentes, portant des fruits chargés de poison ; et si le passant a le malheur de porter

ces fruits à sa bouche, on peut être sûr que les pâleurs mortelles viendront bientôt marbrer sa figure. Ainsi, sur le chemin de la vie, on s'en va cueillant mille et mille illusions, mais malheur à l'imprudent qui écoutera les discours des rêveurs d'utopies, et les paroles des révolutionnaires. »

Notre chroniqueur ne prévoyait-il pas la création du tribunal de la Haye, ou en ces temps derniers celui de la Société des Nations : « Où tous les différends internationaux lui seront soumis à l'avenir ? »

« Si les peuples, nous dit-il, en soulignant ses annotations mensuelles, pour vider leurs querelles, s'en rapportaient à la décision d'une commission comme celle qui vient de siéger, on n'aurait probablement pas le spectacle d'autant de guerres. »

Laissant de côté ces graves préoccupations, il a parfois la note humoristique :

« Le temps d'élection est la saison des effluves oratoires ; il y en a de toutes les couleurs et pour tous les goûts. Les unes enivrent par leur couleur et leur parfum, les autres, et c'est le plus grand nombre, n'ont pas leur raison d'être sous le soleil. Ce serait une étude intéressante pour un botaniste qui aurait tant soit peu la passion politique. »

Ailleurs, il risque une note sarcastique ; « La Province de Québec » tient conseil ; mais ce n'est pas un conseil de guerre. Nous

sommes loin de cette époque primitive où les Peaux-Rouges, groupés autour de l'Al-jouhama, humaient, à tour de rôle, le symbolique calumet de la paix. Quoiqu'en pensent encore certains savants du vieux monde. »

Ces « événements », d'un mois à l'autre, le chroniqueur les raconte, d'une plume alerte, avec justesse et impartialité, traitant des choses de la politique européenne, américaine et canadienne, avec une égale compétence qui lui fait honneur.

Il est notable, d'ailleurs, comme nos écrivains étaient très au courant des événements principaux d'Europe, surtout en ce qui avait trait à la France, et aux œuvres littéraires de ses meilleurs écrivains, dont ils se sont toujours inspirés. C'était, tout en élargissant le cadre de sa vision et de ses pensées, c'était entretenir, avec l'ancienne mère-patrie, des relations intellectuelles durables, pleine de promesses d'avenir, et comme le disait, dernièrement, Gabriel Hanotaux, sur l'apport intellectuel : « Nos neveux (canadiens) sauront ce qu'il y a eu de grandeur dans cet effort consacré par les plus vieux peuples du monde, à prolonger et à agrandir encore, sur l'étroite planète, la vie meilleure de l'humanité. »

Voilà, en effet, cet « effort » qu'ont réalisé et que réalisent encore, sur la terre canadienne, nos écrivains d'hier et d'aujourd'hui, ces

amants de l'idéal, soucieux d'entretenir, chez nous, le culte des nobles pensées, créatrices d'énergie et de merveilleuse rayonnance.

C'est à cette œuvre méritoire que travailla M. Eustache Prud'Homme, dont le nom figure avec honneur au tableau des lettres canadiennes, auxquelles il consacra toujours le meilleur de lui-même et de son talent.

Souvenirs d'un demi siècle

par J.-G. Barthe

Dans la préface de son livre, voici ce qu'il nous déclare : « L'intention de l'auteur, en publiant cet ouvrage, a donc été moins de faire l'histoire régulières des événements généraux, qui se sont passés d'une époque initiale à une autre série d'années, étudiées et reliées par étapes, et aboutissant à un terme défini, à l'instar des Bibaud et des Garneau, que de combler plutôt une sorte de lacune produite par les circonstances insolites que le pays a eu à traverser, et pendant lesquelles le père de nos institutions a été plus que gêné par le « mutisme » forcé, ou la suppression même de la presse libérale, que par la lutte toute intestine de la chambre avec l'exécutif, durant cette période d'administration violente, où la terreur tenait le haut du pavé. »

« Ce sont ces grandes figures restées un peu trop dans l'ombre jusqu'à l'oubli, que j'ai eu l'ambition de faire ressortir quelque peu dans le fonds de ce ciel incertain, où elles ont laissé leur trace, quand c'est par leur

inspiration, autant que par leurs agissements, que le progrès s'est accompli pour nous, et a été le fruit de leurs sacrifices. »

Paroles énergiques, montrant bien à quelle inspiration patriotique il obéit lui-même et veut rendre justice à ces héroïques revendicateurs de nos droits constitutionnels, figures remarquables, parmi lesquelles celle de Mgr J.-O. Plessis occupe une place de tout premier plan, pour l'obtention de la liberté religieuse. « Le pasteur hiérarchique et le patriote canadien français ne formaient, nous dit l'auteur, plus d'un avec lui et se combattaient merveilleusement dans sa personne. La nature, enfin, l'avait fait pour créer et pour régner, et ce qu'il a laissé après lui, montre s'il a su obéir à ses injonctions. »

C'est, en somme, de la petite histoire que M. J.-G. Barthe fait revivre dans ses *Souvenirs* où, tour à tour, apparaissent des grandes figures : les Vallières de St-Réal, les Salaberry, les Papineau, les Bourdages, les Benjamin Viger, les Panet, les Lafontaine, les Morin, et tant d'autres qui, par la parole ou par la plume, ont pris position devant l'ostracisme officiel, et posé le problème de la reconnaissance de nos droits politiques.

Au reste, rien n'est plus édifiant et instructif que retracer jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne, les nobles efforts accomplis, en même temps que l'applaudissement des difficultés quasi-insurmonta-

bles, et que se lèvent de brillants lendemains pour notre race. Au-dessus de ce conflit politique, émanent des grandes figures comme celle d'Étienne Parent, le vaillant rédacteur du *Canadien*.

Voici, comment l'auteur nous le représente du haut de la tribune : « Se laissant emporté à son inspiration, avec bonheur, quand il planait ainsi dans la carrière qu'il a enrichi de ses œuvres, qui est restée une partie intégrante de notre histoire contemporaine, comme lui-même est resté comme le reflet typique de sa génération, et un des caractères les plus remarquables de son temps. »

Et parlant de ceux-là qui, à la tribune ou dans le journalisme, bataillèrent ferme, il s'écrie : « Quelle autre époque donc a produit plus de caractères, d'intelligences et de dévouements que celle qui date de Dalhousie et se clôt à l'« Union ». Combien nous reste-t-il aujourd'hui de Bourdages, de Borgia, de Bédard, et combien comptons-nous de météores comme Vallières de St-Réal ? Combien de types à la Norbert Morin ? A Dieu ne plaise que je cherche à déprécier notre temps, à flétrir notre époque de course au clocher vers le pouvoir ; mais ces mâles vertus qui enfaient les hommes incorruptibles, qui nous ont rachetés, même au prix du martyr sur l'échafaud, que sont-elles devenues devant cette politique de brigandage inaugurée par l'Union, et qui a eu sa pleine floraison à la

foire des consciences et aux tanneries des Roland ? »

D'autres noms surgissent sous sa plume, comme celui de Gérin-Lajoie, l'auteur d'un *Canadien errant*, en souvenir d'une première aventure, tentée du côté des États-Unis, et surtout de *Jean-Rivard*, ouvrage dans lequel il préconisait le retour à la terre. Comme aussi le *Charles Guérin*, de P.-J.-O. Chauveau, faisait écho à cette passion des choses du terroir, soulevant en cela la cause régionaliste, toujours à l'ordre du jour, et par laquelle les écrivains canadiens-français ont plus de chance de se faire lire à l'étranger, gagné par ce traditionalisme plein de sens et de merveilleuses ressources évocatrices.

Journaliste, M. J.-G. Barthe le fut toute sa vie. L'ancien rédacteur de *L'Aurore des Canadas* ramasse une foule de faits divers, et toujours dans un style simple, frappant de naturel et de vérité, nous fait la biographie des trois Viger, dont l'un Denis Benjamin, joua un rôle considérable et donna toujours l'exemple d'une belle intelligence et d'un grand caractère, qualité primordiale qu'il sait mettre au service de son pays.

Que de mâles et énergiques personnalités furent ces dignitaires du clergé canadien, ces courageux apôtres, comme l'évêque Provencher et Mgr l'Archevêque Taché, qui se signalèrent dans l'ordre de l'épiscopat et de la civilisation.

En conclusion, l'ex-député provincial qui avait donc vu de près les hommes et les choses, s'exprime ainsi : « Pourquoi je me suis passionnément épris du rôle que je leur ai vu jouer, et il m'a semblé que c'était un devoir de le dire tout haut et de le consigner dans une œuvre que j'ai essayé de rendre la moins indigne possible, du suffrage de mes compatriotes, dont l'honneur m'importe et dont l'avenir m'intéresse à l'égal d'un de ces événements qui font que les races touchent à ce rêve qui les fait aspirer à leur perpétuité. »

Puis il ajoute, avec un sens éclairé de la situation : « C'est cet esprit de suite, dans la succession de nos générations, qui consolidera notre marche dans la carrière d'une sage et énergique liberté. »

Ce rêve de consolidation de notre race dans le nouveau monde, l'auteur le formule en termes énergiques, dans son ouvrage intitulé : *La Canada reconquis par la France*, ce que je rêvais c'était la préservation de la Nouvelle-France dans sa physionomie nationale, dans son existence sociale, dans ce qui en fait un type original par delà l'Atlantique.

« Ce que je voulais encore, c'était l'honneur, la perpétuité de la langue, de la littérature et du nom français dans le nouveau monde. »

Mais son intention principale, c'était de demander à l'Institut de France, lui seul le peut, de briser les chaînes qui nous étirent, en nous prenant sous ses auspices, de relever

jusqu'à lui l'Institut Canadien de Montréal, en lui tendant la main secourable. Tel était son but, en publiant ce mémoire historique, d'attirer l'attention et d'avoir l'approbation officielle de cette célèbre institution française qui, en resserrant les liens avec l'ancienne mère-patrie, jetterait sur l'Institut Canadien le vif éclat de sa renommée mondiale.

Ces démarches de M. J.-G. Barthe furent couronnées de succès, et comme on peut en juger par la correspondance échangée, qui sert d'épilogue à son livre, l'Institut Canadien était reconnu par son grand aîné l'Institut de France, accomplissant un acte de courtoisie et d'ultime obligeance qui resserraient les liens entre l'ancienne mère patrie et le Canada français.

Décembre, 1931.

Dr Chs Deguise

Le roman d'aventures a toujours eu chez nous un réel succès, et tenté la plume de nos meilleurs écrivains.

C'est vers 1871-72 que, dans *la Revue Canadienne*, Charles DeGuise faisait ses débuts, en publiant un roman intitulé : *Hélika*, mémoire d'un vieux maître d'école.

Ce récit, que l'auteur emprunte aux mœurs indiennes, qui ne manque pas d'ailleurs de situations dramatiques, est écrit, on pourrait dire, au fil de la plume, dans un style sans apprêts, ni surcharge d'épithètes sonores, mais qui n'en exclut pas, cependant, la couleur locale, empruntée aux péripéties de cette vie mouvementée.

Naturellement, au cours de sa narration, l'auteur s'arrête, émerveillé, à nous décrire les magnifiques spectacles de cette nature vierge, où hommes et choses semblent à l'unisson du féerique décors :

« Témoins, la beauté insurpassable de cette chute, avec ses mille paillettes d'or qui brillaient au soleil couchant. Ces rochers qui la surplombaient, semblaient, eux aussi, tous émaillés de diamants. L'arc-en-ciel brillait,

à leurs pieds, de ses plus vives couleurs, pendant que s'écoulait la nappe d'eau qu'elle formait au bas, puis, comme prise de rage, se ruait de cascades en cascades, hérissant la crête de chacune de ses vagues, comme pour attester sa colère de voir son cours interrompu. »

Voici la description d'un lac, au bord duquel l'on voudrait rêver : « La surface était plane et unie, pas une ride ne venait troubler le paisible miroir que nous avions devant les yeux. Quelques vapeurs humides s'élevaient çà et là, des rochers ou de la masse d'eau. Elles nous apparaissaient comme les images fantastiques des fées de nos contes. »

Plus loin, au cours de ces pérégrinations, voici le déchainement d'une tempête : « Il était grand temps, car en ce moment la tempête éclatait dans toute sa fureur. Bien des fois j'avais pris plaisir à voir le choc terrible que les éléments, dans leur colère insensée, se livrent entre eux. J'entendais alors, sans crainte, les roulements du tonnerre, et je n'avais pas été ému en voyant la foudre écraser les arbres gigantesques, à quelques pas de moi, ... mais jamais je n'avais été témoin d'un tumulte pareil, les éclats du tonnerre étaient accompagnés de torrents de grêle et de pluie. Le vent, avec une rage indicible, passait à travers les branches, fonçait dans les infractuosités des rochers

avec des cris aigres et discordants, qui nous glaçaient de terreur !... »

Puis, nous voyons son héros Hélika, en tête à tête avec un jeune indien : « Que me veut mon jeune frère, lui dis-je en m'asseyant sur mon lit ? Depuis quand est-il dans le camp et pourquoi n'est-il pas venu fumer le calumet avec l'ours gris ?

« Je suis venu, mais le mauvais génie s'était emparé de l'esprit du grand chef, et au moment où je suis entré il allait écraser la tête d'un enfant... »

Que de scènes aussi attachantes et typiques de cette vie de coureur des bois, se présentent sous la plume de l'auteur, et toujours les spectacles grandioses de la nature amènent et lui suggèrent des réflexions profondes et d'une haute portée morale :

« Le temps était sombre et triste, le soleil brillait par intervalles au travers des nuages, que le vent froid faisait entrechoquer dans l'espace. Dans leur chaos, leur course désordonnées, il me semblait revoir toutes les mauvaises passions qui m'avaient empêché, comme tant d'autres, de voir le flambeau religieux qui nous éclaire et que nous n'apercevons, que lorsque le mal qui obscurcit notre intelligence lui laisse une espace pour se montrer... »

L'épilogue du récit, n'est pas moins touchant :

« Ici se terminait le manuscrit. Monsieur D'Olbigny ajouta : « C'est le même jour que nous fîmes la rencontre de cette charmante enfant, à la décharge du lac... »

« Monsieur D'Olbigny demeurait pensif quelques instants. Aux dernières phrases du manuscrit, sa voix parut profondément émue. Nous respectâmes sa rêverie ; du revers de sa main il essuya une larme, puis avec un doux sourire, il dit : si vous voulez bien Messieurs nous allons déjeuner. »

L'on doit encore à la plume facile de Charles DeGuise plusieurs récits, entre autres : *Le Cap au Diable*, légende canadienne, qui rappelle l'exode tragique et la déportation en masse des Acadiens, devant l'adversité, la calamité de leurs foyers dévastés ; *Une nuit dans une cabane à sucre*, non moins caractéristique !

Là encore, l'auteur fait montre de qualités sérieuses, et dans son style narratif, il sait ménager l'intérêt jusqu'au bout, maintenir le lecteur en haleine, faire revivre la scène devant ses yeux, et sans surcharger son récit d'incidents inutiles, lui laissant deviner encore plus qu'il ne raconte ou voudrait croire. Cette illusion factice, est tout le succès du conteur savoureux qu'était Charles DeGuise, lequel a laissé derrière lui des œuvres qui promettaient une longue carrière littéraire.

Mais telle qu'elle, son œuvre commande l'attention et mérite qu'on s'y arrête, ne fût-ce

que pour se reporter au temps où l'on aimait revivre ces récits qui ont enchanté l'imagination de nos pères, et qui, de génération en génération, entretiennent l'amour et le goût des récits légendaires et fantastiques, lesquels ont trait à la vie aventureuse des premiers colons, de ces valeureux pionniers de la civilisation chrétienne, sur cette terre canadienne, si fertile en miracles.

Edmond Lareau

Quoiqu'en disent encore certains contemporains de notre littérature canadienne, Edmond Lareau, un des publicistes en vue de Montréal, avait cru opportun, dès 1874, de dresser, en un fort volume, un compendium des principales œuvres de nos écrivains :

« Ma louable ambition, écrivait-il dans sa préface, a été d'élever ce modeste monument destiné à rappeler à l'étranger, ici, les noms de ceux qui ont fait quelque chose dans le sens du mouvement littéraire national. »

L'auteur s'énorgueillissait même d'avoir été, en ce sens, le premier à jeter ce jalon de critique littéraire, que tant d'autres émules, depuis, ont suivi avec non moins de fierté et de persévérance.

Cette littérature nationale évoluait dans tous les genres, vers un idéal de beauté, de perfection, de style, entravés souvent par les difficultés du début et celles encore de l'heure présente, causées par l'éloignement, la pénurie des livres, et surtout par l'indifférence d'un public peu porté vers les choses esthétiques, ou trop absorbé par les *modus videndi*.

« La littérature, affirme-t-il, dès le début : « C'est la plus haute expression du degré de civilisation chez un peuple. »

Tous les genres, au début de notre littérature : poésie, histoire, romans, science et législation, y sont représentés avec : « Quesnel, Marmette, Bibaud, Garneau, LeNoir, Chauveau, Barthe, Fiset, Routhier, LeMay, Casgrain, Fréchette, Prud'Homme, Sulte, et tant d'autres disciples des muses, emboucheront la trompette épique, ou laisseront parler leur âme éprise de choses d'antan. »

Des historiens comme les Bibaud, les Garneau, les Ferland, les Laverdière, les Faillon, les Sulte, et d'autres comme les Chapais, les L. Groulx, lesquels, en renovant le genre, ont évoqué les péripéties de notre évolution politique et sociale, qui affirment la résistance de la race et son invincible foi à l'avenir.

Il y a aussi des romanciers comme les de Boucherville, les Marmette, des nouvellistes, des conteurs comme les de Gaspé, les Bourassa, les Faucher de St-Maurice, les Legendre, les Gérin-Lajoie, les Routhier, les Ledieu, et tous ces chroniqueurs comme les Hector Fabre, les N. LeVasseur, les A. Buies, les Lusignan qui, d'une plume alerte et spirituelle, ont noté, au jour le jour, les faits divers, dont notre société québécoise ou montréalaise était le théâtre, sur la scène desquelles se jouaient de désopilantes comédies, s'ébauchaient de gracieuses idylles, et où se discutaient même de graves événements politiques, dont nos hommes du jour faisaient les frais, en anticipant le pouvoir.

En somme, il faudrait rendre hommage à Edmond Lareau d'avoir, comme facteur social, mis en valeur notre littérature canadienne, qui comptait déjà nombre d'écrivains de talent ayant acquis une juste et louable notoriété, mus par le culte du beau et de la vérité, animés du plus fier patriotisme qui inspire toutes leurs œuvres et témoigne de leur invincible espoir en l'avenir.

A cet ouvrage important, l'auteur crut, quelques années plus tard, y joindre des *Mélanges littéraires*, extraits de journaux et de revues.

Dans le premier chapitre, il souligne le côté avantageux de ces *Mélanges littéraires* : « qui est d'offrir à l'appétit du lecteur, des mets variés, épicés et apprêtés selon le goût et l'art des divers collaborateurs. »

« Le goût littéraire, ajoutait-il, s'est donc transmis depuis un demi siècle dans ces quelques pages, refuge sacré d'un art antique. Nos pères, qui n'étaient pas des hommes de lettres, ne laissaient pas cependant de travailler à un héritage littéraire qu'ils avaient l'intention de léguer à leurs descendants. »

Puis, l'auteur énumère toute une série de journaux, revues et périodiques du temps, dont plusieurs eurent une existence éphémère, mais n'en connurent pas moins un moment de notoriété, rédigés et publiés par des hommes de talent, dont la plume, aussi

incisive que courtoise, prouvait que l'esprit d'à-propos ne perdait jamais ses droits.

Citons, entr'autres, le fameux journal le *Fantasque*, ayant pour rédacteur M. Aubin : « où quiconque voudra étudier l'époque de '37, ouvrira ces pages déjà vieilles par les années, mais encore gaies, jeunes et frappantes par les idées originales qu'elles renferment. »

Enfin, le chapitre qui traite de *nos archives*, montre quels trésors d'information elles renferment, et combien leur classification à Québec comme à Ottawa, et la publication d'un rapport annuel, importait, aux chercheurs et aux futurs historiens, qui ressuscitent le passé comme étant le plus sûr garant de l'avenir.

Comme on le voit par cet exposé succinct de son œuvre, Edmond Lareau fut lui-même un chercheur et un érudit, un homme de lettres dans sa véritable acception qui, dans ses jugements portés sur les œuvres de nos principaux littérateurs, fut toujours impartial, sachant avec beaucoup de goût et de tact, mettre en relief les qualités maîtresses de nos écrivains auxquels ils s'associait pour la conservation et la maintenance du verbe français sur nos bords laurentiens.

A ce titre seul, les générations à venir lui devront une éternelle reconnaissance.

En terminant son *Histoire de la littérature canadienne*, il se plaignait néanmoins d'une certaine apathie à écrire chez les jeunes :

« Hélas ! eux aussi s'en vont désenchantés. Cette jeunesse bohème, tout à l'heure si fougueuse, si ardente, pour produire, s'est faite vieille, au premier souffle de la vie pratique, elle a perdu l'illusion littéraire, comme cette épave que le flot laisse surnager un moment, pour la jeter dans l'abîme. »

La floraison actuelle de notre littérature est une consolation et une revanche.

L.-O. David

Historien et journaliste

Durant tout le cours de sa longue et fructueuse carrière littéraire, M. L.-O. David, écrivain, patriote, s'est évertué, dans ses œuvres diverses, à exalter le sentiment national. Dans ce but, très louable, il s'est fait l'historien des événements de 1837-38, une des périodes les plus mouvementées de notre histoire politique.

Avec un sens éclairé, en un style simple, il rend compte des péripéties de la Rébellion, des mémorables combats, des actes de bravoure et d'héroïsme, auxquels elle donna lieu, comme aussi aux représailles qui en furent les tristes conséquences pour ces « Fils de la Liberté », dont plusieurs payèrent de leur tête cet acte de révolte, tandis que d'autres de leurs compatriotes prenaient le chemin de l'exil.

« Et comment, s'écrie-t-il, ne pas accorder toute notre admiration aux grands orateurs, aux hommes d'état illustres qui, pendant quarante ans, ont combattu, par le plume et la parole, pour conquérir cette liberté poli-

tique dont nous jouissons maintenant, et où trouver des gens plus braves et plus admirables que ces patriotes de 37-38, qui, presque sans armes, mouraient en bénissant Dieu et leurs foyers. »

« Le peuple canadien, soutient-il dans ses *Entretiens littéraires*, doit être fier de ses institutions, il doit les aimer, car elles sont nées avec lui sur ce sol privilégié, elles ont protégé son berceau, ont grandi avec lui, c'est à l'ombre de ses sanctuaires de la science et de la vertu que se sont formées les fortes générations qui doivent servir d'exemple à la postérité. »

Il note avec perspicacité : « Quoique le milieu dans lequel nous vivons eût réagi sur notre caractère, il est évident qu'il n'a pas détruit l'empreinte de la nature. Ne nous en plaignons pas trop, car si Dieu, pour contrebalancer par l'influence salutaire des idées morales et civilisatrices dont la France nous a confié le dépôt sacré, le matérialisme qui semble en Amérique dominer toutes les âmes, c'est un rôle dont nous devrions nous glorifier. »

Puis, après avoir longtemps bataillé pour le bon combat, M. L.-O. David, crut devoir réunir maints articles parus d'ici de là dans nos journaux, mélanges d'études historiques, religieuses et morales, qu'il intitulera : *Au soir de la Vie*.

L'écrivain, y disait-il, dans l'avant propos qui « rendu à un âge où les passions et l'intérêt personnel ne peuvent guère l'inspirer, il a le droit, je pense, de croire que ses observations et ses conseils ont quelque valeur ».

Dans cet ouvrage, tout en vantant nos hommes publics et la manière brillante avec laquelle tous ont défendu nos intérêts nationaux, il ne cesse de répéter : « Mais on ne fera jamais trop, jamais assez dans l'intérêt de la colonisation et de l'agriculture, car elles sont les deux facteurs les plus puissants de notre avenir national, moral, religieux et patriotique. »

L'histoire de notre littérature canadienne attire son attention, comme un élément de conservation de cette langue française, noble et bel héritage ancestral que nous avons charge de transmettre intacte aux générations à venir. C'est alors une longue liste de ceux de nos principaux écrivains qui, chacun dans leur genre, se sont fait un nom enviable dans notre littérature déjà mieux connue en France et en Amérique, où elle compte plus d'un admirateur, qui y trouvent un écho du grand siècle et même des résonances romantiques, jointes à celle de l'école décadente toute moderne, mais en laquelle doivent toujours, pour être vraiment original, retentir les échos du terroir laurentien.

Nous devons encore à sa plume si prolifique, un drame historique, intitulé : le *Dra-*

peau de Carillon, dans lequel, s'il se voit une certaine inexpérience de la scène, les personnages n'ont vraiment, à travers les péripéties de l'action, qu'un but, celui de louer un des plus beaux faits d'armes de notre histoire, et d'arborer notre drapeau national.

A sa mort, survenue à un âge très avancé, l'ont pouvait dire de cet écrivain, de ce citoyen intègre, et homme de bien, que la patrie lui était reconnaissante de s'être toujours tenu sur la brèche pour la défense de notre langue et la glorification du passé.

A.-D. DeCelles

Comment, M. A.-D. DeCelles, qui fut toute sa vie un publiciste et un aimable chroniqueur, en arriva-t-il à traiter de la grande histoire, n'est-ce pas pour oublier le présent et se réfugier dans un passé plein d'héroïsme, d'abnégation et de grandeur d'âme ?

Son *Histoire des États-Unis*, basée sur des notes parues d'abord dans *l'Abeille*, petit journal publié alors au séminaire de Québec, où le jeune DeCelles faisait ses études, ne sont-elles pas une preuve de sa vocation précoce. Ce sont ces « Notes » considérablement révisées et augmentées qui lui ont servi dans la présente publication. Ce qui fait, d'ailleurs, tout l'intérêt de cette histoire et la formation ethnique de la grande nation voisine, c'est la comparaison, ou plutôt le rapprochement et les comparaisons entre l'histoire de la Nouvelle-France et celle de sa puissante voisine.

C'est ainsi qu'il met au compte d'une initiative individuelle, la différence qu'il y a entre le développement de la Nouvelle Angleterre et celui par contre du colon français, dépendant de l'administration publique, qui lui est souvent plutôt une entrave, qu'un encouragement à ses entreprises.

« Le spectacle de la vie de nos ancêtres apparaît, dans ces lointaines visions, plein d'attraits, que la puissance évocatrice de nos poètes devra peindre un jour dans le cadre, et avec les couleurs qui lui conviennent. »

« Si l'histoire de nos voisins n'est pas aussi captivante que la nôtre . . . n'est-elle pas plus instructive. On apprend, en voyant les puritains à l'œuvre, comment on doit compter sur soi, ce que l'individualisme, ce qu'il faut faire pour édifier solidement un pays. »

Toujours poursuivant sa « comparaison », une idée séparatiste avait présidé à la fondation de la Nouvelle Angleterre, les puritains ayant quitté leur patrie, sous le coup de la persécution . . . Ce sentiment hostile survécut à la scission de 1776 et existe encore. Tout autre fut l'esprit des Canadiens. Moins bien traités durant la dernière lutte que les colons anglais et sacrifiés à la politique qui amena la conquête, ils aimèrent la France, au-delà de la séparation.»

« De mœurs aussi simples que celles de son voisin (l'Américain), le colon Normand ou Picard n'aurait rien voulu sacrifier de ce qu'il était possible de conserver des coutumes de France, susceptibles de donner du charme à l'existence et embellir la vie. »

Puis l'auteur souligne, ici, une impression partagée par plusieurs voyageurs : « Dans les courts intervalles de notre histoire, que la guerre ne désole point, le Canada offre le tableau d'une société de relations agréables, où se pratique l'hospitalité la plus large, avec une extrême courtoisie pour les étrangers. »

Et, voici un point capital de comparaison : « Au regard des colonies anglaises, créant elles-mêmes leur gouvernement, la Nouvelle-

France accepte le sien tout fait de Paris. » N'est-ce pas, pourrait-on dire, cette question « d'Autonomie » des « Dominions » qui a fait le sujet d'un long débat à la récente conférence impériale à Londres.

Après avoir fait défiler, devant nous, les phases principales des origines et des développements progressifs des États-Unis, l'auteur en arrive à cette conclusion :

« Le pays, écrit-il, dont nous venons s'esquisser à grands traits les origines et développements, présente les plus remarquables phénomènes de progrès matériel que le monde ait vu.

Et, cette autre constatation importante : « Bien que la démocratie ouvre un champ à toutes les ambitions, il ne faudrait pas croire que la fortune y soit distribuée également. Nulle part, pourrait-on ajouter, la théorie égalitaire n'a reçu un plus flagrant démenti.

« La brèche, nous dit-il, qui sépare les classes riches, laborieuses, va s'élargissant de jour en jour. » Et c'est une occasion, pour l'auteur, de faire ici des comparaisons, saisissantes et concluantes, entre les institutions sociales anciennes et modernes. Aussi, parlant des « trusts » et des « combines » qui ont pris chez nos voisins américains une telle envergure : « N'est-ce pas la résurrection, sous un nom nouveau, d'un abus durement reproché aux ministres de Louis XV et de Louis XVI, l'accaparement du blé. »

« Fondée, conclut-il, par l'individualisme, arrivée à la plus haute prospérité, en s'ap-

puyant sur ses propres forces, la république devra répudier à la loi de collectivité qui serait la mainmise sur l'énergie de chacun au profit de tous.

Telle est, dans ses grandes lignes, cette étude historique des origines de l'organisation et du développement des États-Unis, en train, en ce XXe siècle, de devenir les créancier de l'Europe, une puissance formidable des temps nouveaux.

M. A.-D. DeCelles, conservateur de la bibliothèque du Parlement fédéral, membre de la Société Royale, Docteur ès Lettres, Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier de l'Instruction Publique de la France, et Lauréat de l'Académie des Sciences morales et politiques, a plusieurs titres à notre admiration et à notre reconnaissance.

Nous lui devons, en outre de ces études substantielles, celles de *Lafontaine et son temps* et de *Cartier et son temps*, deux chefs politiques, deux de nos grands hommes qui firent le plus d'honneur à la race canadienne française, dont ils défendirent et soutinrent, en maintes circonstances mémorables, les droits et les prorogatives constitutionnelles.

Dans son introduction, l'auteur constate avec justesse : « A ce sujet, il convient de faire remarquer que les franco-canadiens, à travers toutes les vicissitudes de leur

histoire, ont eu la bonne fortune d'avoir une suite de chefs, désignés par des qualités spéciales et appropriées aux nécessités du jour, pour les diriger et leur faire tirer le meilleur parti possible des contingences de la politique. »

« Toutefois, dit-il, dessinant cette figure importante, les talents de Lafontaine, n'étaient pas de ceux qui séduisent et enlèvent la foule. À des aptitudes exceptionnelles s'alliait en lui la droiture d'un esprit bien équilibré, ennemi des chimères, toujours ami des projets réalisables... « Si cette inspiration sympathique, qui rallie la foule autour d'un homme ou d'une cause, manquait à son prestige il émanait du côté sérieux de sa personnalité une profonde influence. »

Comme dernière touche : « Allier la fermeté à la conciliation, faire prévaloir l'esprit de gouvernement sur l'esprit de parti, tel était ce que demandait la situation de celui qui voulait ici dominer. »

Tout en énumérant les faits principaux qui ont présidé à notre évolution politique, il note avec perspicacité : « Il est rare que la sagesse humaine puisse exercer une action exclusive sur le cours des événements et ; ils paraissent être souvent la résultante de causes mystérieuses, supérieures à notre entendement, ou tout au moins en dehors de sa portée. »

Sans avoir à relater, dans ce rapide exposé, tous les incidents de cette remarquable carrière politique, notons avec l'auteur : « Que

l'administration de Lafontaine fut des plus fécondes, en mesures bienfaisantes, dont notre province garde encore l'heureuse empreinte. » A.-D. DeCelles affirme que l'opportunisme a souvent régné dans nos annales politiques... mais l'idée nationale s'est affirmée indéfectible toujours... Sans porter la plus légère atteinte aux droits d'autrui »...

On rencontrait, ainsi, maintes vues profondes sur les hommes et les choses de notre histoire, si fertile en incidents marquants : « Il a appris, dit-il, en matière de conclusion, qu'en matière de gouvernement il faut compter avec les mœurs qui font échec aux meilleures lois, si elles les contrarient.

« La haute conception qu'il se faisait de son rôle de chef ne l'a pas aveuglé sur la vraie ligne de conduite que lui imposaient les contingences de notre politique générale, compliquée par les ambitions de races et les animosités religieuses. »

Bref, l'auteur lui décerne ce suprême éloge, que ratifiera la postérité : « Ce fut la plus grande figure de la plus belle période de notre histoire. »

CARTIER ET SON TEMPS

Continuant ses études historiques, une autre grande figure politique commandait son attention. Celle de Georges-Étienne Cartier, dont nous ne pouvons que retracer les traits principaux, et les incidents décisifs de cette brillante carrière.

Il me paraît important de noter, avec l'auteur, que Cartier, vit le jour sur les bords enchanteurs de la Rivière Richelieu : « Dans un de ces villages, qui, au temps passé, grâce à la présence des seigneurs, des riches marchands et des hommes de profession, donnaient asile à une petite société de gens aimables, aux manières pleines de charme. »

Comme l'insinue l'auteur, Cartier fut l'homme du moment : « Il y a, dit-il, dans la vie des peuples des heures décisives qui exigent chez les meneurs de l'opinion, une compréhension rapide des nécessités du moment et leur fait donner, sans hésitation, le coup de barre décisif qui détourne le navire de l'écueil. »

Le caractère de Cartier est ici dessiné d'un trait : « Il était avant tout, l'homme des décisions promptes. »

Puis, après avoir relaté maints incidents, de cette carrière mouvementée, l'auteur en arrive à parler de l'œuvre de Cartier au point de vue de sa province. Son labeur, de 1855 à 1873, fut inlassable, et on lui doit l'adoption de maintes lois et réformes importantes. Mais, comme l'insinue l'auteur, l'œuvre la plus importante à laquelle Cartier prit une part prépondérante, fut celle de la « Confédération ». « A son point de vue, il convenait d'organiser le nouvel état sur des bases du régime fédératif, afin de laisser, à chaque groupe, son autonomie sur les matières essentielles, son existence provinciale. »

Ce fut cette idée qu'il essaya de faire triompher contre l'Union législative, proposée par ses adversaires politiques.

Et DeCelles, d'écrire que : « Le grand avantage de la Confédération, c'est qu'elle nous a établi comme un bloc inattaquable au sein du nouvel état, avec tous les droits et libertés essentiels à notre autonomie provinciale ; notre droit civil et le contrôle de l'instruction publique. En définitive, nous dit-il, « le provincialisme a fini par s'affirmer ».

DeCelles lui décerne ce bel éloge : « Les prévisions de Cartier font honneur à son intelligence et à sa connaissance du cœur humain. Il a vu plus loin et plus juste qu'un grand nombre d'hommes d'état de son temps. »

« Il a cessé, termine-t-il, d'être un homme de parti, pour devenir une de nos gloires nationales, et aujourd'hui tout canadien est heureux de s'incliner devant sa grande renommée. »

PAPINEAU
(1786-1871)

Parmi les personnalités notoires de notre histoire politique, celle de M. Louis-Joseph Papineau se détache comme en relief, et malgré les préventions que l'on puisse avoir contre lui, elle devait tenter la plume de tout historien impartial.

A ce point de vue, M. A.-D. DeCelles lui a consacré des pages qui restent parmi les

meilleures que l'on ait écrites sur cette haute et noble figure parlementaire, qui eut, sans contredit, son moment de célébrité, à une époque orageuse de notre histoire constitutionnelle.

Dans son introduction, l'auteur, pour nous aider à nous rendre bien compte des événements qui vont suivre, nous donne un aperçu de l'état de choses, dans notre province, avant Papineau.

Après avoir noté les vexations auxquelles le loyalisme avéré des canadiens se trouvait en butte, DeCelles écrit : « Vers 1812, leur détermination de se gouverner dans les limites de la constitution s'affirme de plus en plus, et ils cherchent une direction politique. À ce moment, Papineau bravait pour la leur donner, et concilier les penchants héréditaires avec les idées nouvelles. C'est l'homme de la situation, un homme tel qu'il s'en présente dans les heures critiques de la vie des peuples. »

« Papineau, dit-il, c'est le tribun qui, de 1827 à 1837, incarne dans sa personne les revendications de tout un peuple docile à sa voix. » L'auteur, ici, pose cette question, mais s'il est vrai que les commotions politiques de 1837 ont hâté, chez nous, l'ère des libertés civiles et politiques, peut-on légitimement refuser à Papineau une large part des bienfaits de cette conquête ?

Il donne ici une impression juste : « Quoiqu'il en soit, il n'en brille pas moins au sommet de notre pléiade d'illustrations canadiennes,

comme un personnage de légende, enveloppé d'une sorte de mystère, qui fait que le peuple l'admire sans le comprendre, hypnotisé par ce renom d'orateur et de patriote qui plane au-dessus de sa mémoire depuis plus de cinquante ans.

« Or, observe-t-il, cette condition de bonne entente a presque toujours fait défaut dans le Bas-Canada, où l'arbitraire du gouverneur, le mauvais vouloir du Conseil Législatif, son désir de contrecarrer l'Assemblée, irritaient celle-ci jusqu'à l'exaspération, pour le pousser à son tour à des fautes que le calme de l'esprit, résultat naturel d'une situation régulière, lui aurait fait éviter. »

« Qu'un homme comme Papineau, intelligent, fier et sentant sa force, tombe dans un pareil milieu, où l'omnipotence du pouvoir le force de livrer sans cesse un combat inégal, et l'on conçoit ce qui doit fatalement arriver. »

A voir la lenteur des concessions, l'auteur note ce trait significatif : « L'exaspération de Papineau, vers 1837, lui faisait tout prendre au tragique. Les faits et gestes du Gouverneur et l'intransigeance du Conseil Législatif. »

« C'est sous l'empire de ces sentiments que furent conçues les « 92 résolutions » qui étaient de nature à produire un effet contraire à celui qu'on devait en attendre. »

« Couchées, ces résolutions dans le style pompeux, grandiloquent de l'époque... l'on

se demande ce que cette profession de foi démocratique pouvait ajouter de force aux justes réclamations des Canadiens. »

Et l'auteur ajoute ce trait de critique littéraire : « Notons aussi, qu'à l'époque en question, le grand courant de l'école romantique, avec toute son exubérance de verbe et sa grandiloquence, se répandait sur le monde en périodes sonores. »

Ce qui irait à prouver que nos intellectuels, nos têtes dirigeantes de cette époque même, suivaient le courant des idées françaises, communiquées par les ouvrages littéraires répandus chez nous, et que l'on trouvait dans nos bibliothèques.

L'auteur apporte, ici, une autre constatation : « *Les souvenirs de l'Histoire des Etats-Unis* ne cesse de hanter l'esprit de Papineau et des patriotes. Ils trouvent, dans l'exemple des révoltés de 1774, des motifs de poursuivre la lutte et des raisons d'espérer d'en sortir vainqueurs. »

Puis, DeCelles fait l'historique des troubles de 1837 avec impartialité et une remarquable justesse de vue, qui dénote, chez lui, une parfaite compréhension des événements et la connaissance des hommes et des choses de cette époque mouvementée.

Si on trouve sous sa plume des constatations comme celles-ci : « Ajoutons, toutefois, que si Papineau avait refusé d'obéir à l'ordre

de Neilson (de prendre la fuite), la postérité ne lui aurait pas gardé rancune. »

Au sujet des peines disciplinaires imposées, il écrit : « La révolte est malvenue à se plaindre de la rigueur de la répression, mais l'humanité ne perd jamais ses droits. »

Et cet autre fait social : Dans les révolutions et les guerres civiles, l'instinct du barbare qui sommeille dans le cœur de tant d'hommes s'éveille.

« Au lendemain des révolutions de grands désastres, et des désastres et des défaites qui affligent toute une nation, on s'interroge pour en connaître les causes et établir les responsabilités. »

Les événements de 1837, soutient DeCelles, ont été l'aboutissement inéluctable de causes diverses, imputables au premier chef, à un ministre des colonies indifférent aux affaires canadiennes et mal renseigné sur la situation du pays, sur les vraies intentions des Canadiens-Français et les projets de leurs adversaires. »

Parlant de l'Union de 1841, contre laquelle Papineau s'était à son retour en Chambre objecté, DeCelles écrit : « A l'époque de l'Union, tous les Canadiens avaient protesté contre cette réalisation du projet de Lord Durham, imaginé pour en finir avec la question française au Canada. »

Faisant, ici, une observation psychologique, l'auteur note : « Papineau a-t-il en

ceci obéi à une loi assez commune qui fait changer les points de vue avec l'âge et nous porte à modifier nos opinions premières. » « Le plus souvent les institutions valent mieux que les hommes et ce sont les défauts de ceux-ci qui les rendent impraticables. »

En matière de conclusion, de cette étude substantielle, DeCelles, écrit: « Papineau eut cessé depuis longtemps d'être en communication d'idées politiques et religieuses avec la majorité de ses concitoyens, il n'en restait pas moins, à leurs yeux, la figure historique la plus attachante du pays, et la foule continue toujours à le regarder, avec admiration, comme elle regarde tous ceux qui la dépassent et la dominent. »

Dans l'aperçu de l'œuvre de M. DeCelles, nous n'avons fait qu'indiquer quelques unes des idées directrices qu'il a émises en traitant de ces hautes personnalités politiques qui ont tenu une si large place dans l'histoire politique de notre pays, où le rôle éminemment patri tique qu'ils ont joué, leur a valu une éternelle reconnaissance.

En sus de ces biographies parlementaires, qui fixent son nom dans notre histoire littéraire, M. DeCelles, lors même qu'il eut pris sa retraite comme bibliothécaire du Parlement d'Ottawa, a continué en grand ami des livres, de bouquiner et de publier dans les journaux de Montréal, *la Presse* notamment, maints articles qui furent toujours remarqué,

dénotant, chez lui, un sens averti et un goût inné pour les choses de l'esprit ; en même temps pour tout ce qui avait trait à l'histoire anecdotique de son pays, au grand avenir duquel il n'avait jamais cessé de croire, en portant devant ses contemporains et devant l'histoire, l'image de ceux qui, avec d'autres notabilités, avaient le mieux servi le nom canadien.

Ajoutons, sans vouloir trop amplifier, que grâce à sa vaste érudition, car il fut toute sa vie un grand ami des livres, M. DeCelles était dans l'intimité un causeur intarrissable, servi par une mémoire heureuse, il trouvait vite le mot de la situation et savait aussi souligner d'un bon mot quelques unes de ses observations qui donnent à penser et éclairent toute une situation. Bref, il était de ceux-là qu'on regrette de n'avoir mieux connu quand une fois l'on a goûté le charme de leur conversation, longtemps même après qu'ils ont fermé les yeux à la lumière.

A ce titre seul de fin causeur, il mériterait de laisser un nom dans nos annales littéraires, que lui assurent d'emblée les fortes études historiques qu'il nous a tracées d'une main si sûre et si virile, en faisant œuvre de patriotisme et d'ultime clairvoyance.

« Avant tout, semble-t-il nous redire d'une voix d'outre-tombe, Avant tout, soyons Canadiens. »

Alphonse Lusignan

Au nombre de nos chroniqueurs les plus notoires, M. Alphonse Lusignan figure avec honneur. Homme de talent, d'esprit original, s'il en fut, sa plume vive et alerte excellait à noter l'événement du jour, à nous rendre compte de la vie qui passe, à fixer une impression, ou même un souvenir de jeunesse heureuse.

Aussi, ses *Coups de plume*, nous le montrent-ils tout entier, joint à ce charme exquis et si prenant qui se dégage de ces pages écrites au fil de la plume, dans un style primesautier et d'un parfait naturel. Esprit curieux, très cultivé, il aborde avec une égale facilité tous les sujets. Ce sont des feuillets d'un carnet de route qu'il laisse tomber, sur lesquels il trace, d'une main légère, ses impressions vécues, ces *Neiges d'antan*, vers lesquels il reporte avec bonheur sa rêverie nostalgique.

En voici quelques unes prises au hasard de la lecture, où l'auteur revit tout entier :

« LES PREMIERS PETITS BAS »

« Mademoiselle Antoinette vient de prendre ses quatre mois, c'est une grande fille déjà . . .

Dimanche on lui a ôté ses langes, on l'a mise en robe courte, histoire de bien rire, de lui manger les joues, de l'entendre gazouiller et pour le papa de la percher haut sur son épaule. Comme elle souriait, grands yeux étonnés, comme elle regardait attentivement ces cent brimborions aux couleurs délicates que la main des mères sait si bien amasser dans la chambre à coucher et dont le chatonnement captif l'œil ! Le soleil était complice, il dorait tout. Comme elle sait être amusée la petite loutre et comme nous l'avons dévorée ! »

Ce dilettante, au cœur tendre, est épris des joies familiales. Écoutez-le et goûtez *Ses petits plats* :

« Savourons les douces joies, ces petits grains de plaisir que presque toujours l'homme ne songe pas à ramasser. C'est en les cueillant et en les enfilant comme des perles, que l'on compose le chapelet du bonheur. »

Assistez à cette jolie scène d'intérieur qui se renouvèle si souvent.

« Ayant épuisé les premières caresses, les gros baisers, s'ouvrent les claques retentissantes, mais légères, les sauteriers sans cadence, les allées et venues autour de la chambre. Je m'étais assis, et la fanouchette posée sur mes genoux me regardant en face, faisant le mouvement de se dresser sur ses petons et me tendant ses petits bras, sérieuse me reconnaissant bien, murmura papa. »

Il est vraiment peu de « morceaux » comme ceux-là dans toute notre littérature canadienne, empreinte de plus de grâce, d'ingénuité et d'amour paternel.

Ses *Souvenirs de collègue*, avec quelle verve endiablée il nous les raconte et comme il sait nous faire revivre les scènes analogues au pensum infligé, ou à « l'expulsion simulée ». Ce sont là autant de désopilantes réminiscences.

Mais, notre chroniqueur, qui savait à l'occasion faire feu de tout bois, il était poète et dans ses rêveries, il aimait se reporter à ses régions lointaines, pleines de lumière et de mystère.

« Je ne puis lire rien de l'Orient sans faire une pause ; le livre se ferme, l'œil se clôt, l'imagination voyage, le souvenir envahit l'être, le rêve me berce, l'esprit somnole, la voluptueuse torpeur, et il me revient de mes lectures du *voyage en Orient* de Lamartine, de *l'itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand, des *Orientales* de Victor Hugo, des bribes de phrases, des bouffées de souvenirs, des envies de vivre de cette vie orientale si pleine de nonchaloir. »

Puis, s'arrachant à ces visions orientales, ce sont d'ici de là des « coups de plumes » qu'il décoche, abordant, avec un égal bonheur d'expressions, les sujets les plus divers comme ceux-ci : *Des statues, pas de fumées, Des verruqueux, Les centenaires; Un dimanche à la*

campagne, où se trouve cette tranche de vie paroissiale d'une poétique évocation. « Le second coup de la messe sonne, on est encore loin de l'église, on arrivera bien avant le tinton ; O mes vieilles cloches, dont les rapides et joyeuses volées, ont les premières célébré mon baptême et annoncé au village la venue d'un nouveau-né, vous, toutes trois, dont les sons s'harmonisaient si bien, je vous reconnais, allez, à l'écho, que vous réveillez dans mon âme, vous appelez aujourd'hui, à la prière, l'enfant qui, autrefois, se suspendit souvent à vos longues cordes et vous fit vibrer dans la tour massive. »

Voici, maintenant, une description où son âme sensitive vibre dans la douceur d'un fin de jour. « Le soir arrive lentement, la lune émerge difficilement de l'horizon, des nuages pommelés et immobiles l'interceptent par intervalles. Le temps est mort, pas un souffle n'agite les feuilles sur une branche de pommier, le rossignol égrène ses perles : mauvais présage, l'ombre descend plus épaisse. Quelques feux s'allument, le long de la rivière, et à leur clarté on voit dans l'eau les arbres de la rive et les maisons se mirer tête en bas. Ces bruits s'éteignent l'un après l'autre, mais le rossignol chante encore. »

Notre chroniqueur y va aussi de son histoire de chantier. *As-tu vu le diable*, en est une des plus typiques et des plus couleur locale, sans

tomber toutefois dans la trivialité, l'écueil de certains de nos conteurs canadiens.

En toutes occasions il exalte ses compatriotes qui ont bien mérité de la patrie ; notamment quelques canadiens français d'Ottawa, à qui il rend un juste hommage, comme aussi à P.-J.-O. Chauveau, cette grande figure politique et littéraire, qu'il conjure de rester à son poste pour l'honneur et la gloire de son pays.

Aussi, n'est-il pas étonnant que les amis nombreux qu'il comptait parmi nos meilleurs littérateurs, lui aient, à sa mort, dressé un monument, véritable concert d'éloges contenues dans un livre intitulé : *A la mémoire de Alphonse Lusignan*, dans la préface duquel se lisent ses lignes significatives : « Alphonse Lusignan, membre de la Société royale, et l'un des plus brillants écrivains canadiens, est mort sans laisser de fortune. »

Ironie du sort ! Toutefois, ses amis pouvaient-ils, à l'homme de lettres distingué, à leur compatriote intègre, riche cependant des dons de l'esprit et du cœur, décerner plus bel éloge, lequel est, en même temps, un monument impérissable, élevé à sa mémoire.

Benjamin Sulte

Nul, parmi nos écrivains, n'aura laissé une œuvre plus volumineuse et ne se sera étendu sur des sujets plus divers. Ses cinquante-six ans de vie littéraire en sont un éloquent témoignage, et leur publication qu'a entrepris son biographe, M. Gérard Malcheosse, forment déjà toute une série imposante qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

A ce polygraphe à la fois poète, historien et chroniqueur, tous les genres semblent lui avoir été faciles, et sa plume vive et alerte, grâce à une abondante documentation, n'a jamais cessé de courir sur le papier, sans que rien ne vint jamais interrompre ce formidable labeur.

Aussi, il n'est pas de revue, de périodiques littéraires qui n'ait bénéficié de cette constante collaboration et ne contiennent des preuves de sa minutieuse investigation dans le vaste domaine de l'histoire canadienne.

Il savait, comme le dit son biographe, que « par l'histoire, le sentiment de la patrie s'accroît d'âge en âge dans les cœurs, et c'est précisément l'une de ses plus claires

missions de fortifier, d'éclairer et de justifier ce précieux sentiment. Les énergies vitales de notre nationalité, doivent, sans doute, beaucoup aux études historiques. »

« Il a écrit l'histoire, dit M. Malchelosse, en grand et en détail. Il est à la fois ingénieur et cantonnier. Devant sa longue et fructueuse carrière, il n'a cessé de promener, à travers notre merveilleux domaine historique, un flambeau inquisiteur qu'alimentait une ardente passion pour la vérité, un souci de l'exposé précis et révélateur. »

Mais Sulte était poète, et tout, à la façon de Béranger, lui était prétexte à chanson ou à élégie qui alternaient avec les résonnances de son âme vibrante.

Voici quelques strophes, entre autres, qu'il publia à l'occasion de la mort de l'historien Garneau :

Un Monument de granit pour sa tombe
O Canadien fier de ta liberté,
L'Historien de nos gloires succombe,
Grave son nom pour la postérité.

Un monument sur sa tombe muette
Qu'il dise au peuple où dorment ses vertus,
Et qu'à ses pieds, l'artiste, le poète
Aillent rêver aux jours qui ne sont plus.

Dans une de ses premières poésies, publiée dans la *Revue Canadienne*, intitulée : *Les Pionniers* (1864), il chante les fastes de notre histoire, qui toujours lui fut chère.

J'aime les souvenirs évoqués par l'histoire,
 Où le patriotisme endormi de nos jours
 Se ranime soudain à ce foyer de gloire,
 Et rouvre au sein du peuple un champ pour ses amours...
 Notre passé réclame un reflet populaire,
 Enseignons l'avenir par nos traditions.

Alors commence l'heure étrange et solennelle,
 Dont chaque jour revit une gloire éternelle.

Chaque homme un titre glorieux !
 Le « Pionnier » travaillant pour les races futures,
 Jette en son épopée aux larges aventures
 Le prestige du merveilleux.

Dans le chant *aux artisans canadiens*, il
 termine par cette strophe enthousiaste :

Réveillez l'ardeur admirable
 Qui fut aux jours d'épreuve un garant d'avenir,
 Alors que nous montrant sous les feuilles d'érables
 Il fallait combattre ou mourir.
 Le danger renaissant sous des formes nouvelles,
 Attira la valeur sur un terrain nouveau.
 Mais vous marchez et vous restez forts,
 A l'industrie, à son drapeau.

Voici quelques couplets dédiés à M. Pam-
 phile LeMay, intitulés : *Il faut chanter* :

Des jours fameux qui marquent notre histoire,
 Dis-nous encore les grandes actions ;
 Enfant du peuple enrichi sa mémoire
 Donne-lui part à ses émotions.
 Le souvenir d'un drapeau d'un autre âge,
 N'est plus au sol qu'il ose désertier.
 Que les leçons réveille son courage,
 Pour ton pays, poète, il faut chanter.

Oui, mêle aux voix qui parlent de la terre,
 Ton chant d'espoir, d'amour de pudeur.
 Du feu sacré garde l'empreinte austère,
 Seul il possède et donne de la grandeur,
 Vers l'éternel laissant la flamme
 Du vrai, du beau, tu ne peux t'écarter,
 Ton idéal abreuve et ravit l'âme,
 Il faut chanter, poète, il faut chanter !

(Montréal 1867).

Mais, si poète lui-même, il incite à chanter,
 il donne aussi sous cette forme rythmique
 une *Leçon d'histoire* qu'il met dans la bouche
D'un Vieillard :

Enfant vous marchez sans boussole,
 Qui vous indique la route des cieus ?
 Au milieu des dangers l'espoir vous console,
 Le passé vous instruirait mieux !

Enseignez à la foule avide,
 Ce que furent les canadiens.
 L'ignorance fait le cœur vide,
 Il faut guider la foi des siens,
 Tandis qu'il en est temps ressusciter sans trêve,
 Les échos du passé l'expirante
 Le peuple se souvient, mais comme d'un grand rêve,
 Son patriotisme se meurt !

N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qu'a fait toute
 sa vie Benjamin Sulte, tout en cultivant les
 muses et laissant son âme enseigner, à ses
 compatriotes, les leçons d'histoire, il en a,
 on peut dire, toute sa vie, tracé les grandes

lignes et tiré des poudreuses archives des anecdotes, des renseignements précieux qui sont une mine inépuisable pour les patients chercheurs, épris d'un si glorieux passé. « Cet écrin de perles ignorées », comme le chante le poète Fréchette, notre Hugo canadien :

L'on trouve aussi dans la note intime et familière, un petit poème, intitulé : *Ma Chambre* :

Ma chambre, c'est un sanctuaire,
Où les profanes n'entrent pas.
Si vous dirigez vos pas,
Respectez mon tic insulaire,
Rien ne s'y gouverne au compas.

Dans cet amas de paperasse,
Gardez-vous de mettre le doigt ;
Le fatras poudoux de ces casses
Le « beau désordre », c'est ma loi.
Un coffre, un panier, la commode,
Regorgent de papiers divers.
Le lit cède à la même mode.
Je dors sur Gœthe et l'Univers.

Comme on l'a déjà dit, Sulte aborde tous les genres, il passe du grave au doux, du plaisant au sévère, il sait à l'occasion rappeler aux contempteurs de notre race, les droits acquis de ses compatriotes :

La foi qui les conduit, c'est la foi des ancêtres,
Leur bravoure est le lot des enfants du soldat ;
Leur génie isolé, n'a pas connu des maîtres,
Mais il place au soleil le nom du Canada.

Tous les poètes ont chanté leurs amours,
la Dame de leur pensée, celle à qui ils adres-
saient leurs strophes enflammées ; pour Sulte,
elle a nom *Lucie* :

Je la voyais dans mon enfance,
La blonde enfant aux grands yeux bleus ;
Mêlée avec insouciance,
Aux bruyants éclats de nos jeux ;
Sa rêverie est singulière,
Disaient les gens d'alentour ;
Pourtant elle est douce et peu fière
Lucie, où donc sont nos amours ?

Ainsi, chez Sulte, la poésie alterne avec ses travaux et ses recherches historiques. Toujours la muse inspiratrice lui dicte quelque ballade ou quelque ode où reviennent les souvenirs d'antan et des fastes des aïeux, fondateurs de la patrie canadienne, dont l'image sur l'écran du passé, se dresse si fière et si glorieuse.

Dans ses *Chroniques* et ses propos historiques, qui forment la majeure partie de son œuvre volumineuse, il fait preuve d'une abondante et minutieuse documentation, présentée en un style simple et sans apprêts, qui capte de suite la confiance du lecteur :

« Qui que vous soyez, dit-il, dans ses propos d'Ottawa, vous êtes mon ami, vous le serez ou vous le devriez être :

« Dites « oui », et je me propose, sans plus de façon, à Ottawa, sur les bords fleuris,

qu'arrosent tant bien que mal les chutes des Chaudières et la chute du Rideau. »

Dans ses *Chroniques* locales, il adopte le genre familier, souligne volontiers d'une joyeuse anecdote, un passage sérieux ou une nomenclature un peu aride.

Aussi, rappelant un incident de la carrière parlementaire de notre grand tribun : « M. Papineau ne put achever son discours. Cette sortie bouffonne l'emportait sur les émotions patriotiques qu'il avait suscitées, tant il est vrai que chez l'homme un éclat de fou rire tient plus de place que bien des sentiments sérieux. »

Ses *Miettes d'histoire* qui tombent de sa table de travail, écrits ainsi au fil de la plume, rendent une foule de détails intéressants, de souvenirs sur les anciennes coutumes et mœurs canadiennes, qu'il excelle à exhumer des archives et des registres.

En effet, toute sa vie, Benjamin Sulte fut un chercheur infatigable et il mit tout son zèle à ressusciter, pour les générations futures parfois si oubliées, les gloires du passé, de ce passé qui nous permettait, au seuil de ce vingtième siècle, d'escompter un avenir de prospérité et de grandeur nationale.

Ce qui ne l'empêchait pas de traiter aussi de questions d'utilité publique, comme le « déboisement », au sujet de nos régions, au sujet duquel il fut peut-être, en 1868, le premier à jeter le cri d'alarme et à rappeler,

l'histoire en main, ce que Bougainville écrivait : « Quoique les lois soient bien connues au Canada, il faudra faire des règlements pour leur exploitation et leur consommation, autrement les bois seront bientôt rares et on aura de la peine à les tirer, il faudra les faire venir de loin. »

La prédiction s'est accomplie et le gouvernement, plus tard, a dû organiser d'urgence un service forestier, pour la protection de nos forêts grandement menacées.

Dans un autre article, intitulé : *Un besoin pressant*, il fait un parallèle entre l'agriculture et l'industrie et se demande pourquoi cette dernière ne recevrait pas parmi les nôtres plus d'encouragement, puisqu'elle est une des sources du progrès et a fait la grandeur des États-Unis et d'autres pays, qui lui doivent aussi leur principale richesse et la raison de leur force économique prépondérante dans le monde.

« Cependant, dit-il, l'idée que nous nous sommes formée de l'établissement des industries en Canada, entraîne des exigences, un crédit et la possession d'une fortune qui puissent permettre de commencer les opérations. »

Heureusement, pour nous, depuis que ces lignes ont été écrites, nous avons fait beaucoup de progrès, et avec l'encouragement des gouvernants, qui se doivent de faciliter les initiatives privées, la création d'école technique,

nous pouvons déjà espérer prendre, sur notre continent d'Amérique, une place enviable, gage assuré d'un brillant avenir.

Maintenant, ses *chroniques trifluviennes* sont peut-être ce qui l'a fait d'abord mieux connaître, l'a mieux fixé dans son rôle d'historiographe, qu'il a poursuivi toute sa vie avec une patriotique ardeur, s'évertuant à démontrer le courage héroïque déployé par nos ancêtres. « Les paisibles habitants, dit-il, en narrant les péripéties des premiers établissements à Trois-Rivières, se figureraient difficilement l'existence précaire, l'isolement, les dangers continuels auxquels leurs ancêtres étaient en proie, dans ces mêmes lieux, il y a deux cent quarante ans.

« Dans ces campagnes fertiles et riantes, où règnent la quiétude et le contentement, qui pourrait retrouver la trace sanglante des longs combats de nos aïeux ? »

Le chroniqueur, en nous relatant ces faits notoires des premiers temps de la colonie, ne néglige aucuns détails intéressants qui ont tous leur importance et donnent à son récit la véritable couleur locale et témoignent de l'endurance autant que de la vaillance de ces premiers colons français, établis sur les bords laurentiens, qui ont donné naissance à la race canadienne-française, noble héritière de leurs vertus et de leur beau courage, à laquelle il incombe de poursuivre, sur ce sol

d'Amérique du nord, la mission providentielle qui lui a été confiée.

Bref, Sulte, excelle, à ressusciter le passé, et l'on découvre dans les *Mélanges*, où il a consigné bien des faits divers, ceux d'hier et d'aujourd'hui, mélangeant ainsi l'utile à l'agréable et il s'en excuse aimablement :

« Peut-être, dira-t-on, que trompant la rubrique j'aborde à tout propos un thème trop ancien. Qui donc ne voudrait plus se sentir canadien, et verrait sans amour une étude historique. »

Entre autres jolies choses et réminiscences typiques, voici par exemple *Sous les bois, pleins de fraîcheur et d'ombre*. « Moi, dit-il, j'aime mieux la nature primitive qui n'est pas à la mode du jour, mais que le caprice des hommes... et des femmes ne pourrait démoder. »

« Maintenant que la belle saison étale les splendeurs de sa robe et que l'atmosphère tiède des journées d'août nous invite à mettre habit bas ; il fait bon aller s'asseoir au pied d'un pin, dans une clairière de la vieille forêt, et de se croire seul au monde, en écoutant le frémissement des cascades, les chants des oiseaux et les récits qui tombent de la bouche d'un forestier. »

Notez ce passage d'observation et d'introspection : « Une douce quiétude s'empare de l'âme, un sentiment d'indépendance, ignoré jusque là, se fait jour dans votre rêverie, et mêlant à toute chose l'oubli des maux passés,

vous sentez renaître, ce je ne sais quoi de poétique et de tendre, au-delà de toute expression qui composait la vie intérieure de nos premières années. »

Il sait intercaler quelques histoires de la vie des chantiers, comme celle du *Loup Garou* qui mystifia tout le monde.

Dans *la Nouvelle*, il sait y déployer toutes ses qualités de conteur et de psychologue, pour lequel le cœur n'a guère de secrets :

« Pour Louise, le passé lui revenait par soubresauts, semblable à une suite de figures de panoramas, qui se posaient, les unes après les autres, devant les yeux de sa mémoire. La faculté de se souvenir de tout le cours d'une existence, dans un espace restreint de temps, est particulière aux âmes frappées de grands chagrins ou de grands bonheurs, comme aussi au moment de la mort. Les heures solennelles centuplent les agissements de notre vie intérieure, des mois et des années de notre existence, sont abordés en quelques minutes par l'activité prodigieuse de la pensée, qui semble, tout à coup, hors des proportions humaines. »

Cette histoire vécu prouve qu'il savait dramatiser son récit et faire montre de qualités, que lui envierait plus qu'un nouvelliste moderne.

En somme, Benjamin Sulte laisse un nom enviable dans la littérature canadienne, il reste sans contredit un de nos meilleurs

anecdotiers, soutenu toujours par une prodigieuse documentation. Si on ne rencontre pas dans ces travaux historiques de puissantes synthèses qui résument toute une époque et caractérisent certaines phases de l'histoire, en revanche, il sait merveilleusement tirer parti de certains événements décisifs, qui éclairent et mettent en relief tout un passé, gage d'un brillant avenir et d'ultime survivance.

Chercheur infatigable, il laisse une mine inépuisable de renseignements, qu'exploiteront avec profit nos futurs historiens, qui, toujours, lui sauront gré d'avoir tiré de l'ombre quantité de faits qui nous aident à mieux connaître la vie des anciens canadiens, de ceux là dont on peut dire, que s'ils ont été d'abord à la peine, ils sont aujourd'hui à la gloire, à l'honneur.

Arrivé à un âge avancé, ayant fait même du service militaire, il est mort la plume à la main, et ayant tracé bien des jalons, il s'est acquis, vis-à-vis de la postérité, parfois trop oublieuse, une éternelle dette de reconnaissance.

“ *Premières Poésies* ”

(1876-1878)

par *Eudore Evanturel*

Au cours de mes recherches, j'ai mis, dernièrement, la main sur un charmant et délicieux petit volume intitulé : *Premières Poésies*, par M. Eudore Evanturel, avec préface de M. Joseph Marmette, lui-même un littérateur distingué, lequel rivalisant d'élégance, de style et d'élévation de pensées, célèbre en une prose riche et colorée l'incontestable talent de son confrère, en qui les muses « ont mis leurs complaisances », lui soufflant à l'oreille mille jolies chose qui, jusque là, étaient secret des dieux.

La préface d'un livre, « c'est tout le livre », a-t-on dit ; certes l'on ne saurait souhaiter plus brillante entrée en matière :

« Dans les environs de Québec, l'endroit le plus charmant, où l'homme puisse jouir de nos trop courts étés, c'est l'île d'Orléans, frais oasis de bocages et de prés, que les grandes eaux du fleuve étreignent avec amour. Les travaux de la journée finis, quelles délices de quitter la ville, poussiéreuse et embrasée,

pour aller vous abreuver d'air pur et d'étendre, sur l'herbe fraîche, vos membres alourdis. Alors, humant avec volupté les effluves embaumées qui se dégagent des arbres, des prairies en fleur ou des foins mûrs, vous vous sentez heureux, et pour peu que vous soyez poète, ces sensations de bien-être éveillent en vous les idées les plus riantes ; vous éprouvez le besoin de mêler votre voix au chant des oiseaux, qui se jouent sous la feuillée, et de célébrer avec eux, l'auteur de toutes les belles et bonnes choses de la nature.

« Enfin, si vous avez un livre sous la main, et près de vous un ami qui partage vos goûts pour les beautés champêtres et pour les productions de l'esprit, votre jouissance est complète. C'est en souvenir de ces heures charmantes, de ces échanges d'âme à âme, qu'ont été conçues, nous dit M. Marmette, les poésies légères qu'il publie aujourd'hui, écloses la plupart au gré du caprice, entre une lecture et une causerie agréables, dans un rayon de soleil, dans la saison des fleurs comme des papillons.

« Quant aux notes tristes, que laisse échapper le poète, elles lui sont venues plus tard, à des heures d'angoisse, causées par des blessures fictives ou vraies, ces douleurs de poète, qui font pousser aux plus grands d'entre eux des sanglots immortels, méritent le respect de tous ; il ne faut point porter une main brutale sur les délicates sensibles :

Oh ! qu'il faut des mains délicates pour panser,
 Les trop douloureuses blessures qu'on s'est faites à trop
 [penser !

Mais si M. Evanturel, à l'exemple de Musset, son illustre maître en sensibilité d'âme, a gardé, de la vie, le meilleur souvenir « d'avoir quelquefois pleuré » ; il n'est pas sans avoir fréquenté l'école de la Pléiade classique de Villon et de Ronsard.

En effet, ses *Premières Poésies*, qui ne sont pourtant pas d'hier, nous semblent tout fraîchement écloses, en cette saison printanière de la vie, qui prête à ses « mignardises », à ces jolis propos galants et à ces mots d'esprit qui, de tout temps, ont été l'apanage de la bonne société française, je ne sais quoi d'ailé, de tendre, et de savoureux :

Ces riens brodés dans mon âme
 Je vous les offre, à vous madame,
 Comme on offrirait des bonbons.

Ce sont ces mille « riens », d'une allure si courtoise, qui ont alimenté, à travers tous les âges et les époques les plus brillantes, la littérature de salon. Alors, les poètes, romantiques ou décadents, qui les fréquentaient, ne se contentant plus de faire la cour aux Muses, accordaient les cordes d'or ou d'argent de leur lyre pour charmer les oreilles de ces dames ; ces « anges » et ces « divines » dispensatrices des éloges et des louanges, ar-

bitres du bon goût et de la bienséance, qui en retour leur ouvraient toutes grandes les portes de la renommée.

Mais, l'auteur de *Pinceaux et Palettes* n'a jamais fait la cour à cette dernière, aussi, comme le remarque très bien son vieil et meilleur ami Marmette, l'on ne saurait lui en vouloir, quand on le voit « la rose à la boutonnière et passer plein de désinvolture, le chapeau penchée sur l'oreille, à l'instar des poètes romantiques de 1830. » Ajoutons que s'il en avait la mine engageante et cavalière, il avait aussi la vocation ; et à cette époque de première jeunesse, perçaient dans ses vers des tendances au néo-classicisme.

Sous cet égide d'heureux compromis, entre l'ancienne et la nouvelle école, se rangeaient les écrivains modernes tels que A. Theuriet, Frs Coppée, Sully Prudhomme et Alphonse Daudet, que dominait encore, de son front d'artiste et de poète, Théophile Gautier, dont *les Emeaux et Camées*, restent un modèle du genre descriptif, tableaux riches de tons et de couleurs.

C'est en aussi bonne compagnie, et sans du tout plagier ces nobles devanciers dans l'art de rendre, par la plume, ses émotions et ses fugitives impressions, qu'il entonne ses premiers chants, où il célèbre les *Quatre saisons* de l'année, avec cette grâce et cette souplesse de style, qui, pour être un peu mièvres, ne vont pas sans une certaine hau-

teur et profondeur de pensée, trempée d'une larme, ou illuminée d'un sourire, en une finale gauloise.

Le Printemps, l'éternel printemps, n'est-il pas la saison par excellence des poètes, qui croient au perpétuel renouvellement de toutes choses :

L'hiver s'est éteint lentement !
 — C'est au printemps à lui survivre
 Il revient en grand appareil,
 Non pas en « Casquette » de givre,
 Mais en « cravate » de soleil.

Ces expressions : « casquette » et « cravate » sont prises ici dans le sens badin.

L'Été suit, plein d'effluves ensoleillées et d'odorantes senteurs :

Le trèfle croît sur la muraille,
 Le grillon chante dans le thym ;
 Et juillet, en chapeau de paille,
 Arrose les fleurs du jardin.
 — Le blé promet, la fraise est mûre.
 Quand vient le soir, tant l'air est bon,
 La Lune, en quête d'aventure,
 Se promène sur son balcon.

L'Automne, avec sa bise refroidie et sa tristesse nostalgique, est arrivé :

Les nuits sont froides ; l'on s'enrhume ;
 Soir et matin le ciel est noir.
 — Les verrous sont blancs à nos portes.
 — Novembre est plein de feuilles mortes,
 Encore un soleil de compté !

Voici *L'Hiver* avec ses frimas :

— Le menton bleu janvier grelotte,
 Sous son paletot de frimas.
 — Et dans le givre du châssis,
 Février signe à la fenêtre
 Son nom avec ses doigts rougis.
 Entrons au logis,
 L'Hiver, le pied dans sa pantoufle
 Se réchauffe près des tisons.

L'on a remarqué avec quel entrain et quelle jovialité badine, notre poète fait tourner « la roue des saisons » : Automne, Été, Printemps, Hiver, passent devant nos yeux avec leur cortège spécial d'impressions du moment.

Quel est celui d'entre nous, qui n'a pas vu passer, dans les allées ombreuses et strillées du soleil du jardin de l'Éden, la belle *Inconnue*, la Dame en blanc, qui habite au pays de nos rêves ?

L'inconnue :

Elle vient se cacher avec les hirondelles,

.....
 Tous les jours, en juillet, sous l'ombre des tourelles
 A midi, quand il fait chaud dans le jardin.

Triste quand elle passe, elle revient joyeuse,
 Je l'ai surprise un jour assise sur un banc
 Seule, le pied caché dans la mousse amoureuse
 Et les yeux suspendus aux feuillets d'un roman.
 Elle ignore qu'on l'aime ;
 Elle passe toujours sans oser laisser même
 Son mouchoir ou son gant sur le vieux banc de bois.

Comme tous les artistes et les littérateurs amoureux de la grande nature, M. Evanturel, en vrai poète, aime les flâneries solitaires à travers la campagne riante et pleine de la lumière ensoleillée du matin, ou dorée des longs crépuscules ; aspirant les senteurs matinales, ou celles plus doucereuses encore des fins du soir :

Promenade :

J'adore voir lever le jour après la pluie,

Le soleil a troué le nuage et s'essuie.

..... On s'en va dans la plaine,

Aspirer les senteurs dont la campagne est pleine,

Au premier rayon d'or que sème le matin.

.....
C'est le temps d'aller voir s'habiller les fleurs bleues,

L'on fait, sans le savoir en rêvant plusieurs lieues,

Dans les herbes, le long des sentiers ravissants.

L'heure passée !...

Et l'on songe, en marchant au fauteuil près de l'âtre,

Qui s'ennuie — et surtout à son bol de café.

Notre barde, à l'instar du berger de Théocrite ou ceux du roman de *Astrée*, joue sur son chalumeau les airs les plus variés ; il nous trace aussi, *Plumes et Crayons* en main, de jolies esquisses :

Ils sont seuls ! La porte est ouverte ;

Et craignant fort les yeux jaloux,

Dans un coin de la chambre verte

Ils se sont donné rendez-vous.

.....
Le chant d'un long baiser circule

Avec le son qui vibre encore.

Personne, ne monte la garde

Mais moi, j'en sais un qui regarde
 Par l'embrasement du châssis.

Voici maintenant, comme une scène de mœurs rustiques, ce qui se passe au soir triste de la *Toussaint* :

Soudain, on croit ouïr les sanglots d'une cloche.
 C'est pour les morts. On met les enfants à genoux.
 La grand'mère, aussitôt, va tirer les verrous,
 Et le vieux curé fait afin que l'on médite
 Le signe de la croix avec de l'eau bénite.

Si les *Oeillades* font éclore un sourire, sur les lèvres, où le baiser se pose ; les *Soupirs*, eux, semblent parfois de longs sanglots, qui éclatent au *Départ* :

Vous m'avez fait pleurer comme un enfant, madame ;
 Quand poussant de la main le châssis entrouvert.
 Vous m'avez dit : Voyez, le printemps vous réclame ;
 Nous devons nous quitter, si ce n'est plus l'hiver.

Comme on aime à *Vingt ans* . . .

L'avoir comme au bal et s'être assis près d'elle,
 Dans un coin et l'avoir trouvée enfin bien belle
 Et puis le lendemain aller au rendez-vous
 Qu'elle a promis le cœur plein de joie ;

On est au paradis dans un moment pareil.

Tout cœur humain a son « secret » ;
 Je n'ai jamais osé le dire
 Même à l'ami le plus discret.
 Mon pauvre cœur a son « secret » ;
 C'est qu'un fol amour me consume.
 J'écris ton nom sur le vélin,
 Comprends-tu maintenant la chose ?
 Ma vie est au bout de ton nom.

Ainsi, ses *Oeillades et Soupirs* nous offrent, comme en un écrin de perles ignorées, plus d'une de ces « pastourelles » d'amour courtois et de ces « mignardises » à la Villon ou à la Ronsard, que n'auraient pas non plus désavoué les belles dames du XVIII^e siècle, éprises elles aussi de ces « jolinesses » et « prouesses » en vers :

Mon cœur dictant, j'ai fait ce livre,
 Je m'attends bien à lui survivre
 Pour l'avoir fait j'ai mes raisons.

.....
 Et ces riens brodés dans mon âme,
 Je vous les offre, à vous madame,
 Comme on offrirait des bonbons.

Avant de fermer le petit volume de vers, aux pages quelque peu jaunies par le temps, citons l'adieu du poète, son dernier « bonjour » à la « Muse » :

Tout est fini !...
 Fais tes adieux à notre chambre,
 Et fermons notre livre ouvert.

.....

Ne chantons plus car c'est l'hiver.

.....
A quoi nous servirait ma reine
De pleurnicher sur notre amour ?
Allons bonjour !

Notre barde canadien, croyant « L'heure sonnée », avait donc « bonjouré » la Muse, sa fidèle compagne ; celle-ci, pourtant, ne lui en garda pas rancune et souvent elle est revenue chanter à son oreille les douces cantilènes, ces refrains familiers, dont elle avait jadis bercé ses premiers amours.

Maintes fois depuis, aux heures de lassitude et de découragement, « l'Inspiration » a frappé, d'un grand coup d'aile, son front rêveur et pensif, pour en faire jaillir l'étincelle qui devait bientôt rallumer, sous la cendre de l'indifférence et de l'apathie ambiantes, le « feu sacré » de l'enthousiasme pour l'Idéal et le Beau noblement conçu.

Avec le talent de poète qui le distingue, avec sa sensibilité d'artiste et son érudition de bon aloi, puisse M. E. Evanturel (comme le lui conseillait naguère un ami d'antan) accordant sa lyre, entonner la mélodie des combats de nos aïeux !

En effet, à rappeler leur souvenir légendaire, « il trouvera des notes nouvelles et vibrantes, pour célébrer ces faits d'armes héroïques ; et sa mâle voix, s'élevant avec ce thème sublime, modulera des chants enthousiastes qui passionnent tout un peuple ».

Et ce, tout à l'honneur et à la gloire des lettres canadiennes françaises.

Malheureusement, la mort le surprit avant qu'il ait pu mettre son noble projet à exécution.

Il se proposait aussi de faire une réédition de ses meilleures poésies, dont quelques unes encore inédites, qui eussent été le chant du cygne, de ce précurseur chez nous du romantisme de 1830, dont les premières œuvres avaient un écho retentissant et trouvaient, auprès de notre gente lettrée, un accueil enthousiaste.

Voici une de ces pièces de vers, où revit toute l'âme tendre et pieuse de son enfance, toute vibrante au souvenir des héroïques exploits d'antan, carillonnés à toutes volées du haut du clocher de la vieille basilique.

Les Cloches de la basilique :

J'écoutais dans la paix du soir,
Sous la pâleur du ciel mystique,
Les sons pieux que laissent choir
Les cloches de la basilique.

Et j'évoquais au loin leur voix
A la fois grave et triomphale,
Quand elles sonnaient autrefois
Leur Angélus de cathédrale.

Au temps heureux trois fois béni,
Où dès l'aube, souvent ma mère
Me trouvait au pied du lit,
Agenouillé sous la prière.

Combien leur appel familial
Charmaît alors mon âme éprise,
Lorsque j'allais, jeune écolier
M'asseoir à l'ombre de l'église.

Et que captif de leur doux son,
J'attendais que leur voix se taise
Pour suivre au loin, à l'horizon,
L'écho de leur chanson française.

C'est qu'en ces temps déjà lointains,
Cloches témoins de tant de choses,
Vous me parliez soir et matin,
D'un long passé d'apothéoses.

Et du regret que vous aviez
D'un temps de gloire et de conquêtes,
De par le Roy, quand vous sonnerez
Vos carillons des jours de fêtes.

Et que gaiement sur le rocher,
Au printemps des jours d'espérance,
Vous annonciez du vieux clocher,
Le retour des vaisseaux de France !

Si peu tourmentée que fut sa vie de fonctionnaire modèle, il a laissé la réputation d'une nature enthousiaste et cordiale, imprégnée d'un ardent patriotisme, qui anime son œuvre poétique striée d'ombre et de soleil, où passent des reflets d'aurore et des lueurs d'apothéose, dont rêvait ce fils d'un « Grognard » de la vieille garde Napoléonienne, lui créant d'emblée une place enviable dans notre littérature canadienne.

Napoléon Legendre

Parmi le groupe de nos littérateurs qui, aux environs de 1877, avaient noms : Casgrain, Lusignan, Faucher de Saint-Maurice et Marmette, celui de Napoléon Legendre figure avec honneur parmi les personnalités marquantes de cette époque florissante.

Il était de haute taille, marchant un peu courbé, comme absorbé par ses pensées, le front large, l'œil observateur, clignant sous le lorgnon, le teint mât, le masque sévère, mais qui s'éclairait d'un sourire révélateur d'une infinie tendresse, d'une aménité sereine, où perse une légère ironie qui, parfois, se reflète dans son œuvre, encore assez volumineuse.

Natif de Québec, il eut toujours un culte pour cette ville où tant de souvenirs historiques restaient enclos dans ses murs. Aussi, en 1877, il publiait les *Echos de Québec*, à la suite des Fabre, des Levasseur, et des Faucher de St-Maurice, ces étincelants chroniqueurs des faits et gestes québécois.

Ces *Echos* rendent, en effet, avec humour et avec verve, nos us et coutumes Québécoises, les événements du jour, qui alimen-

tent les conversations et fournissent parfois matière à paradoxes.

Voici, *A travers les rues*, où il exerce sa verve humoristique :

« Dans une ville, un peu considérable, chaque rue a son cachet, son caractère distinctif.

« Ici sont les demeures des gens du haut commerce, plus loin, bien plus loin les humbles maisons des ouvriers et du menu peuple... Tout cela est tranché, marqué, étiqueté, de sorte qu'en voyant passer une personne vous pouvez vous dire : Elle habite telle rue ou tel quartier.

« Faites quelques centaines de pas, ce n'est déjà plus l'équipage particulier, c'est une voiture de place, qui plus on avance, va toujours s'amoindrissant pour finir par la modeste calèche. »

Puis, l'auteur brosse une jolie scène de rue, un tableau de genre : « Enfin, plus loin encore, les voitures ont disparu ; les portes sont ouvertes et les habitants fraternisent avec la rue. Le dimanche, pendant la journée ou le soir, les jours de semaine, on va jusqu'à mettre des chaises ou des bancs sur le trottoir. Les hommes et les femmes prennent l'air sans cérémonie, les unes caquetant, les autres fumant. On y entend de sonores éclats de voix, et ce franc rire qui se moque du qu'en dira-t-on. Les passants s'arrêtent et causent par ci par là, les enfants jouent aux billes,

pendant que les chiens, enthousiasmés par cet air de bonne liberté, s'amuse à se poursuivre entre les jambes de la foule, joyeuse ou indulgente. »

« Ces rues là sont de bonnes rues, et en y passant on se sent le cœur léger. »

Il note encore, dans un de ses spirituels « entre-nous » : « Autrefois, il y avait l'aristocratie de la noblesse. Elle régnait par droit de naissance. Elle est en partie remplacée, aujourd'hui, par l'aristocratie de la richesse, laquelle est établie par droit de conquête. »

Un jour viendra, peut-être, où l'on verra arriver l'aristocratie de l'esprit. Mais, ce jour est si loin qu'il n'y faut pas penser, au reste ce ne serait probablement pas un grand bonheur, car les gens d'esprit sont toujours un peu brouillons et difficiles à conduire. »

Entre les propriétaires et les locataires, il opte pour les premiers et contre les déménagements devenus si fréquents de nos jours. « S'ils savaient, nous dit-il, combien cette inconstance forcée nous coûte cher et combien de déchirements nous causent ces ballottements continuels de notre existence. Ceux qui possèdent des demeures fixées, ont le culte et la religion du souvenir qui nous manquent ou nous échappent. Chaque pièce de leur maison est une page sacrée de leur histoire intime » . . .

« C'est de cette manière que l'histoire et les traditions ont été créées et conservées pieusement dans le sanctuaire de la famille, cette arche sainte qu'une main étrangère ne devrait jamais violer, dont un œil profane ne devrait jamais sonder les secrets. »

L'on perçoit là, le chantre du foyer et des saines joies familiales.

Legendre sait, à l'occasion, manier le paradoxe, décocher le trait mordant. « Comme vous vous êtes amusé, dit-il, en sortant d'une réunion où entre les glaces et le gâteau, tout le monde s'est embêté. »

« Après cela, continue-t-il, il y a des personnes qui voient la vie en rose. Ceux-là ne peuvent pas être des gens d'esprit comme nous ; cependant, ils ont la majorité, respectons-les. J'ai toujours eu un grand respect pour le nombre, et le fait est que je me suis toujours bien trouvé de ce sentiment aussi naturel que prudent. »

Que de traits satiriques, l'on pourrait relever au cours de ces chroniques, échos du monde où l'on ne pense pas. « Mais il y a, soutient-il, une chose qui ne supporte ni replâtrage ni remboursement, et qui ne doit porter ni fard ni perruque : C'est l'esprit. »

« Je vous l'avais bien dit : Formule toute faite. C'est le mal et l'idée de ceux qui n'ont ni idée ni mot. Qui est-ce qui, dans sa vie, ne l'a pas envalée cette effroyable pilule ? Vous êtes malade ? Je vous l'avais bien dit.

Vous vous portez bien ? Qu'est-ce que je vous avais dit ? »

A propos de *Choses et autres*, il nous fait cet aveu candide : « Si vous croyez qu'il est facile aujourd'hui d'écrire une chronique, vous vous trompez. » C'est plus comme autrefois. « Les chroniqueurs étaient rares et se comptaient ; une chronique était tout un événement. Il y a bien, ici par là, quelqu'un qui s'oublie jusqu'à faire une chronique spirituelle, mais ces choses-là deviennent de plus en plus rares et disparaîtront bientôt. »

Notre chroniqueur prédisait juste, et pour cause : « Tout le monde s'y jette ; bien peu y réussissent. »

« Généralement, dit-il, pour arriver, avec pessimisme, il faut toucher à ce sommet, où la fortune cache ses faveurs, il faut y voler d'un coup d'aile, comme un aigle, ou y ramper comme un serpent. »

Mais, là où Napoléon Legendre se révèle tout entier, avec sa bonté d'âme et sa paternelle tendresse, c'est dans ce petit volume, intitulé : *A mes enfants*, publié en 1875, sorte de carnet où sont inscrites, au jour le jour, ses saines et réconfortantes joies familiales, qui composent des tableaux charmants, et plein de grâce et de poésie. Par exemple, ces *Vingt sous de Gabrielle* :

« On était, écrit-il, à la fin de juin. L'été, dans toute sa beauté féconde, régnait sur la nature et répandait dans les airs, ses senteurs

parfumées. Toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes, et à travers les plantes grimpantes qui s'élevaient déjà presque à mi-hauteur, les bouffées d'air pur et les rayons du soleil s'y jouaient librement...

« Dans la maison, la petite Gabrielle, après avoir donné des soins à sa poupée et après avoir ouvert le couvercle et vidé le contenu de sa banque sur le tapis, peut compter jusqu'à vingt sous. Vingt sous ! dont six tout neufs, et presque aussi beaux que des pièces d'or ! « Petite mère, vois donc comme je suis riche ! qu'est-ce que je pourrais bien faire avec vingt sous ? Bien des choses mon enfant ». « Voyons, je pourrais acheter un voile neuf, ou des gants pour ma poupée, une corde à danser, un cerceau, un cerf-volant, du sucre, des pommes et tant d'autres choses encore !

Mon Dieu que c'est ennuyeux de ne pas savoir quoi choisir. »

De tous nos littérateurs, Napoléon Legendre est peut être le seul qui ait su rendre l'âme enfantine, car il semble avoir eu une prédilection pour les scènes intimes de la vie familiale.

Avec qu'elle tendresse affectueuse il s'adresse à ses enfants, dont il rend à merveille le babillage et surveille les premiers pas dans la vie qui s'ouvre, pour eux, riante et joyeuse.

Ce qui ne l'empêche pas de broser un paysage, associer la nature à cette vie de famille, à ces joies d'enfants. « On était au

mois d'octobre. Il faisait ce jour-là, un temps affreux, et le vent d'est lançait, sur les vitres des fenêtres, une pluie glacée qui empêchait de voir au dehors. Le spectacle, d'ailleurs, n'était pas beau. La tempête tordait les branches des grands arbres et en arrachait les feuilles jaunies, qu'elle emportait dans un tourbillon.

« Pendant ce temps, un grand feu de paille flambait dans la cheminée du salon, et Corinne, douillettement pelotonnée sur les coussins, dans un coin du sofa, regardait les figures découpées, tandis que sa mère, assise à l'autre bout, lisait un journal, en interrompant soudain sa lecture pour regarder à la fenêtre. »

Mais non content de relater les douces joies de foyer, Legendre épanche aussi son âme de poète sur les êtres et sur les choses, et ses *Perce-Neige*, ses premières poésies publiées en 1886, contiennent des pièces qui témoignent d'une exquise sensibilité, unie à un louable souci de la forme néo-classique.

Voici par exemple *La Neige*, où il a mis tout son art :

Oh ! la neige, la belle neige,
Voltigeant partout sous les cieux ;
A tout passant faisant cortège
Avec ses essaims floconneux ;
Elle vous baigne la figure ;

Dans ses éblouissants cristaux
Cette neige blanche et si pure
Qui doit pourtant se fondre, impure
Avec la fange des ruisseaux ;
C'était la première bordée,
Et la neige, faisait plaisir,
Vous n'avez pas d'idée,
Et la neige faisait souffrir.

Voici *La Violette*, fleur du printemps, inspiratrice de ses premiers vers, dédiés à Mme B. P., une de ses amies, cette dame de nos pensées, à laquelle les poètes rêvent toujours ; cette pièce pleine d'effluves printanières évoque à plaisir le réveil de la nature :

Dans les prés verts et le ruisseau
 passe murmure ;
Tu mires au cristal de l'eau
 ta tête pure ;
Petite fleur qu'un souffle suit
 si parfumée,
Par toi la brise de la nuit
 est embaumée.

Le premier souffle du printemps
 te fait éclore,
Et l'hiver qui blanchit nos champs
 te revoit encore,
Dans la mansarde, ô douce fleur
 à la souffrance,
On porte l'agréable odeur
 et l'espérance.

Et plus loin, évoquant la brise douceuse
du soir :

L'ombre s'étend sur nous, déjà la pâle étoile
 Tremble dans le ciel bleu ;
 La nuit à l'horizon tend un coin de son voile,
 Mortels pensez à Dieu.
 Chante poète ailé, chante la voix sonore
 Est écho du ciel ;
 Pour publier le Dieu que tout mortel adore,
 La branche est un autel.

Sous le titre évocateur de *Souvenir*, l'on
 trouve ces vers, où perce le charme des choses
 vécues, les joies des tristesses encloses :

Ces fleurs des premières années
 Écloses à peine et fanées,
 De l'âge remontant les cours :
 Souvenirs que le cœur écoute
 Viennent reflleurir notre route,
 Et parfumer nos derniers jours.

Les passereaux lui inspirent de jolies stances :

Il faut les voir ces oiseaux frêles,
 A la neige tendant leurs ailes,
 Gazouiller sur le toit glissant,
 Lorsque tout le monde frissonne,
 Leur rapide essaim tourbillonne
 Gracieux, autour du passant.

Puis, s'adressant à ses enfants, Corinne et
 Mariette, il dédie ces vers pleins d'une pater-
 nelle tendresse :

O Petites, je n'écris bien,
Qu'en vous regardant l'une et l'autre ;
Car, si j'en prends un peu du mien,
J'y mets aussi beaucoup du vôtre.

Et le volume se ferme sur ces vers, à l'adresse des « Petites Enfants », où perce une nostalgique souvenance :

Petits enfants vous ignorez
Combien plus tard, la vie est sombre,
Et comme souvent vous verrez,
Votre soleil tacheté d'ombre.

Petits, lorsque vous serez grands,
Songez bien à toutes ces choses ;
Alors vos cheveux seront blancs
Les bosquets n'auront plus de roses.

Comme on le voit Legendre s'entend à rendre les joies familiales, et si sa poésie n'a pas souvent cet envol qui caractérise les inspirations géniales des œuvres classiques, elle ne plaît pas moins par la douceur, la suavité, l'ingéniosité de ses aperçus et la naïveté charmante de cette âme enfantine qu'il s'est essayé de traduire dans ses œuvres.

Ce qui, d'ailleurs, ne l'a pas empêché d'être un de nos lettrés, épris de la beauté et de la conservation de notre langue, dont il se fit, en plusieurs occasions, le plus ardent défenseur, tels qu'en témoignent les nombreux articles de la *Société Royale*, *La Province de Québec* et la langue que nous parlons ; *La langue*

française en Amérique ; Notre littérature nationale.

Maintenant, si l'on en juge par les nombreux travaux qu'il lui consacra, nul ne fut, parmi nos écrivains, un plus zélé propagateur de cette langue française, qu'il voulut toujours être conservée chez-nous dans toute sa pureté, être à l'honneur parmi nous.

« Aimons-la bien, écrivait-il, cette langue qui nous laisse dans la littérature universelle des monuments impérissables de gloire, à la lumière desquelles, l'humanité entière vient s'éclairer.

« Aimons-la, conservons-la, nous surtout canadiens-français, cette langue admirable, parce qu'elle nous a fait ce que nous sommes, parce qu'elle nous a sauvés dans le passé, parce qu'elle nous fortifiera dans l'avenir. »

Si Legendre était un puriste, il suivit aussi le mouvement littéraire en France, et dans un travail, intitulé : *Réalistes et Décadents*, le 28 mai 1890, devant la Société Royale, il mettait nos jeunes littérateurs en garde contre ces deux genres, ces deux courants d'idées, où s'il y avait d'ici de là quelques lueurs de génie, témoignaient pas moins d'une forme décadente qu'il ne leur ferait pas bon d'imiter de trop près.

Dans une autre circonstance, il traite du *Féminisme dans la société moderne*, sujet toujours d'actualité, et cela avec d'autant plus de compétence qu'il s'était fait le chantre

des joies de la vie familiale et de l'amour du foyer, où l'âme féminine rayonne dans toute sa puissance. On devine avec quelle chaleur de sentiment et de vigueur d'expression, il s'élevait contre ces doctrines et ces habitudes modernes qui, chaque jour, menacent cet asile sacré, dernier rempart de toute société bien organisée.

Au début de sa carrière littéraire, Legendre s'était, avec une nouvelle intitulée : *Sabre et Scalpel*, révélé un subtil observateur et un parfait styliste, il est regrettable, soumettons-nous, qu'il n'ait pas, dans la suite, mis à profit les dons précieux que la nature et la connaissance de nos mœurs et de nos travers lui avaient largement départi.

Dans ses *Mélanges*, parus en 1886-87, il fait preuve d'une grande versatilité, d'une extrême mobilité d'impressions et d'une vive sensibilité d'artiste, qui le porte à traiter tous les sujets.

Comme nous le disions au commencement, Napoléon Legendre, dans le genre intime et familial, n'en demeure pas moins un de nos écrivains qui ait fait honneur à notre littérature, auquel la postérité devra être reconnaissante d'avoir constamment mis en honneur ce verbe français, qu'il avait tant à cœur de propager et de maintenir vivace sur les bords laurentiens.

Léon Ledieu

Journaliste et chroniqueur

M. Léon Ledieu appartenait à ce groupe d'intellectuels français qui, aux environs de 1875-80, firent du Canada, notamment à Québec et à Montréal, leur patrie d'adoption: MM. Achintre, Savari, DeCazes, Chopin et quelques autres, dont les noms m'échappent. Sans compter les consuls de France, domiciliés alors dans la vieille capitale, les Lefebvre, Chevalier, St-Laurent, Dubail, qui, tour à tour, jouèrent un rôle dans notre société, et n'eurent pas moins une influence sur le mouvement des lettres, en même temps qu'ils contribuèrent à entretenir des relations, très suivies, avec l'ancienne mère patrie.

Léon Ledieu, français d'origine, on peut cependant le compter parmi ceux de nos écrivains qui ont laissé un nom dans notre littérature.

Traçons-en le portrait rapide. D'une taille bien au-dessus de la moyenne, la figure osseuse, aux traits énergiques, le regard expressif et interrogateur, ayant dans la démarche l'allure d'un ancien militaire, car il

a fait la campagne de 1870, dont il évoquait volontiers le souvenir, d'un abord plutôt froid, mais qui devenait le plus cordial et sympathique avec ses amis et connaissances. Au demeurant, le meilleur homme du monde.

Il était né journaliste, chroniqueur il le fut toute sa vie, et, pendant des années, ses *Entre nous* firent les délices des lecteurs du *Monde Illustré*, journal hebdomadaire, publié à Montréal, qui avait comme collaborateurs les meilleurs littérateurs de l'époque.

Aussi, il note sur son carnet, au fil de la plume, les faits divers, les différentes scènes dont la métropole canadienne est le théâtre quotidien :

« Enfin, notre ville, dit-il, reprend peu à peu sa physionomie ordinaire. Pendant les huit jours qu'a duré l'invasion (Aux fêtes de la St-Jean-Baptiste), Montréal semblait tout bouleversé, et peuplé de nouveaux citoyens venus de partout. On allait et venait dans les rues, ne voyant que des figures étrangères, et quand, parfois on rencontrait un visage connu, on semblait se retrouver après une longue absence. Dans les maisons, c'était bien pire, on avait tout dérangé, pour caser, tant bien que mal, les amis venus de loin, les parents de la campagne. Nous n'étions plus chez-nous.

Le chroniqueur, au cours de ces douces flâneries, toujours en quête d'impressions, d'incidents, sait à l'occasion rendre hom-

mage à la Sœur de Charité qu'il avait, d'ailleurs, vue à l'œuvre sur les champs de batailles d'Europe :

« Science, médecine, hygiène, est-ce là tout ? Eh bien non . . . avant, pendant, après, il y a, et il y aura toujours, une personnalité qui se dégagera toujours plus pure, plus énergique, plus douce, plus dévouée, plus aimée, plus aimante, que le savant, le médecin, l'hygiéniste. Cette personne, c'est la Sœur de la Charité. »

Journaliste, on pouvait dire militant, il n'aimait pas les polémiques, les diatribes acerbes, dont nos quotidiens d'alors étaient souvent, même entre littérateurs de marque, le théâtre.

« Poètes, s'exclamait-il, faites des vers, dites-nous, en lignes fulgurantes, les hauts faits de nos aïeux, célébrez les vertus de nos ancêtres, racontez-nous, en strophes harmonieuses, les beautés du printemps, les amours de nos charmantes canadiennes, burinez les splendeurs de notre histoire. Mais, de grâce, laissez-là ces combats dans gloire, ces batailles stériles, et si un sot s'en insulte, dédaignez l'injure et écrivez pour nous, pour nos enfants qui vous en sauront gré. »

Maintenant, voulez-vous la description du jeune homme trop bien habillé, que l'on est convenu d'appeler un « dadais » ?

« Comment est-ce fait ? c'est grand, long, mince, maigre, enfilé, efflanqué : c'est pâle,

blond, jaune filasse ; ça a de la barbe et ça n'en a pas, ça voit claire et ça porte binocle, ça se fait une raie au milieu du front avec des petites frisettes qui viennent sur les tempes ; c'est bête, et ça a l'air plus que bête, ça veut avoir des moustaches et ça ne peut pas en avoir ; ça la bouche en cœur, ça fait les yeux en coulisses à toutes les femmes qui passent et ça se croit regardé, remarqué, séduisant, aimé, adoré... Et vous appelez ça : un « dadais ».

Quoique né en France, Léon Ledieu était devenu un amoureux de la terre canadienne, que le brillant décor automnal rendait plus séduisante : « J'ignore, écrivait-il, quels effets cette saison produit sur la végétation de la Grèce, ce pays de la lumière par excellence, si chanté par les poètes, mais je doute que les bois de l'Hymette, près de la vieille Athènes, puissent lutter de richesse, de teinte, de vigueur, de coloris et de grandeur avec nos admirables forêts des Laurentides, aux tons si divers, qui réunissent toutes les nuances du prisme, du vert foncé au rouge le plus vif, complété par le ciel bleu qui les surplombe. »

Et plus loin, il note : « Ces feuilles mortes qui tournoient dans l'espace, ces arbres dépouillés qui montrent leur squelette, ces grands bois d'où les chanteurs se sont envolés, la terre nue, le ciel gris, tout cela prédispose à la rêverie, à la mélancolie. »

Parfois, notre chroniqueur décoche des traits satiriques : « A-t-on jamais vu une semaine plus assomante que celle qui vient de s'écouler. C'est à n'y plus tenir et à décourager tous les amateurs de nouvelles émouvantes. Naturellement, il faut se rejeter sur quelque chose, et l'un des passe-temps les plus favoris dans ces moments de disette, est de dire, naturellement, du mal les uns des autres. On s'en lasse jamais, c'est toujours du nouveau, c'est toujours bon. »

Dans ses pronostiques d'une nouvelle année, il semble se payer la tête des gens :

« 1885, ressemblera beaucoup à 1884. Des jeunes filles riches épouseront leurs cocher, les banquiers faussaires viendront se mettre à l'abri des poursuites de leurs victimes ; les gendres en voudront toujours à leur belle-mère ; les femmes continueront toujours à se taire le moins possible, et leurs maris à boire trop, les théâtres à jouer des pièces absurdes, les marchands à faire faillite et s'enrichiront, on naîtra, on mourra atteints de cholera, tout comme en Italie. Les acteurs changent, mais la pièce est toujours la même, et comme le disait Alphonse Karr : « Plus ça change, plus c'est la même chose. »

Les fêtes et les souhaits du jour de l'an, lui inspire cette boutade : « Ouff ! . . . Dieu que je me suis donc amusé. Huit jours durant, boire, manger, parler, toujours dire du matin au soir : « Je vous la souhaite bonne et

heureuse. » « Je lui serre la main, il me la serre, nous nous la serrons. . . »

« C'était comme cela à la ville, à la campagne, sur la terre, sur l'onde, en voiture, et ça sera comme cela plus tard dans les nues. » Prédissait-il l'aviation qui devait prendre en notre siècle une telle extension ?

Ledieu émaille à plaisir ses chroniques de traits humoristiques qui frisent le paradoxe : « Je ne sais quel effet le mois de février exerce sur notre société de Montréal, mais j'ai remarqué que tous les ans, à pareille époque, plus de gens se saluent et se serrent la main, plus qu'en autre temps de l'année, ce changement d'humeur arrive généralement à la St-Valentin. »

« Que se passe-t-il donc, et cet adoucissement des mœurs serait-il tout simplement un avant-coureur du printemps que va changer la toilette de nos champs, de nos bois. »

« On naît flâneur, comme on naît poète, » avait dit Hector Fabre, avec une pointe d'humour. Léon Ledieu, aimait aussi flâner, s'arrêter au coin des rues, aux carrefours de la grande cité, devenue si populeuse.

« A-t-on réfléchi, notait-il spirituellement, à l'influence des coins des rues sur la destinée des hommes ? Elle est énorme, immense. . . ce coin de rue est dangereux la nuit, et souvent fatal, en plein soleil.

« C'est du coin de rue que partent la plupart des complots ; c'est là que se forment

les coalitions, c'est au coin de la rue que l'on discute le plan que l'on doit mettre à exécution, c'est du point d'intersection de deux rues que part souvent le mot d'ordre, qui fait ou défait une élection.

« Maintenant, tous les coins de rues ne se ressemblent pas tous. Il y a le coin de rue ouvrier, industriel, commerçant, il y a le coin de rue cancanier, le plus connu, où l'on habille et l'on déshabille son prochain. Monsieur un tel, ou Madame chose et Mlle Machine, tout le monde y passe. . .

« Enfin, il y a le coin de rue politique, rouge, bleu, arc-en-ciel, où se fait et défait le ministère. »

Voulez-vous assister, avec lui, à une scène de famille croquée sur le vif :

« Un soir, j'avais dix ans ; qu'ils sont loin mes dix ans ! Six heures venaient de sonner, on se mettait à table, quand mon père, entrant dans la salle à manger, dit à ma mère d'un air grave : Je suis juré aux prochaines assises. . . juré, Papa, est juré ! Puis un silence. . . nous étions là tous les cinq frères et sœurs, bouche béante, regardant notre mère interdite. Juré ! moi le plus jeune, et par conséquent le moins savant, je n'en revenais pas, papa, juré !

Enfin n'y tenant plus, je pris mon courage à deux mains :

« Papa, qu'est-ce que c'est que ça, être juré ? Être juré, me dit mon père, d'une voix

qui me fit trembler, c'est être appelé à juger son semblable, c'est parfois décider de la mort d'un homme. . . »

Mais Ledieu, chroniqueur, avait aussi l'âme d'un poète :

« Hier, profitant du soleil, j'ai fait une promenade autour de la montagne, le ciel était bleu, le soleil était chaud, cent ruisselets, descendaient en cordons capricieux, se brisaient sur les cailloux, en faisant jaillir une étrange harmonie avant d'aller se perdre dans le courant, à la voix grave, au bord du chemin. Les rares taches de neige ressortaient sur le fond noir de la terre découverte, les squelettes des arbres semblaient moins secs qu'aux jours d'hiver, des oiseaux voltigeaient, de-ci de-là, très affairés et parlant une langue ravissante, s'abattaient sur la route, saisissant un brin de paille ou de foin, et s'enfuyaient à tire d'ails dans l'espace, pour aller bâtir leur chalet dans les buissons. »

« Nous étions là, quelques rêveurs émus comme moi de cette esquisse de la nature ébauchée par le soleil. . . »

« C'est sans doute, disions-nous, le char du Chevalier Printemps, venant des pays embaumés, pour faire ses semailles sur la colline nue. »

Mais, ce ne sont pas seulement les événements locaux qui sont l'objet de ses entretiens, ce sont aussi ceux d'Europe, notamment l'exposition Universelle de Paris, la

Ville Lumière, qui attire les regards du monde entier.

« Jamais, le verbe « aller à Paris » ne s'est conjugué avec autant d'entrain sur la machine ronde, même c'est à croire que l'on assisterait au réveil de la vieille Lutèce, qui semblait sommeiller depuis l'année terrible.

Tous les pays ont tenu à y être représentés, sauf le Canada ; car, il semble, depuis quelque temps, que nous ne devons avoir avec la France que des relations platoniques.

Puis, il rapporte les propos d'un certain visiteur de l'exposition : « Pour ce brave homme la tour Eiffel n'est pas une œuvre étonnante de mécanique, mais plutôt une œuvre de l'orgueil humain, s'élevant en face du Sacré-Cœur de Montmartre. » Cette comparaison lui paraissait un peu rigoriste, et la célèbre basilique un monument de foi et d'espérance.

En fait d'exposition, poursuit-il, ce qu'il y a de plus exposé à Montréal, c'est la vie des Montréalais. Jamais, depuis une quinzaine de jours, l'on a vu autant d'accidents : enfants écrasés, femmes renversées, piétons enfoncés, piétons démontés, voitures brisées, cochers avariés, etc., tels sont les faits divers, dont les reporters s'occupent soir et matin. Il y a aussi, de temps en temps, un petit suicide, un mari qui assomme sa femme, quelques noyades, des gens coupés en deux dans les accidents de chemins de fer. Tout cela

s'explique, quand on a le moindre esprit d'observation ! le mal aussi provient des Canadiens-français qui, pour emprunter le langage ontarien, deviennent « terribles » avec leur *French Domination*.

Citant le cas où Racine avait fait lire à Lafontaine un beau passage de la Bible, il ajoute : « Je comprends très bien l'enthousiasme de Lafontaine, car je viens d'éprouver un peu ce sentiment en fermant un nouveau livre bien canadien : *L'Outaouais Supérieur*, d'Arthur Buies. En effet, affirme-t-il, Buies est le fondateur d'un nouveau genre, en Canada, de même que Elysée Reclus, a opéré une véritable révolution dans la science, en créant une géographie nouvelle transformée, exacte comme renseignements, précise dans ses détails, et dont la couleur et le charme du style en rendent la lecture aussi attrayante qu'instructive. Les différents chapitres de ce livre sont traités d'une manière claire et exacte, et la poésie qui parfume toutes ces pages nous fait aimer ces solitudes du nord, désertes aujourd'hui, mais que nos enfants verront transformées en plaines riches et fertiles. »

Maintenant, au sujet des ses *Entre-Nous* que l'auteur, en janvier 1890, venait de réunir et de publier en volume, voici ce qu'en disait alors un critique averti, M. Gonzague Desaulniers, qui salue en ces termes ce vient « de paraître » qui était un événement littéraire :

« M. Léon Ledieu vient de publier un gentil volume, qui contient, nous le disons, pas ses plus belles, car il en a oublié qui sont de meilleures, mais quelques-unes de ses charmantes causeries qui, sous la forme « d'entre-nous », ont fait les délices des lecteurs du *Monde Illustré* depuis six ans.

« Il y a des pages exquisés, pleines d'aperçus pittoresques, exemptes de toute lourdeur et de toute trivialité. On sait que la chronique pêche souvent par ce côté, mais l'auteur, ici, a su éviter cet écueil, et sa barque glisse sur une onde toujours unie, du moins toujours limpide.

« Sa plume est gaie, d'une gaieté pétillante, mordante quelquefois, amère, jamais. Chez Ledieu, c'est l'esprit, plutôt que le cœur, qui écrit, et je ne sache pas que sa critique lui ait attiré des ennemis irréconciliables. Quand il frappe, il frappe juste, mais une fois le trait lancé, c'est fini. »

Cette flatteuse appréciation, jointe à d'autres non moins élogieuses, de la part de nos meilleurs écrivains, lui fut, sans doute, un encouragement à poursuivre ses spirituelles chroniques qu'on lisait avec un plaisir et un intérêt toujours nouveau.

Ainsi, pendant quelques années encore, il gratifia *Le Monde Illustré* de son active et intéressante collaboration.

Voici le début d'une de ses dernières chroniques, laquelle semble comme une mélopée évoquant la mélancolie de la saison automnale :

« Le vent commence à mordre les feuilles de nos bosquets, de nos bois et de nos forêts, partout on voit la trace de ses dents, traces colorées qui transforment nos belles frondaisons en les diaprant de carmin, de vermillon, de fauve et d'or.

« Mais, hélas ! avec la chute des feuilles, plus d'un va s'en aller retrouver son créateur.

« Triste et belle saison des feuilles mortes. »

Peut-être, songeait-il, que bientôt, avec les feuilles mortes, il lui faudrait aller rejoindre ceux qu'il avait aimés et connus au cours de sa longue carrière de journaliste et de chroniqueur, à laquelle nous avons voulu rendre un humble hommage.

C'est à la Jeune Lorette, près de Québec, où depuis une couple d'années, il était venu chercher, loin du brouhaha de la Métropole Montréalaise, un repos bien mérité, qu'il rendit son âme à Dieu. On eut dit qu'il avait voulu se rapprocher du vieux Québec, ce berceau de la Nouvelle France, pour lequel il avait toujours eu une prédilection, et qui résumait de si grands souvenirs historiques.

Telle est, brièvement résumée, cette laborieuse carrière littéraire, où joint à une haute culture et une grande aménité d'âme, s'ajoute l'amour de la patrie canadienne, s'alliant chez lui à l'image bénie de la France et de l'humanité pensante.

Adolphe Poisson

Certains petits centres, dans notre Province, autour de Québec ou de Montréal, ont été de véritables pépinières d'hommes remarquables, d'intellectuels, voire même d'écrivains notables.

La jolie petite ville d'Arthabaska, fut un de ces centres littéraires, qui, entre autres notabilités, comme les Laurier, les Lavergne, et les Crépeau, Maître Adolphe Poisson... cet aimable poète, lequel, tout en remplissant sa charge de registrateur, nous donnait sous l'inspiration des Muses, successivement : *Les Chants Canadiens* 1889, *Les Heures perdues*, en 1894 ; *Sous les Pins*, 1902 ; et les *Chants du soir*.

Cette seule nomenclature de ses œuvres le classe déjà parmi les plus féconds de nos poètes canadiens, et sa verve intarissable s'exerçait sur tout les sujets.

Lors de l'apparition de ses premiers vers, nos écrivains, tout en témoignant de leur attachement et de leur ferveur aux romantiques, s'en détachent quelque peu pour s'allier aux tenants d'un Sully Prud'Homme, d'un Mallarmé, délaissant l'école des Parnassiens retranchés dans leur tour d'ivoire.

Aussi, Adolphe Poisson s'apparaît à tous ces genres, devant la nature écoutant battre son cœur, chante comme il respire et ses strophes légères, de son carnet, s'envolent au vent de la renommée. Écoutez-le :

Les vers que je te livre
O lecteur indulgent,
Longtemps pourront-ils vivre
En ce siècle d'argent ?

Enfant de la chimère
Et du rêve brumeux,
Dans leur vol éphémère
Passeront-ils comme eux ?

Où vous porte la brise
Allez, mais que jamais
Votre aile ne se brise,
Aux pics des hauts sommets.

Après avoir célébré le travail des champs,
il s'écrie :

Les nobles champs de la pensée,
N'ont-ils pas aussi leurs sillons
D'inutiles rêves bercés ?
Alerte, Muse, et travaillons.

Évoquant le souvenir cher aux âmes nostalgiques :

Le ruisseau s'échappant de son obscure source
N'y peut plus revenir,
Ainsi glissent nos jours sans trêve et sans ressources,
Et nous n'y revenons que par le souvenir.

Évoquant *Le Cheveu Blanc* :

Dans son médaillon d'or
Soigneusement caché comme on fait du trésor,
Tu diras tout bas les regrets de l'absence.

A l'insart de tous les poètes et de grands penseurs, un besoin d'infini qui, toujours, le torture, telle est la plainte qui s'exale de son cœur.

*

* *

Mais c'est surtout *Sous les Pins*, titre d'un de ses recueils de poésies, les plus connus, que Adolphe Poisson cultive les Muses et subit, à l'ombre de ces grands arbres aux rameaux toujours verts, leur charme ensorcelleur et la magie de leurs voix doucereuses.

En publiant ce second volume, de poésies, il trace au frontispice de son œuvre nouvelle :

Qu'on me rebute ou qu'on m'acclame,
Tout bas, je bénirai mon sort,
Pourvu qu'un noble cœur de femme,
En me lisant batte plus fort.

Sous ce vocable *Mes Pins*, il en fait les témoins augustes de son œuvre poétique :

O Pins, vous survivrez à mon humble mémoire,
Et quand je dormirai dans l'oubli des vivants,
Que rien ne restera de mon pâle grimoire,
Vous couvrirez mon toit de vos rameaux mouvants.

Puis, s'adressant à *Son fils Jules* :

Ton astre va paraître
Sur mes jours au déclin,
Puisse-tu ne pas être
Avant l'heure orphelin !

Et si, jamais nommée,
Ma Muse a trop vieilli,
De l'humble renommée
Retarde un peu l'oubli.

Que ton midi flamboie,
Sur mon pâle couchant,
Pour éclairer la voie
Sous mon pied trébuchant.

Faisant une juste comparaison entre *L'Orme*, cet arbre centenaire, et l'homme à la vie éphémère :

S'il reste toujours fort c'est qu'il n'a pas d'histoire,
Et toujours immobile où l'a placé le sort ;
De son ombre couvrant le même territoire,
Seul, le vent le tourmente en son puissant effort.

Tandis que l'homme, lui, se dépense et s'agite,
En luttés, en désir, en mille visions ;
En s'usant à ce dur travail, il vieillit vite,
Vrai martyr de son rêve et de ses passions.

A des touristes français, débarqués sur nos bords laurentiens, il disait en son langage poétique :

O visiteurs amis qu'aux rives de la Seine,
 Aux bords de la Gironde on apprenne de vous
 Qu'un petit peuple d'ici, dans sa force sereine,
 Poursuit sa tâche sainte et qu'il en est jaloux.

Qu'il est une autre France et que vous l'avez vue,
 Qu'elle ressemble encore à celle de là-bas,
 Que pour vous souhaiter la douce bienvenue,
 Un million d'amis vous ont tendu les bras !

Dans une de ses pièces de vers, intitulés
Sur l'eau, il promène sa nostalgie et ses
 amours d'antan :

Sur l'Eau :

Allons un peu sur l'eau promener nos pensées,
 Et que le vent du soir rafraichisse nos fronts ;
 Que le souci rêveur de nos âmes blessées,
 S'envole au bruit joyeux de nos lourds avirons.

Si tu veux, remontons vers nos jeunes années,
 Vers ce temps qu'on devrait ne nommer qu'à genoux ;
 Revivons un moment ces bruyantes journées,
 Et ces naïfs bonheurs déjà si loin de nous.

Ce temps, où ton cœur pur et pourtant sans défense,
 Pressé contre le mien, ne battait pas plus fort !
 Plaisirs sans nuls regrets partage de l'enfance
 D'être à peine à la vie et d'ignorer la mort.

Sous le vocable de *Myosotis*, il écrit ces
 lignes évocatrices :

O pâle fleur du souvenir,
 Dont le parfum mourant m'enivre,
 Éphémère, tu vas survivre,

Au serment que devait tenir
Celle pour qui j'ai juré vivre,
O pâle fleur du souvenir.

Et voici, sous le titre évocateur du *Mystère* :

Oh ! qui saura jamais ce qu'il faut de rosée,
De zéphyr amoureux, de soleil bienfaisant,
Pour donner de la vie à la fleur épuisée,
Et lui rendre, un matin, son éclat séduisant.

Tout poète, on peut dire, a son chant du cygne et ses *Chants du Soir*, expriment cette plainte nostalgique, où disant adieu à la vie, il repasse en sa mémoire tous les souvenirs d'antan :

Si pour avoir chanté tu me punis, Seigneur,
Ne sois pas trop cruel, ménage le supplice ;
Et pour m'absoudre un peu d'avoir été rêveur,
Songe que j'ai chanté sans haine et sans malice,
Que seul j'en ai souffert sans que je trahisse.

Si pour avoir rêvé tu me punis, Seigneur,
Songe que pour les miens j'ai fait la lutte austère.
Mon devoir accompli, comme un bon moissonneur,
Quand le soir, je retourne au foyer solitaire,
O Muse, serais-tu livrée au terre à terre,
Si pour avoir rêvé tu me punis, Seigneur.

La collecte du *Sou de la Pensée française*,
lui dicte ces quelques lignes :

O sou de la pensée française,
 Aide à nos frères de là-bas
 A poursuivre les bons combats ;
 Dis-leur qu'avant mil huit cent seize,
 Sur les rives du St-Laurent,
 En luttant, priant et souffrant,
 On sut forger l'âme française.

Sous le titre *Vengeance de l'homme*, il prend part au rythme universel des choses, au rêve d'infini :

Si loin que nous allions sur cette étroite terre,
 Rien ne chasse le rêve à jamais tourmenté ;
 C'est en vain que cherchant à scruter le mystère,
 Je plonge dans le vide un œil déconcerté.
 — O que l'homme est petit quand il sonde l'abîme,
 Que son regard borné se perd dans l'infini !

A propos de la mort d'un confrère, un poète ami :

Mais quand l'homme a fermé les yeux à la lumière,
 Il retrouve la vie au-delà du tombeau ;
 Et si durant ce temps il redevient poussière,
 Fait pour l'éternité, l'homme entier ne meurt pas.

La pièce intitulée *Les Amoureux*, est une des plus réussies :

Ils faisaient des projets, parlaient de mariage,
 Le bonheur et l'amour seraient dans leur ménage,
 Car l'univers pour eux serait ce soin de terre,
 Où seuls avec l'amour dans l'ombre et le mystère,
 Ils fileraient des jours de soie et d'or tressés.

O rêves d'amoureux si longtemps caressés :

Dans les bosquets voisins aux épaisses ramures,
Ils iraient en rêvant, écoutant les murmures,
Ses bruits mystérieux, les mille et mille voix,
Qui semblent, chaque soir, venir du fond des bois.

Puis, s'adressant à Crémazie, le barde national :

Oui, sois pour la jeunesse une leçon profonde,
Qu'elle apprenne à chanter, qu'elle apprenne à souffrir,
Et sache que l'on peut par une œuvre féconde,
Survivre à sa poussière et ne jamais mourir.

Ce vœu, que formulait Crémazie, pourrait être appliqué à Adolphe Poisson, dont l'œuvre féconde survivra à sa poussière, et vivra longtemps dans la mémoire de ses compatriotes, qui lui devront d'avoir toujours su maintenir, en plusieurs occasions mémorables, nos gloires nationales, dont les nobles figures, en un rêve d'ultime survivance, s'encadraient dans le magnifique décor laurentien, sous ces pins d'Arthabaska, au doux et léger bruissement, desquels il modula ses plus belles strophes.

Si parfois il n'atteint pas à la véritable grandeur lyrique, si même son souffle paraît court, il n'en mérite pas moins, par le charme et la suavité de certaines de ses pièces, d'être classé parmi un des meilleurs poètes de sa génération : les Fréchette, les LeMay, Legendre, Chapman et Routhier, qui tous eurent à honneur la célébration de nos gloires historiques et la conservation de notre langue, gage de notre survivance.

A.-B. Routhier

De tous les titres honorifiques que M. le juge A.-B. Routhier a recueilli au cours de sa brillante et laborieuse carrière juridique et littéraire, aucun ne lui a davantage tenu à cœur que celui d'homme de lettres. Car, il fut certainement de ceux-là, parmi nos meilleurs écrivains canadiens, qui préconisaient « de devenir plus humains » par les lettres.

Aussi, parmi cette phalange qui gravitait vers le parnasse, il fut un de ceux qui s'imposa à l'attention, par des dons incontestables, qui firent de lui un poète, un orateur, un chroniqueur et un romancier le plus lu et le mieux goûté de sa génération.

Comme poète, nous lui devons nombre de pièces qui ornent bon nombre de revues du temps, dont la principale, et des mieux inspirées est : *O Canada ! terre de nos Aïeux*, notre beau chant national, qui seul suffirait à attacher son nom à l'histoire de son pays.

Il était certainement mieux doué comme orateur, et surtout comme conférencier, et peut-être comme tel celui qu'on entendait toujours avec le plus vif plaisir, avec un intérêt toujours soutenu.

Toutefois, en lisant son volume de Conférences et discours, publié à Montréal, en 1889, on est plus séduit, comme le remarque son éditeur : « Par cette voix sympathique, ce débit animé, ce geste facile, ce fluide magnétique qui possède l'orateur. »

C'est qu'en effet, il fut sous ce rapport un véritable charmeur, et il sut en maintes occasions s'élever à la grande éloquence et s'attirer de vifs applaudissements, qui soulignaient les plus beaux élans de sa parole enflammée. Ce fut dans ce genre qu'il s'assura les meilleurs succès et de magnifiques triomphes oratoires, qu'eussent pu lui envier maints conférenciers d'outremer, qui, d'ailleurs, reconnaissaient en lui un émule et un rival.

Religion et Patrie, tel semble avoir été les deux thèmes que l'on trouve sous sa plume, les plus généralement traités, et qui lui ont valu ses plus belles envolées.

Son discours, prononcé au Congrès catholique, tenu à Québec, en juin 1880, s'inspire, en effet, de la religion catholique et de la nationalité canadienne française, deux sujets qui lui ont toujours été à cœur.

L'on croirait, par moment, entendre un orateur sacré, tellement il sait faire un rapprochement saisissant, entre le rôle de la Providence et celui des nations dans le gouvernement du monde.

« Or, l'expérience des siècles démontre que l'homme est absolument impuissant à faire

une constitution digne de ce nom, s'il ne s'appuie sur Dieu. »

« Mais, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que toute l'histoire ancienne, et la fable elle-même, ne racontent pas autrement la fondation des cités et des empires. Les légendes populaires et les épopées qui chantent les origines d'une nation, appuient toujours sur un oracle, sur une révélation particulière des dieux, sur une protection miraculeuse du ciel, les succès des fondateurs de villes, et les chefs de races. « La religion est la pierre angulaire de l'édifice social. »

« La grande erreur des temps modernes, clame-t-il avec justesse et un style qu'on croirait emprunté à Lacordaire, est de vouloir séparer l'humanité de Dieu. »

A la convention du 24 juin 1880, il traite, avec non moins d'ampleur et d'enthousiasme, du « rôle de la race française en Canada », ce qui lui est encore, en cette occasion solennelle, matière à des rapprochements et des enseignements de l'histoire.

Parlant des chefs de la nationalité canadienne française : « Il y a de ces fronts illuminés où semblent voltiger des rayons d'œuvre et d'avenir, et qui présagent la naissance d'une race nouvelle. Il y a des yeux profonds qui regardent au-delà de notre horizon rétréci. Il y a des cœurs ardents et forts qui raisonnent sous les doigts de Dieu comme des claviers mystérieux. »

« Ces âmes d'élites sont nées pour souffrir, mais aussi pour racheter ; c'est à elles que le monde doit ses grandeurs et ses allégresses ; ce sont elles qui sauvent les nations et qui leur donne naissance. Messieurs, les Pères de la nationalité canadienne-française ont été les élus de la Providence. »

Aussi, dans les meilleurs passages de ses discours patriotiques, l'on retrouve le philosophe et le penseur chrétien.

En même temps, l'art et la science contemporaine trouvent en lui un admirateur et un défenseur, sachant bien que ni l'un ni l'autre ne s'oppose à sa foi, où il trouve leur meilleure source d'inspiration et de vérité créatrice.

Il fut tout naturellement à raison de ses aspirations et de ses tendances instinctives, amené à traiter de la question de l'Art, empruntant au Père Félix cette magnifique définition : « Si l'art touche à la matière, c'est pour mieux la transfigurer dans les clartés de l'esprit, s'il reproduit la beauté des corps, c'est pour mieux faire briller, à travers les corps, la beauté des âmes enchaînées par son génie et ravies par la beauté de ses œuvres. »

Parlant des influences du « surnaturel », dans le monde, il s'écrit : « C'est le souffle de Dieu qui passe, et l'humanité l'a senti à diverses époques de son histoire. »

A chaque ligne, on pourrait dire, l'on trouve des assertions qui dénote que l'écrivain se double d'un profond penseur : « Mais en dépit

de ses victoires l'homme est resté l'éternel vaincu de la douleur. »

M. le juge Routhier, à titre d'orateur et de fin lettré, fut, à diverses reprises, délégué comme le porte-parole de ses compatriotes, auxquels il fit toujours honneur et y remporta, notamment à Paris et en Vendée, ses plus beaux succès oratoires, auxquels la presse du pays fit l'écho le plus louangeux.

Dans une de ces circonstances mémorables, l'orateur s'écriait : « Ce n'est pas en vain que les rayons de la gloire chrétienne la plus pure ont couronné le berceau de la nouvelle France, comme les feux de l'aurore caressent l'arbuste naissant.

« Une fleur si belle ne se fanera pas sans donner son fruit. Car, dans la rosée qui l'a fondée, il y avait une sève sacrée, un sang de héros et de martyrs, et les germinations qui naissent de tels holocaustes ont droit à des siècles de vie. »

Maintes fois aussi, au jour de la célébration de notre fête nationale, sa voix, éloquente et entraînante, se fit entendre et trouva des accents vibrants, pour laisser, en l'âme de ses auditeurs, la flamme du fier patriotisme.

Comme il fut aussi souvent appelé à traiter de questions religieuses et sociales, où il fit montre d'une science étendue, puisée toujours aux meilleures sources, basée sur les fondements solides de sa foi inébranlable, dont il sut, en autant que philosophe chrétien, qu'en

littérateur raffiné, faire ressortir l'exégèse et les triomphantes conclusions.

« La science contemporaine nous désespère en disant : « C'est la fin de tout, c'est le néant. Mais la foi répond : Non, ce n'est pas le néant, la tombe c'est le partage majestueux de l'autre monde, ayant une porte sombre qui regarde la terre et une porte lumineuse qui s'ouvre sur le ciel. »

Certains passages de ses discours méritent d'être cités comme des modèles de style, qui ne dépareraient pas les anthologies modernes :

« Dans les brumes lointaines de l'avenir, ils crurent voir luire encore je ne sais quels rayons d'espérance. Ils persistèrent à croire que les nations chrétiennes ne meurent pas ainsi, et qu'elles furent même ressuscitées quand la mort les a atteintes. »

En maintes autres circonstances solennelles, il fut appelé à prendre la parole, toujours avec cette chaleur de sentiments et de bonheur d'expression qui lui valurent des succès enviés et la réputation d'un de nos orateurs les plus divertissants et des mieux écoutés.

Portant la santé de la France, et s'adressant au Comte de Paris, il s'écriait : « Dites-lui bien, Altesse, que nous l'aimons toujours et que nous nous efforçons de développer les dons que nous avons reçus d'elle, que nous avons au cœur le noble enthousiasme du patriotisme et du chrétien . . Dites-lui que

nous avons la confiance absolue et l'inébranlable espérance, que de hautes destinées nous sont réservées sur la terre américaine. »

Faisant l'éloge de notre grande cantatrice Albani, et du rôle social de l'Art, il disait :

« Il en est de même pour les nations. Ce sont leurs éléments les plus immatériels qui lui assurent la vitalité, l'influence et l'illustration. Les races vraiment glorieuses sont celles, qui autour de cet astre, qu'on appelle le Beau, splendeur de l'Infini, et qui reflètent l'éclat comme les planètes rayonnent de la lumière qu'elles empruntent au Soleil. »

Dans un historique de Christophe Colomb se trouve sous sa plume cette constatation profonde :

« C'est un fait remarquable dans l'histoire de la civilisation, qu'avant de prendre corps et devenir des réalités, les grandes conceptions humaines flottent souvent dans le monde des intelligences, comme des brouillards dans l'atmosphère. Ce sont des mirages, des croyances vagues, des rêves qui émeuvent les esprits et stimulent les études. Puis, un jour ces formes indéterminées se condensent, dessinent leurs contours et deviennent des réalités. »

Lors de la célébration de notre fête patriotique, s'adressant aux femmes canadiennes françaises :

« Mesdames, n'oubliez pas d'apprendre à vos enfants, dès leur tendre enfance, à aimer leur race et leur patrie. Parlez-leur souvent de

leur nationalité, de ses origines, de ses grandeurs et de ses gloires... racontez-leur ses rêves d'avenir et les hautes destinées que la Providence lui réserve. »

Évoquant le rôle magnifique et transcendant du génie humain, il écrit : « Les génies sont en effet des têtes posées sur deux ailes, c'est-à-dire des intelligences qui s'envolent, et qui emportent avec elles l'humanité, dans un mouvement sans fin, vers l'idéal éternel et infini. »

A propos de Crémazie, il disait :

« Son principal titre au souvenir de sa patrie, ce n'est pas seulement d'avoir aimé et chanté son pays, c'est d'avoir inspiré cet amour à ses contemporains et de l'inspirer encore à tous les cœurs jeunes qui aiment et se sentent la vocation littéraire. »

L'APOLOGISTE

Mais, si le juge Routhier a fait surtout œuvre littéraire, il a aussi été un remarquable apologiste, et les questions religieuses tiennent une très grande place dans ses derniers ouvrages, dont l'un a pour titre singulier : *De l'Homme à Dieu*, qui caractérise le moraliste chrétien.

Pour traiter de ce grand sujet, où il fait montre d'une vaste érudition, philosophe et profond penseur, il se sent à l'aise et fait appel à l'expérience des hommes, tirée des leçons

de l'histoire, mis en face de leurs destinées éternelles.

« Voyageur éphémère, mais avide d'immortalité, j'ai plongé, s'écrie-t-il, mes regards dans tous les télescopes braqués sur l'infini. »

« Quelle est la nature, se demande-t-il, de l'être humain ? Appuyé sur l'autorité des grands philosophes et celle notamment de saint Thomas, il traite aussi de l'avenir de l'âme et du corps, concluant que l'âme, principe de vie intellectuelle, est immortelle et d'origine divine. »

Sous ce rapport, il constate qu'il y a trois vies dans l'homme : la vie végétative, animale et intellectuelle ou raisonnable, dont l'acte principal est la pensée. »

Dressant un bilan des constatations, voilà, dit-il, jusqu'à quel degré l'infini est entrée en communion avec la matière, sans jamais se confondre avec elle. »

Comme on pouvait s'y attendre l'étude du « Christianisme », après celle des religions orientales, Bouddhisme et Judaïsme, tient une très large place, et proclame la divinité de Jésus-Christ, le triomphe de l'Église catholique.

Aussi, n'est-on pas étonné qu'il soit allé en pèlerinage au pays d'Orient, notamment en Terre Sainte, lui, l'auteur d'un roman des « Temps messianiques » intitulé : le *Centurion*, lequel, sous une forme idyllique, n'est qu'une continuation de son œuvre apologétique.

D'ailleurs, personne ne saurait nier que M. Routhier ne fut, par ses nombreux voyages autant que par ses études bibliques, admirablement préparé à écrire une œuvre durable et d'édification morale.

A part le récit, en tout conforme à la tradition biblique, les scènes diverses du roman s'encadrent, d'ici de là, de descriptions où se révèlent tout le pittoresque de la vie orientale, qui est un véritable enchantement, c'est une vision de la vie asiatique. « Les caravanes qui défilent, au pas berceur des chameaux, sur les grandes routes, qui viennent de Tyr, de Sidon et de Damas, les campements d'arabes poursuivant leur vie nomade, à travers le désert, les bergers promenant leurs troupeaux sur le flanc des montagnes, les juifs drapés dans leurs larges tuniques aux couleurs voyantes, les femmes voilées, portant de grandes urnes sur leur tête, venant puiser l'eau à l'abreuvoir public, et les ânes, les amis et compagnons de l'homme. La deuxième partie de l'ouvrage, qui a trait au journal de voyage de Camelia, est certainement une des plus pittoresques et des plus naturelles du livre, évocatrice des réminiscences antiques, dont la poésie imprègnent tous ces sites enchanteurs.

« La mer Tyrrhénienne s'est montrée bien douce, en peu d'heures, nous avons perdu de vue le port d'Ostie, et dès le lendemain nous abordions à Cannes. Sur la hauteur se dressent

encore quelques ruines du temple d'Apollo , où vint prier Enée, mais la Sibylle a déserté son antre creusé dans les flancs de la roche de Cannes. »

Voici encore une de ces évocations classiques, dont l'auteur est coutumier, et qui émaillent le roman comme autant de jolies fleurs, le captivant récit :

« Voilà, dit-il, ce que je me demandais, ce matin, en regardant s'éloigner les rivages de Capri et le splendide amphithéâtre de montagnes qui couronnent Baïas, Pouzzoles et Pompéi, et j'ai relu la troisième églogue de mon divin Virgile qui semble nous annoncer comme prochain un renouvellement d'humanité. »

Et cette autre réminiscence toute classique : « Il faisait un temps délicieux, le ciel était calme, et de temps en temps les rameurs chantaient avec l'accompagnement cadencé de leurs rames. J'espérais que, dans les longs plis ondoyants de la mer d'azur, j'allais entrevoir quelques Néréides et entendre les voix des Syrènes. »

Si on pouvait dire que c'est toute la mythologie et la philosophie païenne que l'auteur évoque aussi comparativement avec la morale chrétienne, inspiratrice et base du grand drame de la Croix, auquel il nous convie, et qui va clore magnifiquement ce récit des temps messianiques.

C'est encore une œuvre apologétique que *Paulina*, ce roman où l'auteur tente d'établir, avec multiples preuves à l'appui : « Qu'avec l'apôtre des nations et les autres disciples de Jésus-Christ, une nouvelle force divine est entrée dans le monde, pour y établir la religion chrétienne, et elle a engagé la lutte contre les puissances humaines. »

Ici, encore, les scènes bibliques s'encadrent de gracieux paysages, plein de soleil et de lumière particulière au pays d'Orient.

« La route, dit-il, qu'il suivait était encaissée dans un ravin profond. Des nuées odorantes flottaient dans les matins claires et déchiraient leurs écharpes blanches aux crêtes des rochers. Un torrent limpide éparpillait des poignées de brillants dans la verdure de la montagne, comme un bijoutier range ses pierres précieuses sur le velours de sa vitrine. »

A travers son récit transparait cette même idée : « Que dans les sphères mystérieuses, où gravitent les âmes, elles luttent contre l'ombre qui voile la vérité, comme les étoiles luttent contre la nuit. Souvent l'ombre paraît invincible, tant elle est épaisse, mais quand l'apôtre paraît, portant dans sa main le flambeau de la foi, l'ombre se dissipe. »

Que ce roman tout mystique soit aussi idéaliste, il suffit de citer ce colloque : « *Paulina*, lui dit-il, est une beauté qui me rend meilleur, elle réalise pour moi cet idéal que les artistes grecs ont rêvé : « Il y a dans ces

yeux si profonds un rayonnement mystérieux. »

Bref, c'est un hymne au Christ-Roi, Maître des vivants et des morts, qui a dit : « je suis la voie, la vérité et la vie. »

LE CHRONIQUEUR

Ses *Causeries du Dimanche* sont aussi, sous la forme de chroniques, une œuvre d'édification et de morale religieuse, publiées jadis dans le *Courrier du Canada*.

« Tous les progrès du XXe siècle tendent, dit-il, à propager cette grande erreur. On nie le surnaturel, ou bien on limite le plus possible son action dans le monde. Le Verbe humain s'est dressé en face du Verbe divin. »

Puis, avec une remarquable aisance, il traite de maintes questions vitales, telles que l'annexion, l'indépendance, du libéralisme et l'affaire Guibord. »

Traitant de la question du journalisme, il avoue : « Écrire en amateur, par plaisir et par devoir, pour la défense des principes que l'on croit vrais, lui semble un rôle moins dangereux que plaisant, c'est celui que j'aime à remplir quand mes loisirs me le permettent. »

L'auteur, dans la seconde partie, y fait même de la critique littéraire : Sur le mouvement littéraire français, ce qui lui est aussi une occasion de se prononcer sur la valeur de certaines œuvres canadiennes qui ont fait

leur apparition, telles que les *Laurentiennes* de Benjamin Sulte, d'un style sans apprêts et sans prétention ; *Mes loisirs* de Louis Fréchette, dont il note le genre hugolien, qui nuit parfois à la fraîcheur et à l'originalité de l'inspiration ; *François de Bienville* de Joseph Marmette, dont le roman historique s'inspirant d'un des derniers épisodes de la Domination Française en Amérique du Nord, écrit dans la forme néo-classique, remportait tous les suffrages.

Mais, toutefois, ces causeries écrites ne nous donnent-elles encore qu'un pâle aperçu de ce que A.-B. Routhier était en conversation, en réalité un causeur étincelant, d'un esprit pur et plein d'à propos, nourri, d'ailleurs, par d'abondantes lectures qui en faisait un homme très recherché dans nos milieux sociaux, dont il était à vrai dire l'ornement.

En outre, il avait beaucoup voyagé et beaucoup retenu. Nous lui devons plusieurs relations de ses séjours en Europe, notamment : en Espagne, en Orient, dont il rapporta de fortes et durables impressions relatées au fil de la plume, et qui ajoute un charme de plus à l'observation et à sa présence d'esprit, qui savait toujours tirer parti des moindres incidents du voyage.

Le théâtre, naturellement, devait attirer cet esprit versatile et toujours en quête d'un nouveau champ d'action. Il fit jouer *Montcalm et Lévis*, drame en cinq actes, tiré des hauts

faits d'armes, qui ont marqué, d'une empreinte glorieuse et pourtant malheureuse, les derniers temps de la Nouvelle-France.

Maintenant, son *Québec au Vingtième siècle*, sous la forme luxueuse, dédié à Lady Minto, par courtoisie, autant que par loyalisme, est comme, on pourrait dire, son *Chant du Cygne*, qu'il adresse à sa vieille ville natale, témoin de tant de sublimes dévouements à la cause chrétienne, autant que d'héroïques exploits pour la fondation d'une France nouvelle sur les bords Laurentiens, dont il s'était, toute sa vie publique, fait un des meilleurs et plus vibrants interprètes.

« O Québec ! s'écrie-t-il, tes pierres parlent toujours ! »

Nazaire LeVasseur

Parmi ceux de nos écrivains qui, lors de la fondation de *L'Événement*, se partagèrent, avec Fabre, l'honneur de faire la chronique québécoise, il faut citer le nom de Nazaire LeVasseur.

Il fut sans contredit une des figures les plus originales et les plus typiques de cette époque, qui comptait alors des personnalités : comme Arthur Buies, Faucher de Saint-Maurice, Napoléon Legendre, M. Cauchon, Eudore Evanturel et autres, qui faisaient groupe autour du spirituel directeur, et qui, toujours aux aguets, captaient le courant des idées, autant que les faits divers de la ville, à l'aspect toujours ancien.

Heureusement, pour nous, l'auteur de ces chroniques désopilantes, qui sont marquées au coin du meilleur esprit français, les a réunies en volume.

Certaines de ces spirituelles chroniques qui prêtèrent parfois à des rivalités de plume, pour avoir perdu de leur actualité, n'en conservent pas moins toute leur saveur et leur verve endiablées, la caractéristique du genre.

D'après ce que nous en dit l'auteur dans sa préface : « C'est une série de croquis, dont

plusieurs reproduisent des caractères, des physionomies, des états d'âmes que j'ai connus dans les circonstances, que je décris, circonstances qui ne sont autres que des incidents intimes de la vie sociale. »

Ces « chroniques » elles traitent de tant de menus incidents qui, en cet heureux temps, alimentèrent la conversation et les potins de la ville.

C'est d'abord *Le jour de l'An*, et notre spirituel chroniqueur de lancer ce cri, à propos de l'année qui agonise :

« Madame se meurt ! Madame est morte ! » qui est en même temps un écho du Grand siècle, qui vit tant de grandeurs s'effondrer devant la mort.

Au sujet des « visites » du jour de l'an, il note avec une pointe humoristique : « C'était une randonnée, une chevauchée en règle par les rues, et à toutes les portes on entrait, le casque à la main, en saluant, en esquissant une révérence, selon la flexibilité des articulations, en balbutiant un cliché vieux comme Noé : Madame ou Mademoiselle, je vous la souhaite bonne et heureuse. »

Tout en déplorant cette bonne habitude, tombée en désuétude, l'auteur aurait dé iré que, dans notre bonne ville, les dames Québécoises, arbitres du bon goût et de l'élégance, puissent encore tenir « salon ». « L'art de la conversation aurait chance de progresser et de se propager. Les jeunes gens bénéficie-

raient de la société des femmes, au lieu d'aller sempiternellement s'enfermer dans un club ou une salle de billard. »

En voici une autre de ces charmantes annotations de la vie courante, intitulée : *Fillettes et Poupées*, avec cette morale significative : « Laissons aussi longtemps que possible les poupées aux fillettes, comme les roses aux rosiers. »

Le Carnaval à Québec en 1896 nous a valu une description féérique du vieux Québec, se dressant tout illuminé sur son promontoire : « Présentant l'aspect d'un énorme diamant étincelant de milliers de feux. »

« Au milieu de ce panorama lumineux se faisaient valoir, en décrivant des brillantes farandoles sur le voile sombre de la nuit, des fusées, des girandoles romaines, enfin toutes les pièces de l'arsenal pyrotechnique. »

Le mardi gras de la Mère Adrien, est une des scènes canadiennes les mieux réussies, en même temps qu'une illustration de notre parler populaire qu'il ne faut jamais confondre avec ce vulgaire « patois » dont certains Américains ou Ontariens francisants ont voulu nous affubler.

Voici les *Floraisons printanières*, décrites en une forme romantique. « Le blond Phébus saturait de lumière jardins, bosquets et vallons. Sous ces ardents rayons, la nature vibrerait en ce fécondant. Arbres, plantes et fleurs se sentant revivre, dressaient vers lui le feuillage

épanoui, leurs corolles ouvertes, comme, pour rendre hommage à sa puissance créatrice, en lui offrant les prémices de leurs suaves parfums. »

Enfin, *La fragilité des tuyaux de pipes* donne, à l'auteur, matière à épiloguer : « Quand j'aperçois les milliers d'individus, qui, au cours de ces trois cent soixante et cinq jours, ont, d'une façon odieuse, entre-cassé leur pipe, je me prends à regretter de ne pouvoir faire un peu de plastique pour rajuster les tronçons des pauvres décollées, sans oublier l'importante leçon morale qui s'en dégage, quitte à mon tour à casser ma pipe. »

Toutefois, l'auteur, il faut le reconnaître, partisan d'un optimisme à toute épreuve, en compilant ces impressions d'antan, eut pu dire : J'en passe et des meilleures.

Avec cela notre chroniqueur, né lui aussi « flaneur », toujours à l'affût des faits divers intéressants, auquel il prêtait une forme et donnait du piquant, était un bon musicien, qui après le violon avait adopté la contrebasse, dans la boîte duquel, disait-il, avec humour : « il pouvait se coucher ». A ce titre, d'ailleurs, il fit, pendant des années, partie du Septuor Hayden et fut membre de l'Union musicale.

Ce qui lui permit sur ses vieux jours, de publier dans *La Lyre*, feuille musicale, éditée à Québec, ses souvenirs des vingt-cinq ans de musique que la mort vint interrompre. Sans

compter, qu'à ce titre seul, il fut de toutes les réunions, étant d'une nature joviale et d'un abord très cordial, doué de cet esprit d'à-propos, sachant d'un jeu de mots souligner un incident. Sa conversation, assaisonnée de sel gaulois, était toujours animée et pleine d'une verve intarissable. Et quand la mort, cette Parque inexorable, comme il l'appelait, vint couper le fil de ses jours, il ne lui en garda point rancune, car il avait vu tomber, autour de lui, tous ses amis, avec lesquels il avait connu ce « Bon vieux temps », qui lui rappelait tant de souvenirs heureux et qui ne reviendrait jamais.

Bref, les *Têtes et Figures*, pour vous donner une idée de sa manière d'écrire, restent comme son testament littéraire, au bas duquel on pourrait lire sa formule favorite et qui peint sa douce philosophie de la vie, à résonnance épicurienne :

Glissez mortels, n'appuyez pas.

Ernest Gagnon

L'on connaît surtout M. Ernest Gagnon comme l'auteur du recueil de nos *Chansons populaires*. On ne lui saura jamais trop gré de les avoir, avec un grand sens de l'art et un patriotisme éclairé, sauvé de l'oubli et remis en honneur parmi nous, comme gage de survivance canadienne française.

Son œuvre archéologique, historique et littéraire, est peut-être moins répandue, mais elle est aussi fort intéressante et témoigne chez lui, d'une âme d'artiste doublé de celle d'un chercheur, d'un écrivain disert, épris des choses du passé, qu'il exhumait de nos archives ou qu'il trouvait inscrites sur les pierres de nos monuments publics, tel que *Le Fort et le Château St-Louis* et le *Palais Législatif*.

Ces deux édifices, en effet, marquant chacun une date mémorable dans notre histoire, évoquaient en son esprit tout un passé de gloires, montraient la marche ascendante accomplie depuis les temps reculés de la fondation, jusqu'à l'époque mouvementée de la reconnaissance définitive et assurée de nos droits constitutionnels, en même temps que celle de notre langue française, objet de notre

sollicitude et la raison même du « miracle canadien ».

« Ce *Château St-Louis* nous dit l'auteur, d'après Kalm, est situé sur le côté ouest du fleuve St-Laurent, et le côté le plus escarpé de la montagne, juste au-dessus de la basse-ville. Ce n'est pas précisément un palais, mais un grand bâtiment en pierre, à deux étages, s'étendant du nord au sud. »

C'est là qu'étaient reçus, en grande pompe militaire, les gouverneurs, à leur arrivée dans la colonie, qui eux-mêmes y tenaient, en différentes occasions, un cérémonial de cour. Comme il devint, surtout après la restauration de l'édifice, un lieu de réunion mondiale pour la société du temps.

Au cours de cet ouvrage, l'auteur cite une foule d'anecdotes intéressantes, ayant trait aux faits et gestes des premiers gouverneurs de la colonie. Comme aux événements qui marquèrent la domination française et anglaise, sous lesquelles le Château eut à subir trois restaurations, qui en firent longtemps un témoin de l'histoire.

M. Gagnon se plaît aux choses d'autrefois, dont il fait l'inventaire et qu'il a donné pour titre à un de ses ouvrages. Ce sont des *Feuilles éparses*, publiées d'abord dans les journaux et revues, puis réunies en volume, écrites en un style plein d'abandon et de naturel, d'où le trait humoristique et piquant n'est pas absent et caractérise la personnalité de l'auteur,

qui savait à l'occasion avoir le mot d'esprit. Aussi, excelle-t-il à raconter l'anecdote. Sous sa plume, le fait divers reprend vie et la chronique locale lui fournit toujours ample matière à épiloguer, comme à plaisir, sans jamais tomber dans le détail banal ou trivial.

Comme il le dit, dans la préface des *Choses d'autrefois*, c'est l'amour qui me fait donner une vie nouvelle à des articles vouées à l'oubli. L'amour du passé, l'amour de la patrie canadienne, l'amour de la vérité, même dans ses minutieuses manifestations.

Dans ses *Souvenirs intimes* il nous parle de quelques uns des membres qui composaient, en janvier 1856, la petite colonie canadienne à Paris. C'étaient l'abbé Thomas Hamel et l'abbé Louis Beaudet, de l'école des Carmes, et un élève du Lycée Saint-Louis, M. Arthur Buies, devenu plus tard, une des personnalités les plus originales de la littérature canadienne-française.

Il note ainsi, au file de la plume, les événements du jour: « Québec est en ce moment très peuplé, très désert. Les Américains encombre les places publiques, où ils se prennent mutuellement pour des Canadiens, et ils proclament que rien ne ressemble plus à un Yankee qu'un Québécois. »

On n'est pas étonné entre autre propos, de le voir nous entretenir des *Noëls Populaires*, dont il sait analyser et mettre en valeur la

touchante et mystique mélodie qui a capté et charmé nos âmes d'enfant. »

Ainsi, après les *Feuilles Volantes* et *Pages d'Histoire* ce furent les *Choses d'autrefois*, où là encore, il se reporte avec amour vers le passé qui grandit toujours à ses yeux, éclairant pour les jeunes la route de l'avenir.

Une foule de souvenirs historiques se présentent sous sa plume, alimentant la chronique locale, que dominent certaines personnalités littéraires, qui depuis ont joué un rôle enviable dans le monde politique et notre société québécoise.

Mais la grande histoire, on peut dire, l'attirait, et l'héroïque figure de Louis Jolliet, l'immortel découvreur, avec le Père Marquette, du Mississipi, sous sa plume d'érudit et de chercheur consciencieux, se détache en un relief saisissant, et devient l'œuvre maîtresse de sa carrière d'historien et de littérateur en vue.

Au cours de cet ouvrage, l'auteur nous raconte, avec forces détails, la vie et les mœurs indiennes des territoires parcourus, et qui mettent en valeur le courage, l'habileté et l'endurance du vaillant découvreur du grand lac Mississipi, sur les bords duquel allaient s'élever les florissantes et populeuses villes américaines, dont quelques unes ont tenu à honneur de dresser une statue à ce héros de la Nouvelle-France.

Le fait est, que depuis les rives du St-Laurent jusqu'aux confins de la Louisiane, il n'est pas d'endroit qui n'aient eut comme premier découvreur ces valeureux pionniers français, sur les traces desquels marchèrent les fameux coureurs des bois, les trappeurs canadiens, qui ouvrirent eux aussi la voie à l'évangélisation et à la colonisation.

Ce qui faisait dire à l'un de nos hommes publics, dans un de ses discours : « Que tout le beau et vaste Canada est bien nôtre, et que non seulement dans la province de Québec, mais que nous, les Canadiens-français, nous y sommes partout chez nous. »

Maintenant, si nous avons rappelé les activités historiques et littéraires de M. Ernest Gagnon, il semble aussi, tout naturel, que nous évoquions le citoyen modèle, l'homme affable et de bonne compagnie, qui savait attirer et gagner les cœurs. Ceux qui ont eu le privilège de vivre dans son intimité savent quelle aménité et quelle sérénité se lisaient sur sa figure ; qu'en réalité, artiste musicien, il aimait à ce que tout, autant que possible, fut en *harmonie* et que sa nature d'élite, autant que son oreille délicate et sensible à tous les bruits, n'endurait aucune *fausse* note.

D'ailleurs, il suffirait pour cela de relever sa correspondance intime pour se rendre compte du charme et de cette aménité de caractère, qui n'excluait pourtant pas une énergie tenace et le mot d'esprit parfois piquant, dont

il sut faire usage dans certaines polémiques au sujet d'histoire ou d'actualité qu'il voulait mettre au point.

Bref, s'il fut toute sa vie rivé à une besogne administrative du ministère des Travaux Publics, il eut le mérite de pouvoir s'occuper de questions esthétiques, qui en lui permettant de se servir et d'utiliser ses connaissances et ses goûts variés, élargissaient son horizon intellectuel, ; en même temps que se reportant vers les « choses d'autrefois », il y trouvait un réconfort et une confiance inébranlable aux brillantes perspectives de l'avenir national.

Son recueil de *Chansons populaires* reste encore le plus beau monument élevé à sa mémoire d'artiste musicien, et d'homme de lettres : deux titres qu'il honora toute sa vie et qui lui font une place enviable dans notre littérature.

Novembre, 1931.

Edmond Paré

« Il n'est rien de plus précieux, a-t-on dit, qu'un ami véritable. »

C'est donc à ce titre que M. Ludovic Brunet, homme de lettres distingué, s'est fait le biographe de M. Edmond Paré, esprit disert, dont les chroniques avaient été jadis goûtés des dilettantes Québécois.

Dans la préface, qu'il consacre à son œuvre littéraire, pleine de sens et d'à-propos, on trouve ce passage *Lisez ces lettres de Paris*, et vous y surprendrez un talent d'observation que peu de nos écrivains ont montré. Vous remarquerez dans ces chroniques, vous y remarquerez une fantaisie amusante, traduite en un style alerte.

Au cours d'une de ses chroniques sur *L'Hiver*, je trouve ce tableau joliment brossé et si couleur locale. « C'est le matin, un étroit ruban d'un or pâle colore l'horizon et éclaire à peine. D'un côté, un groupe de cabanes tapies dans la neige et se dessinant sur le fond vert d'un bosquet de sapins légèrement poudrées de blanc, de l'autre, une plaine nue et blanche, tachetée de gros arbres dont les branches noires se profilent sur le ciel gris. »

Ici, c'est un coin de marché de Pâques : « Partout où nous jetons les yeux ce n'est qu'un fouillis chatoyant de roses, de feuilles vertes, de guirlandes, de papier colorié, qui se déroulent et s'agitent au vent. Au milieu des fleurs et des bœufs immolés, s'empressent les garçons bouchers, paraissant très bons avec leurs tabliers blancs, ressemblant assez aux prêtres de l'antiquité, au moment du sacrifice. »

Là, il s'apitoie, d'une manière charmante, sur les êtres et les choses : « Au-dessus de cette foule compacte qui s'agite, se penchent les vieilles maisons creusées par la pluie, noircies par le temps, avec leurs fenêtres semblables à autant d'yeux curieux et énormes. Elles semblent se pencher ainsi les unes vers les autres pour causer et rire de tout ce tumulte. »

Plus loin, c'est un délicieux croquis du *Vieux Québec*, lequel, dit-on, a la physionomie d'une ville du moyen-âge. C'est à la basse-ville surtout que cette ressemblance est plus saillante. Ses maisons aux pignons pointus, ses rues tortueuses, étroites, ses trottoirs en mauvais état, où l'on ne peut mettre le pied sur le bout d'un pavé sans que l'autre bout, par esprit de contradiction évidemment, ne saute en l'air, lui donne un caractère original. »

A raison même de son caractère, nul n'a mieux goûté et rendu tout le charme exquis des réunions d'amis intimes. « On est deux ou trois amis dans une chambre chaude, près

d'une table pleine de journaux et de livres épars, éclairée par la lueur adoucie d'une lampe à abat-jour, et on cause. Ces amis sont intimes, il règne un agréable sans gêne. L'esprit est à l'aise et se détend. »

Cet esprit d'observation il s'en sert à merveille dans ses *Lettres de Paris*, où il fit, en 1887, un bref séjour, au cours duquel il goûta à toutes les séductions esthétiques de la ville lumière et où il eut voulu même aller faire du journalisme, la passion de sa vie.

Et pourtant, nul n'en a plus décrié les devoirs et désavantages du « sale métier », selon l'expression des confrères.

« Ah ! mes amis, quel métier que celui de journaliste. Quelle rude tâche, quel dur labeur de fournir, chaque semaine, de la copie à des typographes, tous les jours plus affamés, plus insatiables, plus féroces, plus implacables. Notez qu'on ne sait quoi dire la plupart du temps, comme c'est mon fait dans le moment, et il faut écrire, cependant, « écris forçat ».

Tout de même, le journaliste invétéré qu'il fut toute sa vie, comme collaborateur à *L'Union Libérale*, qu'il disait, non sans étonnement, avoir atteint son cinquantième numéro, n'en poursuivait pas moins son investigation sur les hommes et les choses de son temps.

D'ordinaire ses traits d'esprit, parfois sarcastiques, piquent, mais ne blessent pas.

« Nos jeunes gens courtisent les jeunes filles durant des années. Nos médecins font languir leurs malades, nos avocats procèdent éternellement sans obtenir jugement, et au train que vont les choses je ne pourrai m'enrichir en faisant des chroniques, qu'à condition de vivre mille ans de plus. »

Ces remarques bien inoffensives, il les fait suivre de constatations délicieuses, qui indiquaient qu'alors, comme aujourd'hui, on était à un tournant d'opinion. « Le Dominion, dit-il, nous devient tous les jours plus étranger. La Confédération ne répond pas à nos aspirations. C'est une institution qui craque et fait eau de toutes parts. Nos intérêts se concentrent dans la Provice, et c'est sur ce théâtre plus étroit que va se jouer le drame de notre destinée. »

« En général, continue-t-il, on ne s'occupe pas assez des événements qui se sont passés depuis la conquête. Il semble que notre histoire finisse avec la domination française.

« Sans doute les douloureuses dernières années de cette domination ont leur grandeur, et l'éloignement leur prête une teinte sombre qui en double l'effet ; mais la partie vitale, significative de l'histoire de notre pays, c'est celle qui commence après la conquête, surtout à l'époque de l'Union, lorsqu'enfin un gouvernement constitutionnel nous a été accordé. »

Soudain, faisant un retour sur lui-même, il nous avoue sincèrement : « Ce n'est pas

nécessaire d'aller crier cela sur les toits, mais je crois que je vieillis. La vie, autrefois comme une eau transparente, se colorait d'un nuage qui passait, ou d'un souffle d'air. Maintenant elle coule uniforme et lourde, réfléchissant dans son terne miroir toujours les mêmes paysages. »

Toutefois, si notre spirituel chroniqueur se voit vieillir, il n'en chérit pas moins son vieux Québec. « Je crois même que ses défauts me le rendent plus cher. C'est ainsi que les caprices et les coquetteries d'une femme aimée nous la font aimer davantage.

Comme on le voit, Edmond Paré, dans ses *Lettres et opuscules*, autant dire en ses spirituelles chroniques, a promené sa vision fantaisiste sur maints faits divers, et cela avec une aisance et une facilité de style peu commune, qui lui ont fait prendre pour mobile de ses mêmes propos, cet aphorisme : « Glissez mortels, n'appuyez pas ! »

A travers ses écrits, on devine chez lui une mentalité profonde et cultivée, unie à une sensibilité d'artiste, épris des beautés de la nature, comme attentif aux leçons du passé, lesquelles lui permettaient de mieux juger et assurer l'avenir.

A ce titre seul il méritait de prendre rang parmi nos meilleurs chroniqueurs qui, d'un trait de plume, ont maintenu le lien nécessaire entre hier et aujourd'hui.

Novembre, 1931.

Ludovic Brunet

Si les études littéraires comblaient ses moments de loisir, elles ne l'empêchaient pas non plus, entre temps, de s'occuper de journalisme et de collaborer à la rédaction de *L'Union Libérale*, et porter ainsi un vif intérêt aux questions d'économie politique, qui agitaient alors notre monde canadien, soumis à une constante évolution.

Aussi, devons-nous à M. Ludovic Brunet, à part ses articles de rédaction, écrits on peut le dire sous le feu de l'action, où cependant apparaît l'esprit de clairvoyance et d'à-propos, une étude plus approfondie de la *Province du Canada*, histoire politique de 1840 à 1867, travail élaboré, qui primé dans un concours organisé pour la meilleure étude de cette période constitutionnelle soumise à des renoncements et qui marqua l'époque décisive de notre confédération canadienne.

L'auteur, au début de cette étude, s'excuse de ne pouvoir y faire entrer la question littéraire, qu'il était à même de traiter avec une rare compétence.

Quoiqu'il en soit, s'aidant de certains travaux d'histoire de la politique canadienne, il fit une forte synthèse de cette évolution

vers cette union législative que couronnait, en quelque sorte, la Confédération, et dans laquelle la province de Québec devait jouer le premier rôle, et qu'elle continue de jouer en dépit de ses détracteurs, partisans d'une fusion, que son atavisme et son état d'âme canadien-français se refuse d'accepter, en raison même de son immortelle devise : « Je me souviens », toujours d'actualité et d'une rayonnante influence sur les bords Laurentiens.

Ainsi, d'étape en étape, M. Ludovic Brunet nous mène, d'un style alerte et concis, jusqu'à cette ère nouvelle qui s'ouvre sur nos destinées grandioses, où dans un proche avenir se jouera la partie définitive pour le commandement suprême entre l'est et l'ouest, symptômes antagonistes qui déjà apparaissent sur l'écran de notre histoire, sans toutefois nous laisser encore prévoir quelle sera l'enjeu de cette lutte géante pour la possession économique et politique de tout le pays, de tout le grand Dominion canadien.

Mais, s'arrachant aux préoccupations de l'heure présente, il publie une étude biographique de M. Edmond Paré, un aimable chroniqueur, qui était lui-même un de ses meilleurs collaborateurs à *L'Union Libérale*, qu'on avait dénommée la « Pléïade Rouge », laquelle n'en était pas moins férue de littérature, composée des fervents dans l'art de bien dire et de bien écrire.

Bref, M. L. Brunet a laissé le souvenir d'un esprit cultivé, auquel rien des problèmes de l'heure et de tout ce qui est humain n'était étranger.

D'ordinaire, peu communicatif, il alliait à une grande clarté d'exposition, un sens de pondération, une aménité de caractère, qui le faisaient rechercher pour ses vues étendues sur les hommes et les choses de son pays, qu'il a tenu à servir, par sa plume, sans penser à en tirer vaine gloire.

Décembre, 1931.

Albert Lozeau

Du nombre des poètes qui, vers 1907, faisaient partie de l'école littéraire de Montréal, Albert Lozeau était une des figures les plus attachantes, et la publication de son premier recueil de poésies : *L'âme solitaire*, fut alors une révélation.

L'œuvre, d'ailleurs, se recommandait par un sentimentalisme profond, autant que par un naturel et une véracité d'accent qui lui gagnaient tous les cœurs.

C'était, nous avoue-t-il, dans la préface de son livre, l'écho de la souffrance physique qui l'avait longtemps tenu clouée sur un lit de douleur. Par une force d'âme peu commune, il s'était mis à l'école des Chénier, des Hugo, des Lamartine, des Musset, des Gautier et des Leconte de Lisle. Ces grands romantiques qui l'enchantèrent et le soutinrent dans la lutte contre le mal qui le minait.

L'émule et le rival de Nelligan, s'il n'avait la hardiesse et la magie de ses conceptions é légiaques, en revanche on trouvait chez lui plus d'abandon et d'ingénuité qui eut fait de lui le poète des humbles et des miséreux, des déshérités, dont il se fit souvent l'interprète et le confident.

Comme il est d'ailleurs celui des « intimités », dont il rend si bien la douceur et les trésors de tendresse cachée :

En attendant le jour où vous viendrez à moi :
Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,
Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche
Qui rendront un air de musique qui touche,
Et dont je goûterai le charme à vos genoux.

Ou encore :
Bonheur rêvé :

Nous irons l'un et l'autre en l'azur infini,
D'un rêve intérieur qui n'aura pas
La réalité sombre au malheur condamné.

Petites Filles :

Ces âmes de vingt ans, ah ! ces petites filles,
Le mieux qu'on en peut dire, est qu'elles sont gentilles;
Elles marchent si bien dans leur robe à longs plis.
Leurs gestes de couvent se sont vite assouplis.

Un mot d'amour :

O Mystère d'amour, est toujours le premier,
Ma pauvre âme blasée aux choses de la vie,
Dès que je la revois, en est toute ravie.

Ainsi l'on fournirait maints exemples de sa sensibilité, toute féminine et souffreteuse, qu'un regard, qu'un sourire captif et retient à plaisir. A vrai dire les accents lyriques

rendent parfois, avec un son poignant, toute la gamme des sentiments humains ; amour, espoirs, regrets, sont les thèmes habituels qu'il traite avec un réel bonheur d'expression et dans une note douce et plaintive, qui lui gagne tous les cœurs, qu'attirent le mirage d'un bonheur rêvé, d'un idéal entrevu !

C'est ainsi que dans cette *Ame Solitaire* l'on trouve des *mots d'amour* qui tombent de sa bouche, éveillant mille souvenirs :

Les mots d'amour ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires,
Comme les anciennes histoires
Qu'enfant, on nous contait tout bas.

Ils sont les souvenirs des heures,
Dont les regrets sont les moments.
Parfois ils sont les tourments
Ils blessent les âmes les meilleures.

Dans les *Amitiés* il épanche son âme en aveux sincères. C'est un irrésistible besoin de tout son être, d'aimer et de se sentir aimé :

Je pense aux chères amitiés,
Aux réconfortantes pitiés,
Aux regards, aux doux mots des femmes.

Elles savent guérir
Les langueurs des corps et des âmes,
Rien qu'à nous regarder souffrir.

Voici sa plainte formulée en des strophes
d'un stoïcisme fier, marquant la finale.

Et nous tombons toujours comme fait un homme,
Toujours désespérés, mais fiers d'être debout,
Car nous nous relevons sans cesse et jusqu'au bout,
Nous maudissons la vie, heureux de toujours vivre.

Son dernier recueil, intitulé *Le Miroir des jours*, est une sorte de leimotiv, où là encore sa belle âme se mire tout entière, et s'épanche librement.

Tous les cœurs sont pareils qui palpitent en somme,
Dis-le tiens tu diras celui des autres hommes.
Dans un morceau d'azur luit tout le firmament.

Toujours nos rêves, ainsi que des nuages,
Sont en voyage, vers les îles fortunées.
Atteindront-ils jamais les îles fortunées
Les blancs petits bateaux de l'océan divin ?
Hélas ! Rêves déçus de toutes nos journées,
Bonheur, archipel d'or cherché toujours en vain.

A chaque page de son œuvre poétique
se lève un souvenir, une image adorée :

Tous mes vers sont écrits pour vous,
Vous vivez aux pages du livre,
Où songent les beaux yeux doux,
Où chante la voix qui m'enivre.

Le livre vit quand l'homme est mort.
Et l'amoureuse en son poème,
Vivra tant qu'en ce monde encor,
Quelqu'un soupirera je t'aime.

En formulant son rêve, il avoue :

Mais je n'ai pas le front enflammé de gloire,
Rêve tumultueux dont le cœur est troublé ;
Mon rêve est pacifique et marche dans le blé,
Cueille une rose et court au ruisseau pour y boire.

Son *Ciel intérieur*, il le trouve dans son cœur :

Mon cœur est comme un grand paradis de délices,
C'est en moi que je sens mon bonheur et mon ciel.

Enfin, comme épilogue, il s'écrie :

J'ai versé tout le sang de mon cœur dans mes vers,
Ma vie intérieure en poème s'épanche,
Aux rythmes variés des sentiments divers.

Mais, si Albert Lozeau avait ainsi mis toute son âme et tout son cœur dans ses vers, dans ses jolis et pimpants *Billets du soir*, écrits en prose cette fois, il nous livre pas moins un beau côté de sa nature, sensitive, attentive aux bruits de la rue, aux choses qui passent :

« Certains paraissent ne pas être de ce monde. On les goûte plus qu'on ne sent, comme une rose doit boire la lumière. Ils sont allégés des habituels fardeaux, ils passent et leur effleurement est une caresse. »

Parfois il ne peut s'empêcher d'accorder sa lyre au diapason de ses pensées fugitives,

comme dans cette délicieuse piécette intitulée .
Si nous avions des ailes :

Si nous avions de grandes ailes,
 Pour nous envoler à loisir,
 Partout où les heures sont belles,
 Certes nous en aurions plaisir.

Ah Dieu ! Si nous avions des ailes,
 Comme les légers alcyons !
 Le long des routes éternelles,
 Le jour, la nuit, nous volerions !

Que d'observations ingénieuses l'on cueille-
 rait dans *Billets du soir* :

« Certaines feuilles tombent en tour-
 noyant, comme étourdies de joie ou grisées
 de vertige de l'inconnu ; d'autres tombent
 obliquement sur une glissoire invisible, et
 d'autres droit sur le sol, comme appesanties
 par le destin fatal. »

Dans son dernier « billet » il souhaite, à
 tous, la « paix de l'âme », le bien suprême :

Maintenant les *Lauriers et Feuilles d'Era-
 ble* sont en quelque sorte son testament poé-
 tique où, tout en renouvelant et fortifiant son
 verbe, il clame à tous vents, son patriotisme
 ardent et sa raison de vivre :

Prince, penseur de science notoire,
 Dis-moi pourquoi les soirs et les matins,
 Indifférent au bruit blasphématoire,
 Un homme chante aux accords surhumains,
 Sifflets de sots sont fanfares de gloire.

Enfin, les cordes de sa lyre, après avoir vibré à tous les échos, à tous les souffles, rendent encore cette suprême et ultime résonnance :

Les jours qui ont fui pareil à des oiseaux sauvages,
Des oiseaux blancs, des oiseaux gris, des oiseaux noirs,
Qui s'en vont sans retour, vers de lointains rivages :
Bonheurs, tristesses, deuils, rires, sanglots, espoirs !

Albert Lozeau, s'il ne fut pas un poète de grande envergure, sut rendre les moindres vibrations de son « Être pensant », activé par la souffrance. Toute son « âme » s'épanche dans ses vers, en marge de la vie tapageuse, et l'on éprouve à lire certaines de ses pièces, comme une sensation de paix et de recueillement, pareille à quelqu'un qui feuilletterait un bréviaire, sorte de livre d'heures où seraient enrégistrés nos rêves, nos visions enchantées, qui nous élèvent au-dessus des brutales réalités de la vie.

Pour cela même, il mérite de faire partie de cette pléiade de poètes qui ont enrichi notre littérature canadienne et d'être à l'avant garde de nos *romantiques*.

Novembre, 1931.

Henri D'Arles

Henri Beaudé, de son nom de plume Henri D'Arles, fit ses études classiques au Petit Séminaire de Québec. C'est là, qu'aux environs de 1900, je fis sa connaissance.

Au collège, déjà, il annonçait une personnalité. Le front élevé, le regard profond et méditatif, la démarche altière et dégagée, dénotaient le jeune homme de bonne compagnie, aux manières affables et distinguées.

D'ordinaire peu communicatif, il se mêlait guère aux jeux de ses camarades. Il marchait dans la cour de récréation, la tête penchée, comme attentif à son rêve intérieur. Sa conversation était plutôt sérieuse et roulait sur des questions philosophiques ou littéraires, qui accusaient chez lui de la lecture et une rare pénétration d'esprit.

Au sortir de ses études, il entra chez les dominicains, où l'attiraient son amour de l'étude et son talent oratoire, qui captaient plutôt par le charme et l'élégance du débit que par la force entraînant de son verbe.

A vrai dire il ne fut jamais un foudre d'éloquence, mais plutôt un aimable et docte conférencier, à la parole facile, à l'expression juste et nuancée, au style imagé, plein de

métaphores, où l'artiste et l'écrivain s'unissaient pour nous décrire, entre autre, la féerie des ciels d'orient, dans le merveilleux décor d'une nature exotique. Pour lui, vraiment, selon le mot d'Amiel : « Un paysage est un état d'âmes ».

Henri D'Arles a traité presque tous les genres : histoire, philosophie, critique littéraire, notes de voyages. A l'instar d'un Lamartine, d'un Chateaubriand et d'un Pierre Loti, il a somptueusement décrit cette terre Palestinienne.

Voici, par exemple un coucher de soleil : « Derrière des nuages légèrement bleutés, à travers lesquels filtrent des rayons, c'est dans l'infini où il s'endort, une projection de lustres cristallins très fins à leurs sommets et qui s'évasent en touchant les flots. »

Plus loin, c'est un mausolée, qu'encadre un paysage, empreint d'une douceuse mélancolie : « Les arbres d'un vert presque noir fusent très droits. Ils ont l'air de gardes funèbres, de sentinelles de la mort, conscients de leur rôle austère, jamais lassés de veiller sur un tombeau. Le vent léger du crépuscule les frôle sans les agiter, y éteint son murmure en lesquels elles s'absorbent. »

Chaque changement de décors éveille un souvenir, fait écho en son âme, de poète et d'artiste.

« Le temps est humide. Pas un souffle. Les bois sont muets aujourd'hui encore.

J'entends les oiseaux qui s'appellent, mais pas ces mélodies heureuses, de ces trilles brillantes qu'éveille seul le soleil. Cette mélancolie des choses a tout à la fois sa beauté et son charme.

« Mais voici enfin le soleil. Qu'il est beau. Il monte là-bas, derrière les hautes murailles dont le faite se couronne d'or, son éclat est insoutenable. La terre exhale un murmure de joie et de vie, les maisons blanches, les minarets, les coupoles de la cité sainte sont roses et or. »

A vrai dire, ces croquis Palestiniens sont comme autant de fresques à la Puvis de Chavannes, où les êtres et les choses sont comme baignés, enveloppés de mystère : « Le firmament est limpide. Des nuages légers et violets flottent là-bas, comme des îlots de rêve. La Cité Sainte s'enlève sur un fond opalin et transparent. »

Mais son talent descriptif n'est jamais plus à l'aise, qu'à nous représenter les magnificences d'un arc-en-ciel, qui alors se dessine dans l'atmosphère bruisseuse : « La courbe est immense. Les couleurs fraîches et distinctes savent s'unir, avec un art si subtil, pour former la plus parfaite alliance de teintes qui puisse être. L'on demeure en extase devant cette splendeur irrisée ! » . . .

Et cet autre croquis, artistement tracé : « Comme l'atmosphère est serein aujourd'hui. La brise charrie des senteurs printanières.

Les chants des oiseaux ont une sonorité extrême. Le ciel offre une telle teinte bleue, où courent de vagues reflets d'argent ou d'opale. Une ondée nocturne a purifié l'espace, abattu les subtiles grains de calcaire dont il parsème la terre. Le sol exhale une bonne odeur tendre. »

Avec quelle délicatesse de touche, il nous décrit ce clair de lune, dans une douceuse et féérique nuit d'orient : « Je reste longtemps à regarder les capricieux jeux de lumière, quand la lune émerge derrière les monts des Oliviers. Elle est d'une jaune ardent. Elle monte en diagonale. Elle dessine sa rondeur crème. L'arrière plan de la tour des Russes se profile nettement sur son disque clair et chaud. Tout l'occident est embrasé. La crête des collines des Oliviers court, se tordant dans les feux mourants. Leurs feuillages ruissèlent d'or. De grands moulins à vent trempent leurs ailes dans l'incandescence purpurée. »

« Point de sensation sans art », tel est le principe que l'on pourrait appliquer à Henri D'Arles. Quand il nous trace une *Tête d'étude* qui a attiré son attention : « Le modèle revit, là, dans sa physionomie essentielle, avec un charme discret, dans un lointain mytérieux et très doux, qui prend de cette chose incomplète, et comme à peine éclos, une œuvres des plus attachantes.

Notez cet *Ecce Homo*, ce profil du Christ religieusement dessiné : « La ferveur, l'inten-

sité d'expression qui l'animent, rappellent les figures dues aux vieux ciseleurs moyenageux. Tandis que par la pureté des lignes, le fini du modelé, le joli dessein de la gorge, les ondes délicieusement flottantes de ses cheveux, la scrupuleuse régularité de ses traits, il égale peut-être les plus belles œuvres de la renaissance. »

Bref, dans ces multiples citations descriptives des beautés orientales, Henri D'Arles y révèle une âme d'artiste, éprise d'idéal et sereine beauté.

Maintenant, au cours de ses études de critique, de ses analyses des œuvres d'un Pamphile LeMay, d'un Fréchette et d'un Crémazie, il sait bien mettre en relief leur valeur intrinsèque, comme aussi les circonstances difficiles qui ont marqué leur éclosion et leur ont acquis la reconnaissance de tout un peuple.

De Crémazie, il affectionne la nostalgique résonnance de ses vers évocateurs de ces temps héroïques, où chaque épisode, traçant les jalons de notre marche en avant, nous prédisait de glorieuses destinées.

« Crémazie, dit-il, a de la pensée, il a une aptitude à creuser un sujet, à en tirer les ressources abondantes. Son inspiration n'est pas de suite à bout d'haleine, mais elle se prolonge et s'attarde et qui sait, si la mélancolie qui imprègne son œuvre, ne lui donne pas ce charme étrange, qui fait qu'elle nous

attire plus irrésistiblement que les autres essais poétiques canadiens. »

De même qu'il note, dans l'œuvre de Crémazie, un lyrisme émouvant, il rend aussi hommage à Fréchette, dont la *Légende d'un Peuple*, entre autres, est d'un vibrant patriotisme, autant par l'abondance et la richesse du style que par la sonorité hugolienne de la rime, que dépare une verbosité cachant la pénurie des idées.

Comme dans les poésies de Pamphile LeMay, il se délecte à ses chants rustiques, issus de la terre canadienne, inspiratrice de ses meilleures œuvres.

Avec quelle chaleur de conviction il met en vedette, chez Edmond de Nevers, l'écrivain et le penseur, qui ont fait de lui un des publicistes les plus profonds et des plus perspicaces, sur l'avenir des Canadiens-français, notamment en terre d'Amérique, où il voit s'ouvrir pour eux de si brillantes perspectives. En fils de saint Dominique, il se devait, après l'avoir longuement étudié, de nous entretenir du *Thomiste*, « qui a beaucoup, dit-il, emprunté à l'antiquité païenne, comme aux pères de l'Église. L'âme moderne, ajoute-t-il, doit, en bonne partie, aux spéculations métaphysiques de ses ancêtres moyennageux, elle leur doit ses subtilités, ses souplesses, ses fineses, parfois maladives, toujours distinguées et rares, qui ont leur répercussion sur la mentalité contemporaine d'essence si religieuse. »

En visitant le cimetière de son village, comme il sait rendre toute la nostalgique ambiance de ce lieu funèbre, où reposent les êtres qui lui sont chers : « Une paix très douce enveloppe ce cimetière. Rien n'est venu en troubler le calme atmosphère, c'est vraiment le lieu de repos. Le sommeil des défunts est bercé au seul bruit des germes qui éclosent et des palpitations qui animent le règne végétal, à cette sourde rumeur les oiseaux mêlent leur note perlée. Et parfois, d'en haut du campanile ajouré, on sonne de nouveaux deuils qui s'épandent, en vibrations profondes, au-dessus du champ des morts ! »

Ailleurs, avec des accents lyriques, il s'écrie : « O nocturnes ! il émane de vous je ne sais quelle vertu magique qui transfigure les êtres, les hausse à des proportions hors nature. Une cloche teinte là-bas, très loin, sa modulation discrète s'élève du fond du val, ondule, souple, aérienne, émeut le vaste recueillement et fait courir un imperceptible frisson... J'aimerais à écouter longuement ses notes fluides qui montent toujours les mêmes de cette substance inquiète, impossible à fixer, laquelle éternellement s'en va, s'en va. »

Si Henri D'Arles est sensible aux multiples beautés de la nature, il sait rendre justice à « Nos Historiens », Jacques Labrie, Michel Bibaud, F.-X. Garneau, l'abbé Ferland, Thomas Chapais et l'abbé Groulx, lequel a su si bien rendre la vie de « chez nous ». Henri

D'Arles possède une âme de poète, il a un cœur vibrant du patriotisme le plus pur et il souhaite rien tant que de voir son pays prospère, pour accomplir, sur ce sol d'Amérique, ses brillantes destinées.

Enfin, dans un dernier volume, qui témoigne de sa large conception autant que de son activité d'esprit, il y traite d'histoire et de littérature générale, entre autres sujets : *Une page d'histoire acadienne* ; de la *survivance canadienne-française aux Etats-Unis* ; de la *mysticité d'Alfred de Musset*. Les chapitres intitulés *Fragments, art et nature*, contiennent des pages exquis, où se révèle une âme éprise de la beauté des choses de la nature : « J'ai marché en forêt, me grisant de ses baumes, laissant ses silences m'envelopper, m'isoler de mes occupations... Les promenades solitaires ne sont pas du temps perdu. Souvent l'inspiration me vient au cours d'une marche lente à travers les rues paisibles ou dans les bois. Et la nature est toujours si belle, si charmante, sur un fonds éternel, si variée dans ses effets. »

Ses souvenirs de jeunesse il les retrouve dans ces excursions furtives au *Moulin de l'Oncle Jean*, au cours desquelles tout son être sensitif s'épanche en toute liberté au sein d'une nature rustique et sauvage.

Dans une de ses dernières lettres, datée de Rome, où il faisait des études, tout en se délectant au milieu des chefs-d'œuvre de

l'antiquité, il annonçait à un de ses amis qu'il préparait une vie du Christ ; sujet à la fois biblique et mystique qui l'avait toujours hanté, et qu'à l'exemple d'un autre fils de saint Dominique, le Père Didon, il voulait approfondir, y apporter tout le fruit de son labeur et de son séjour en Terre Sainte, à suivre les traces du Divin Maître.

Mais, « l'homme propose et Dieu dispose ». Dans ce centre de la chrétienté, dans ce milieu si propice à ce grand sujet d'étude, plein d'attrait et de mystère, la mort le surprit au milieu de l'été 1930. Sa disparition soudaine causa une douloureuse surprise, notamment en Amérique et au Canada français.

Ai-je besoin d'ajouter que cette mort prématurée fut une perte pour la littérature canadienne, dont il était une des personnalités les plus marquantes, une de ces âmes d'élites dont un pays se fasse gloire.

Quant à nous, il nous restera toujours le souvenir de ce jeune homme de bonnes manières, au teint pâle, au front encadré d'une abondante chevelure noire, dont le regard clair et profond semblait refléter tout un monde de choses merveilleuses écloses en sa belle âme éprise d'idéale et sereine beauté, qu'il contemple maintenant dans la divine et radieuse splendeur des cieux, ouverts aux éternels espoirs.

Novembre 1930, Québec.

L'abbé Appolinaire Gingras

J'avoue, malgré le prosaïsme qui nous envahit, avoir un faible pour les poètes, qui ont chanté leur coin de terre, la petite patrie qui les a vu naître et mourir.

Dans son petit fascicule intitulé : *Au Foyer de mon presbytère*, M. l'abbé Apollinaire Gingras a recueilli une jolie gerbe de poésies, écrites au fil des heures, « Faisant trêve à ses graves préoccupations de curé de village. » « Aimables bagatelles littéraires, nous dit-il, mais dans lesquelles il épanche son âme d'apôtre, et sous l'égide de la Muse inspiratrice, nous livre ses moindres impressions qui, au cours de ses courses évangéliques, se lèvent sous ses pas, et marquent, d'un point d'or, comme une étoile dans le ciel, les minutes écoulées au divin colloque, en écoutant ce que dit tout bas *La lampe du Sanctuaire*.

Il s'arrête à lire dans le grand livre de la nature, quand « Son cœur est pur comme les fleurs et gai comme l'oiseau. »

Et cela, tout en se promenant dans la campagne, comme il nous l'avoue dans la préface de son recueil : « Par une hâtive matinée de printemps, je revenais, à pieds, d'un malade. Je cheminai à travers une

érablière, où de gros sapins portaient encore sur leurs branches un peu de neige. Pourtant il circulait déjà dans l'air quelques rares insectes. Des mouches vulgaires, des scarabées aux ailes d'or ou de nacre, de bleus coléoptères, que les premiers frimas d'automne avaient gelés et qui croyaient, à l'encontre du moine d'Olmütz, sommeiller depuis des siècles, se réveillaient, ça et là, avec un joyeux bourdonnement de ressuscités qui semblaient dire :

Enfin, le voici le printemps.

Quoi de plus gracieux, de plus léger, plein d'un fraîcheur printannière.

Si le poète excelle à noter les mille riens de la vie quotidienne et s'impreigne l'âme des beautés de la nature, il sait aussi emboucher la trompette et claironner, aux échos, les faits héroïques, comme dans *Anathème à la colline de Gelboé*.

Malheur à Gelboé ! Malheur !
A Gelboé, honte, anathème !
O jour néfaste ! O deuil suprême,
Pour mon pays et pour mon cœur !
Malheur à Gelboé ! malheur !

Voici une pensée, à un ami, d'une exquise tendresse :

Le soleil d'or sur nos grands bois,
 Avec plus de grâce étincelle ;
 L'oiseau n'a plus la même voix,
 Amis, dis : Quel est ce mystère ?
 Est-ce prestige, est-ce chimère,
 Chimère ! Oh ! non bien-aimé frère.

Dans cette pièce : *Ce que dit tout bas la lampe du sanctuaire*, l'auteur semble avoir résumé toute sa vie sacerdotale, accomplie sous cette lumière tutélaire :

Le cimetière ici, là l'église, — un abîme
 De mystère effrayant, d'obscurité sublime.
 Dans cette ombre pourtant, comme un ange de feu,
 Je vois, j'entends parler la lampe du saint lieu.
 Que dit-elle ? — Oh ! venez, frères, venez l'entendre
 Car sa voix fait du bien et son langage est tendre.

J'étais tout jeune encor, quand dans l'église, un soir,
 Pour la première fois à moi, Dieu se fit voir,
 Il me semble depuis, lorsque je t'envisage,
 Que nous sommes amis et tous deux de même âge.

Quoi de plus sympathique que cette *Feuille d'automne*, où se révèle l'âme de l'artiste :

Et maintenant, feuille bénie,
 Dans la forêt, dans la prairie,
 L'aile du vent peut t'emporter !
 Envoie toi joyeuse et fière,
 Car, grâce à toi, feuille, légère,
 L'amour du beau, tendre mystère,
 Chez un enfant vient d'éclater !

En glorifiant la *Religion et la Patrie*, c'est toute notre histoire qu'il évoque :

Montmorency-Laval ! quel nom brillant de gloire !
Quel astre au firmament de notre belle histoire !

Maintenant, les *Brisés de Mai au bord du Saguenay*, évoquant, en lui, au cours d'une promenade, mille souvenirs, tout son être poétisé par les effluves printannières :

Passez dans mes cheveux, sur mon front, sur mon âme,
Messagers du passé, tristes mais doux zéphirs !
Passez, passez longtemps sur mon front, sur mon âme,
Chauds brisés de mai, qu'embaume un pur dictame,
Fait de jeunes parfums et de vieux souvenirs !

Que d'autres scènes de la vie campagnarde, qui forment la trame des jours, au foyer de son presbytère, il faudrait citer. Mais j'en arrive : *A ces impertinences à l'eau de rose*, au cours desquelles l'auteur décoche quelques traits piquants :

Nos écrivains sont fort nombreux :
La Patrie en est radieuse.
Ma muse, elle, un peu trop rieuse,
Les prend à peine au sérieux.

Toutefois, au-dessus de ces mignardises impertinentes, où l'auteur fait passer devant nos yeux les figures principales de notre littérature, plane toujours l'image adorée de la Patrie :

Enfants, le Ciel, le Ciel sur nos campagnes,
A déployé de bien vives couleurs ;
Sur nos lacs bleus, sur nos montagnes,
Le Ciel répand ses plus riches splendeurs :
Soit que la neige à nos bois étincelle,
Soit que l'été rayonne sur nos bords,
Oh ! la Patrie, Oh ! la Patrie est belle.
O Canada, je t'aime avec transports ! "

Avant de clore ce recueil de poésies, où
l'auteur passe avec aisance du grave au doux,
du plaisant au sévère, nous trouvons ce trait
plaisant :

Mais trêve à tout cet effort sombre,
Que mon livre, à la mer tombé ;
Par deux cents monstres soit gobé,
Avant tout, des lecteurs sans nombre.

A vrai dire c'était là un pronostique d'ave-
nir, car ce premier recueil fut beaucoup lu,
et d'emblée assura à l'abbé Apollinaire Gin-
gras une place notable dans notre pléiade
littéraire.

Ernest Myrand

Si Québec, la ville ancienne, a été le berceau de la Nouvelle-France, elle le fut aussi pour bon nombre de nos littérateurs et mérite à ce titre d'être apelée l'Athènes du Canada.

M. Ernest Myrand, un chercheur et un aimable érudit, devenu bibliothécaire du Parlement, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, fit lui aussi partie de cette élite intellectuelle de la dernière décade. Tout une liste de publications démontre combien, dans le domaine historique, ses recherches furent fructueuses et nous reportent agréablement aux choses d'autrefois.

Comme lui disait son ami Laverdière : « Ces retours au passé historique du Canada ne sont pas seulement un plaisir de l'esprit, un exercice de la mémoire, une satisfaction d'orgueil national, ils demeurent encore la préoccupation continue des âmes grandes qui se font une religion sévère de leur souvenir. »

Dans son prélude : « Un causeur d'autrefois », à son ouvrage intitulé : *Une Fête de Noël sous Jacques Cartier*, on peut y lire une très jolie description d'une nuit d'hiver canadien, et partant de la vieille ville enneigée, baignée par la clarté lunaire : « Les toitures,

les mansardes, les têtes originales des cheminées estompaient leurs silhouettes bizarres sur la blancheur des rues, avec une telle netteté de lignes et de profils, que je croyais regarder dans la contemplation de ce paysage lunaire, une jolie gravure de Gustave Doré. »

Toute cette description nocturne serait à citer, autant par le réalisme que par le charme poétique qui s'en dégage, et mériterait de figurer dans nos futures anthologies Canadiennes.

Ce n'est, d'ailleurs, qu'un avant goût à ce récit historique d'un *Noël sous Jacques Cartier*, qu'en compagnie de Laverdière, il nous convie d'assister à bord de « la Grande Hermine », ancrée, en cette nuit légendaire, dans les eaux de la Rivière St-Charles.

Tout à tour les autres caravelles de l'expédition de Jacques Cartier « La Petite Hermine » et « L'Emerillon » sont visités toujours avec le même émerveillement funambulesque, imaginé par l'auteur, où la légende rejoint la grande histoire. « Oh ! s'écrie-t-il, en apercevant les caravelles de Jacques Cartier, qu'il était petit le navire des découvreurs de mon pays ! Mais en revanche comme il était grand leur courage ! Je ne sache pas avoir mieux compris, ailleurs que devant lui, toute la valeur absolue du mot hardiesse, et tout ce que l'héroïque témérité française peut contenir d'audaces, de bravoures et de gloire. »

Cette première étude historique, sous sa forme romanesque, n'était pour ainsi dire qu'un prélude à celle de ses *Noëls Anciens de la Nouvelle France*, ouvrage capital, qui compose, avec les *Chants populaires* de Ernest Gagnon, la somme et la meilleure preuve de nos origines ancestrales.

Sous la plume et avec l'érudition de l'auteur, ces pieux cantiques, légués depuis des siècles, et transmis religieusement de génération en génération, acquièrent un charme et renouveau mystique incontestable.

« Noël ! Noël ! C'était, nous dit l'auteur, la grande joie du moyen-âge, devenue celui de l'humanité. Noël ! Noël ! c'était l'Hozanna de la France impériale et monarchique, au sacre de Charlemagne et de Saint Louis, demeuré l'acclamation de l'Église aux anniversaires du royal événement. »

Grâce à cette érudite compilation des *Noël Anciens*, nous avons là une œuvre unique et précieuse, laquelle en évoquant tout un passé mystique qui chante encore et toujours en toutes les mémoires, les Anges dans nos campagnes, entonnant le *Gloria in excelsis*, nous ouvrent sur l'avenir de pieuses et rassurantes perspectives.

Chercheur infatigable, nous devons encore à la plume facile de M. Ernest Myrand d'autres études historiques, comme celle de *Sir William Phips* devant Québec ; M. de La Colombière, sans compter celles contenues

dans les mélanges historiques, dans lesquelles il fait preuve d'une érudition très étendue, avec un sens très élevé des réalités, souvent même une vue d'ensemble des événements qui dénote chez notre historien une connaissance peu commune des hommes et des choses.

Mais l'ouvrage, peu volumineux, cependant, où il semble avoir pour ainsi dire concrétisé ses qualités primordiales, de profond érudit et de chercheur avisé, est à notre humble avis, celui de *Frontenac et ses amis*, étude historique, où il s'est complu à nous présenter les faits sous un jour véridique et séduisant, en leur donnant la forme attachante d'une causerie.

En traitant ainsi de Frontenac et de ses amis, l'auteur est naturellement amené à nous entretenir tout spécialement de madame de Frontenac, Anne de La Grange, intimement appelée la « divine », qui aurait tout fait pour prolonger son mari au poste de Gouverneur, avec lequel elle entretint une correspondance suivie, malheureusement perdue aujourd'hui ou à tout le moins, restée introuvable.

Ce qui n'empêche pas l'auteur de pouvoir affirmer : « Que grâce à ses relations avec Madame de Maintenon, en maintes occasions, Madame de Frontenac joua à la cour de Louis XIV un rôle décisif dans les affaires du Canada. »

Aux dires de l'auteur, elle avait tout pour plaire : « Fleur de luxe, mondaine raffinée, arbitre reconnue de l'élégance, du bon goût et du bel esprit, Madame de Frontenac, une des plus belles femmes de France, possédait ce don supérieur en puissance et en séduction à l'art magique des fées, celui de se créer autant d'amies que de connaissances. »

Influence et pouvoir irrésistible, que la comtesse mit au service des affaires de la Colonie et qui nous valut que Frontenac, put un jour mémorable répondre à l'Amiral anglais, « par la bouche de ses canons. »

« Bref, souligne l'auteur, il découle de toutes ces intrigues qui se nouèrent autour du nom de Frontenac, au sujet de ces deux séjours comme Gouverneur du Canada, que sa femme compta toujours parmi ses meilleurs amis, quoique au sujet de ses relations avec Madame de Maintenon, elle en conserva rancune et aversion, qu'elle sacrifia à ses intérêts publics. »

Quoiqu'il en soit, les détails qui nous sont fournis, par l'auteur, sur la vie privée d'Anne de La Grange, « La Divine », en disent assez, pour nous convaincre, que nonobstant sa grande beauté, c'était encore plus, par son bel esprit, qu'à l'Arsenal, ses amis goûtaient auprès d'elle, les plaisirs de la conversation, soi-disant « le plus grand plaisir de la vie ».

Et comme le fait remarquer notre historien, qu'on soupçonne à l'occasion d'être un

dilettante : « Ce culte des choses de l'esprit, basé sur des principes d'admiration mutuelle et de réciproques sympathies, se réduisait en pratique à des égards parfaitement avouables, à des hommages absolument courtois.

C'était, d'ailleurs, dans ce milieu composé d'esprits d'élites, que Fontenac, à chacun de ses séjours à Paris, rencontrait ses meilleures amies, et que comme Gouverneur, il leur doit sa maintenance dans les bonnes grâces du Roi, conscient des états de service de cet homme de guerre, l'un des meilleurs et plus énergiques Gouverneurs de la Nouvelle France.

Sa mort, qui d'après les récits du temps, fut celle d'un chrétien, que chevalier sans peur et sans reproches, il la vit venir sans défaillance, et qu'à cette heure dernière c'est encore sa femme qu'il peut compter comme sa plus tendre et meilleure amie.

C'est de nous avoir rappelé ces belles leçons de foi, d'héroïsme et de vaillance d'un grand passé, comme censée celles du bel esprit et de la grâce féminine ; autant d'attributs qui s'unirent pour favoriser l'éclosion sur les rives laurentiennes des plus jolies fleurs de la civilisation française.

C'est à tout cela que s'est avec talent employé Ernest Myrand, ce fin lettré, en qui vibrerait une âme d'artiste ; c'est ce dont nous lui serons toujours redevables.

Charles Gill

Voici maintenant un nom qui eut, vers 1919, et même avant, son moment de notoriété dans les cercles artistiques et littéraires de la Métropole, non pas tant par sa stature herculéenne et ses allures originales, que par son talent incontestable de peintre et de poète, ennemi du conventionnel et de tout rigorisme de forme ou d'inspiration.

Au demeurant, ce colosse, bon enfant, cachait, sous une apparence désinvolte et une mise parfois négligée, une nature riche de tous les dons de l'esprit et du cœur, et comme le dit Albert Lozeau dans la préface de ce magistral *Cap Eternité* : « Une âme de tendresse, éprise du Beau dans les hommes et dans les choses, âme impulsive, ardente, prompte à s'élancer, incapable de se retenir, de se modérer, âme impérieuse, rebelle à toute discipline, âme diverse, ondoyante, âme excessive, charmante. »

Cependant, ces diverses attitudes, cette versatilité intempestive et cette incohérence quasi-géniale, l'apparente à Baudelaire ou à Verlaine, dont il rappelle parfois la manière romantique, sorte de gènes d'idées, traver-

sées par des lueurs fulgurantes, laissant entrevoir l'infini des mondes.

Le *Cap Éternité* qu'on se représente, dressant sa cime majestueuse vers la nue percée par les éclairs, ou ébranlée par les roulements du tonnerre, en font un poème dithyrambique d'une magique grandeur, où peut-être toutes les beautés de cette nature sauvage, en même temps que toutes les forces créées, se résument dans la souveraineté et la luminosité du verbe ; parcelle d'infini qui va sombrer dans le gouffre du silence et de l'oubli, invoqués par le poète.

« Désormais, l'art m'attache au bord du fleuve abîme ; je le voudrais chanter dans mes vers, mais en vain, je tente d'exprimer ce qu'elle a de divin et d'infinalement effrayant et sublime. »

Puis, l'aède nous décrit la cime mystérieuse, émergeant sous les clartés d'aurore des ombres de la nuit.

Le gris matutinal en bas régnait encore,
 Quand l'éblouissement glorieux de l'aurore,
 Embrasa le sommet du Cap Éternité,
 Qui tendait au salut du jour sa majesté ;
 Pendant que l'Infini se fleurissait de roses,
 Les fulgurants rayons pour le sommet ont lui . . .
 Et j'ai pensé, scrutant le sens profond des choses ;
 Le ciel aime les fronts qui s'approchent de lui,
 Pour les mieux embellir sa splendeur les embrase,
 Chair ou granit, d'un feu triomphant et pareil :
 Il donne aux uns l'éclat d'un astre à son réveil,
 Aux autres la lumière auguste de l'extase !

Maintenant, à mesure que le grand jour apparaît et que, d'en bas, montent tous les bruits de la nature au réveil, on entend la voix du barde inspiré, clamant, aux échos laurentiens, la féerique splendeur du mont légendaire :

Fronton vertigineux dont un monde est le temple,
C'est à l'éternité que ce cap fait songer ;
Laisse en face de lui l'heure se prolonger
Silencieusement, ô mon âme, et contemple !

Et, plus loin, embouchant la trompette de la Renommée, il nous montre ce *Cap Eternité*, voyant à ses pieds, sous son égide tutélaire, s'accomplir la succession des empires et l'évolution des mondes :

Il a vu s'accomplir de sombres destinées.
Rien n'a modifié son redoutable aspect.
Il a vu tout changer, pendant qu'il échappait
A la terrestre loi des choses périssables.
Il a vu tout changer, tout naître et tout mourir,
Et tout renaître encore, et vivre, et se flétrir :
Les grands pins et le lierre à ses flancs formidables,
Et, dans le tourbillon des siècles emportés,
Les générations, leurs sanglots et leurs rires,
Les faibles et les forts, les bourgs et les cités,
Les royaumes obscurs et les puissants empires !

De tels accents lyriques font penser à certaines strophes du *Vent*, ou du *Lazare Ressuscité* de Louis Mercier, qui a magnifié Eole, et célébré le miracle biblique.

Néanmoins, devant la nature douceuseuse et la paix d'un beau soir, il épanche son âme :

Rien ne venait troubler le vespéral silence ;
Nul bruit n'inquiétait l'enchantement des yeux :
Ni le bruissement des pins harmonieux,
Ni les soupirs des flots perdus dans la distance.

En somme, si Charles Gill, comme artiste peintre, a laissé des œuvres originales, qui synthétisent sa force de conception, sa recherche de l'imprévu et son amour du symbolisme, il nous semble qu'il eut recourt à la poésie pour rendre par le verbe rythmé et la magie du style, toute la force et la profondeur de sa pensée, en face des magnifiques spectacles de la nature, qui évoquent et chantent les gloires de l'Infini, présidant à la révolution des mondes. A ce titre seul son nom restera vivace dans nos annales littéraires.

Sylva Clapin

L'on ne saurait être trop reconnaissant à ceux qui se sont, comme M. Sylva Clapin, évertués à épurer notre langage, à réhabiliter certaines expressions désuètes, ou encore à élaguer certains anglicismes qui la déparent.

En faisant aussi acte de juriste, Sylva Clapin, dans son *Dictionnaire Canadien-Français*, s'est donné pour mission d'aider à la conservation de certains archaïsmes, de certains mots qui sont très couleur locale, en un mot qui font image, et sont des néologismes issus du régionalisme canadien, la base même de notre vie canadienne.

« Magie évocatrice des syllabes ! s'écrie-t-il : Vieux mots, vieux souvenirs envolés dans le calme d'une belle nuit d'été, combien j'aime, ici, à vous donner une forme un peu tangible. »

L'auteur, avec un zèle inlassable, s'est surtout appliqué à corriger certaines expressions, il s'est élevé contre la substitution de lettres, de transposition de lettres, d'additions initiales, ou retranchement de lettres qui fourmillent dans notre épellation des mots et défigurent parfois notre langage habituel ; sans compter les défauts d'accen-

tuation, qui en rendent la compréhension difficile à des oreilles peu familières à ces locutions canadiennes, d'origines Bretonnes ou Normandes, issues par la suite de la vie quotidienne et « fleurant bon » le terroir Laurentien.

« Corrigeons, épurons, surveillons notre langage : Tel était l'avis salubre que Sylva Clapin donnait à ses compatriotes, afin d'aider à la conservation intégrale de cette langue française, « la plus belle qui soit tombée des lèvres humaines » ; en même temps qu'elle représente pour nous canadiens, cette flamme d'idéal, de beauté et de vérité qui, en cette terre d'Amérique, ne doit jamais s'éteindre, et demeure le meilleur et le plus sûr garant d'avenir. »

Cette œuvre éminemment utile et patriotique, entreprise par Sylva Clapin, la Société du Parler Français, par la publication de son *Glossaire canadien-français*, est venue la compléter et apporter son couronnement, et par là même a mérité la reconnaissance des générations à venir.

Rappelons-nous toujours : « Qu'un peuple qui conserve sa langue, tient la clé de sa prison », aimait-il à répéter.

Maintenant, Sylva Clapin, chercheur infatigable, n'était pas seulement un puriste, il voulut faire aussi, sous titre de *La France transatlantique*, un résumé de l'histoire du

Canada, dont il pouvait dire avec le poète :
« Mon pays, mes amours » !

Dans ces pages, écrites sans apprêts, bourrées de renseignements historiques et économiques, c'est tout un passé qui surgit, tout un brillant avenir qui s'annonce au seuil de ce XXe siècle, qui, avec ces merveilleuses inventions et ces progrès de géant, paraît être, entre autre, celui de son cher pays le Canada.

Dans cet exposé historique, l'auteur, tout en nous faisant la description des lieux, de l'état de la Société et des ressources économiques, trouve occasion de brosser de beaux paysages pouvant capter l'œil du voyageur, du touriste qui, pour la première fois, se hasarde en ces parages de l'Amérique du Nord, dans cette mer dont le courant arctique charie de gigantesques icebergs.

« L'admirable spectacle ! sur le bleu froid comme métallique du ciel de ces hautes latitudes, les sommets des icebergs se découpent avec une netteté merveilleuse, les uns taillés en clochetons aigus, en crénaux de forteresses, les autres offrant à l'œil ébloui, tout un entassement de pyramides cyclopéennes, de tours massives de cathédrales, ouvragées avec un art inouï, de blanches colonnades, d'une légèreté aérienne, se profilant hardiment vers la nue. On dirait des débris, s'en allant à la dérive, de quelques

Babylone d'outre-monde, écroulée dans nos océans. »

La description d'une bourrasque dans ces parages nordiques, emprunte un cachet de fantastique grandeur : « La mer bouillonne et fait rage. Parfois des détonations retentissent, dominant la clameur des éléments déchaînés, et produisant par tout l'espace, comme un horrible froissement de choses géantes qui luttent et s'abîment dans les profondeurs : ce sont les icebergs qui s'entre-choquent. »

Mais, si l'auteur a su rendre la grandeur fantastique de ces paysages, de prime a bord peu hospitaliers, et n'en a pas moins saisi le charme et l'originale beauté du vieux Québec : « Ville bienveillante et hospitalière, qui s'obstine quand même à conserver, avec un soin jaloux, le pittoresque labyrinthe de ses rues, alors effroyablement pavées, avec des trottoirs casse-cou et la calèche de nos aïeux. »

Puis, la description de la ville ancienne, par une de ces belles nuits d'été, est une des mieux réussies :

« La Terrasse surtout offre un spectacle particulièrement enchanteur. A l'horizon, le soleil s'enfonce dans un embrasement de pourpre et d'or, allumant par toute la ville, aux flèches des églises, aux fenêtres, l'incendie, et faisant miroiter, au loin, sur le fleuve, comme une immense coulée de lave incandescente aveuglante. Peu à peu, tout cela se

fond, devient indécis, puis soudain disparaît, après avoir brillé durant une minute d'un vif éclat. Un grand calme, une admirable sérénité montent alors de la nature. »

On en conviendra aisément, que Sylva Clapin pour s'être attaché à épurer notre langue, à la vouloir toujours bien parlée, de plus en plus en honneur sur nos rives, a aussi compris et rendu, avec une rare sincérité et une chaleur communicative, la beauté et la grandeur de nos paysages Laurentiens.

Toutefois, son *Glossaire canadien-français*, n'en reste pas moins l'œuvre maîtresse de sa carrière littéraire, comme elle est le plus beau monument qu'on puisse élever à sa mémoire.

P.-B. Casgrain, C. R.

L'auteur de *Letellier de Saint-Just et son temps*, chercheur avisé, féru de tout ce qui avait trait à l'histoire de son pays, nous a donné, on pourrait dire, une vue d'ensemble, d'une des périodes les plus mouvementées de nos luttes politiques.

Comme il nous le dit, dans la préface de son livre : « Il n'y a pas d'hommes politiques, depuis Papineau, qui aient soulevé autant d'agitation dans notre pays que M. Letellier de Saint Just. »

D'ailleurs, dès le début de son ouvrage, il prend nettement la défense de son héros : « Homme tout d'une pièce, moulé sur l'antique, M. Letellier avait embrassé, en entrant dans la vie publique, une opinion dont il n'a pas dévié jusqu'à la fin de sa vie.

Et plus loin : « C'est dans sa conviction qu'il a puisé cette énergie indomptable qui l'a porté à la tête de son parti et aux plus hautes dignités auxquelles nos hommes publics puissent aspirer. »

Il suffit de lire, au troisième chapitre du livre, ce qu'était alors la situation politique, en 1850, sous le ministère Baldwin-Lafontaine, au retour de Papineau, et le conflit

entre l'état et le clergé, toutes autant de circonstances et de questions importantes, qui devaient échauffer les esprits, passionner l'opinion publique.

L'auteur, après nous avoir longuement entretenu de la vie publique de son héros et des vicissitudes de sa carrière politique, terminée par son *Coup d'état* et sa destitution retentissante, nous en trace un portrait vivant qui nous rend sympathique une des personnalités les plus marquantes, à laquelle l'auteur rend un ultime et légitime hommage.

« Letellier, nous dit-il, gagnait à être connu dans l'intimité, son abord était froid, parce qu'il imposait. Cependant, il fallait le voir dans l'intérieur de sa famille. C'est là qu'il était plein d'amitié hospitalière, bon compagnon, joyeux convive, causeur agréable et intéressant. Son esprit était orné et cultivé, ses études étaient variées et pleines d'actualité, car il suivait de près les divers projets modernes. »

Ainsi donc, M. P.-B. Casgrain, qui, lui-même avait vécu les événements politiques qu'il raconte simplement, sans métaphores, rendait un hommage discret mais significatif à celui qui fut toujours digne, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dont le nom est encore respecté et laisse une trace lumineuse dans l'histoire de son pays.

Sans compter que M. P.-B. Casgrain, en nous relatant ses événements, s'est acquis une

une juste notoriété que lui avaient déjà valu ses recherches historiques sur maints points obscurs, dans certains articles parus dans les journaux et revues, qu'il s'est, sa vie durant, efforcé de mettre en lumière.

Que lui-même, issu d'une de nos plus anciennes familles, ayant siégé comme député au Parlement d'Ottawa, il était mieux préparé qu'un autre à fixer, dans la mémoire des générations, cette belle et honorable figure d'un de nos anciens Lieutenants-Gouverneurs, fidèle à sa devise : *Hæc manus, ob patriam*, celui qu'on a surnommé le grand patriote.

Nous avons souvenance d'avoir, autrefois, rencontré, dans la société, M. P.-B. Casgrain, ce gentilhomme accompli, à la conversation toujours intéressante, sachant à l'occasion soulever un point d'histoire, surtout celle qui avait trait au vieux Québec, pour lequel il avait une sorte de prédilection, et dont chaque emplacement, chaque monument, étaient des reliques du passé, des "pierres qui parlent ».

Pour ce chercheur émérite, cet érudit, cet octogénaire aux manières affables, à l'esprit toujours en éveil, le passé était un garant d'avenir.

Emile Nelligan

Parmi ceux des poètes qui jadis faisaient partie de l'École Littéraire de Montréal, Emile Nelligan est certainement la figure la plus originale, et pour employer une expression courante, un type extraordinaire, doué d'un talent hors-pair et d'une inspiration quasi-géniale, que nul dans notre littérature n'a pu atteindre, ni dépassé.

Dans la substantielle préface de son œuvre, que Louis Dantin lui consacre, il en fait un portrait saisissant : « Dans l'attitude, une fierté, d'où la force n'était pas absente, cambrait droit le torse élégant, solennisait le mouvement et le geste, donnait au front des rehaussements inspirés, et à l'œil des éclairs apocalyptiques. »

Maintenant, qu'un être aussi bien doué fut atteint de névrose et qu'il sombre dans la folie, nous n'avons pas à nous apitoyer, puisqu'elle nous aurait valu cette œuvre romantique, d'une qualité si rare, d'un lyrisme transcendant et d'une fantastique résonnance.

Mais, ne nous attardons pas sur ce troublant esprit, et jugeons-le plutôt à l'œuvre, par ses accents délirants que l'on pourrait

qualifier parmi ceux « des plus beaux qui soient tombés des lèvres humaines ».

Dans son âme de feu, tous les sentiments se donnent rendez-vous et s'y expriment avec une fiévreuse exaltation, où perce une hantise nostalgique qui nourrit sa pensée et nous la rend plus palpable, avant qu'elle prenne l'envol du rêve et de l'illusion décevante.

Qu'avec cela il soit symboliste ou parnassien, qu'il ait des souvenirs de Baudelaire et de Verlaine, il n'en reste pas moins personnel, nous livrant tout son être, vibrant à tous les échos de la nature, se plongeant dans les affres du doute ou de l'humaine souffrance.

Sombrant dans la détresse immense.

A la faveur d'un *Clair de lune intellectuel*
il nous définit sa pensée :

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs,
Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs.
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.

Elle court à jamais les blanches prétentaines,
Au pays angélique où montent les ardeurs,
Et loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes Athènes
Ma pensée est couleur de lumières lointaines.

Par contre il nous livre sa pauvre âme
toujours tourmentée :

D'avoir une âme douce et mystiquement tendre,
Et cependant toujours de tous les maux souffrir,
Dans le regret de vivre et l'effroi de mourir,
Et d'espérer, de croire... et de toujours attendre !

De toutes ses pièces de vers, où il a chanté
son rêve, ses névrotiques hantises, rien n'est
plus caractéristique de son verbe, que ce
magique *Vaisseau d'or*, lequel a sombré
dans l'abîme du rêve :

Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif,
Ses mats touchaient l'azur, sur les mers inconnues,
La cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif !

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil,
Dans l'océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible incline sa carène,
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un vaisseau d'or dont les flancs diaphanes,
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégout, Haine et Névrose entre eux ont disputé !

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du rêve !

Ailleurs, il a formulé son *Rêve d'artiste* :

Parfois j'ai le désir d'une sœur bonne et tendre,
D'une sœur angélique au sourire discret ;
Sœur qui m'enseignera doucement le secret
De prier comme il faut, d'espérer et d'attendre.

J'ai ce désir très pur d'une sœur éternelle,
 D'une sœur d'amitié dans le règne de l'art,
 Qui me saura veillant à ma lampe très tard,
 Et qui me couvrira des eieux de sa prunelle.

Qui me prendra les mains quelquefois dans les siennes,
 Et qui chuchotera d'immaculés conseils,
 Avec le charme ailé des voix musiciennes.

Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,
 Fleurir tout un jardin de lys et de soleils,
 Dans l'azur d'un poème offert à sa mémoire.

Quelles nostalgiques sensations évoquent
 en lui *Les vieilles rues* :

Que vous disent les vieilles rues
 Des vieilles cités ?
 Parmi les poussières accrues
 De leurs vétustés ;
 Rêvant de choses disparues,
 Que vous disent les vieilles rues ?

Veut-on savoir jusqu'à quel point notre
 poète élégiaque, sous l'emprise névrotique,
 a le goût du lugubre, du macabre, qu'on lise
 par exemple *Le Corbillard* :

Par des temps de brouillard, de vent froid et de pluie
 Quand l'âme a revêtu comme un manteau de suie,
 Fête des anges noirs ! dans l'après-midi, tard,
 Comme il est douloureux de voir un corbillard,
 Traîné par des chevaux funèbres, en automne,
 S'en aller cahotant au chemin monotone,
 Là-bas vers quelque gris cimetière perdu,
 Qui lui-même, et l'on est pensif au son des cloches,

Elégiaquement dénonçant les approches
D'un après-midi tel aux rêves du trépas.
Alors nous croyons voir, ralentissant nos pas,
A travers des jardins rouillés de feuilles mortes,
Pendant que le vent tord des crêpes à nos portes,
Sortir de nos maisons, comme des cœurs en deuil.
Notre propre cadavre enclos dans le cercueil.

La finale d'un *Banquet macabre* est plus caractéristique de son goût invétéré à broyer du noir, à s'entourer d'aprets funéraires, à séjourner en l'empire des morts :

Il nous viennent, claquant leurs vieux os : les voilà !
Qu'on les assoie en rond au souper de gala.
A la santé du rire et des pères squelettes !

Ce glas funèbre, il sonne encore à *Chapelle ruinée* :

Cloches des âges morts sonnante à timbres noirs,
Et les tristesses d'or, les mornes désespoirs,
Portés par un parjure que le rêve rappelle,

Ce triste tintement il se prolonge dans les *Musiques funèbres* et la *Marche au tombeau* :

Tel un troupeau spectral de zèbres
Mon rêve rôde étrangement ;
Et je suis hanté tellement,
Qu'en moi toujours, dans mes ténèbres,
J'entends geindre des voix funèbres.

A l'instar de Musset, dont il épouse parfois la résonnance romantique, il eut pu dire à propos de ses propres vers :

Et j'en connais qui sont de purs sanglots.

Tout compte fait, l'œuvre poétique d'Émile Nelligan, avec sa note sensitive, sa sombreur nostalgique, traversée de lueurs fulgurantes, sur un ciel orageux, sillonnée d'éclairs de génie : telle quelle, cette œuvre poétique contient de réelles beautés, que nul parmi nos écrivains n'a égalé, et qui lui font une place à part dans notre littérature canadienne.

Pourquoi faut-il que ce poète prédestiné, ce front superbe se soit incliné sous le mal intérieur, cette irrémédiable névrose, et que cette belle intelligence, ornée des plus beaux dons, ait sombré, anéantie dans le gouffre noir ?

Consolons-nous, et gardons-lui une éternelle reconnaissance, d'avoir renové le symbolisme, d'avoir banni les formes désuètes d'un faux romantisme, puisant son inspiration aux sources vives de la vie intérieure :

« Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire ! »

L'abbé Gustave Bourassa

En publiant ses *Conférences et Discours*, M. l'abbé Gustave Bourassa, écrivain disert, et un des membres les plus distingués du clergé canadien-français, parmi lesquels l'on compte nombre de nos littérateurs de marque, l'auteur nous annonce : « que ces pages évoquant des noms et des souvenirs qui appartiennent à la tradition religieuse ou littéraire de la patrie canadienne-française, et elles semblent à ce titre pouvoir participer à l'intérêt qui s'attache justement à ces noms et souvenirs... qui leur sembleront un écho fidèle et sincère, sinon éloquent, de leur propre esprit et de leur cœur. »

Si l'on a pu dire, avec une grande justesse : « Le style c'est l'homme », dans l'œuvre qui nous occupe, il est toujours d'une grande simplicité unie à une grande élévation d'idées.

A la suite des Laverdière, des Ferland, des Provancher et des Tanguay, tous les problèmes sociaux l'intéressent et motivent le premier sujet qu'il traite avec maîtrise, à savoir : « de la corporation ouvrière en France au moyen âge » et son projet de restauration.

Après nous avoir fait l'historique des corporations et de leur réorganisation ouvrière,

l'auteur en arrive à cette conclusion qui est celles des Papes, depuis Léon XIII à Pie XI, pieusement régnant : « Que seuls les principes chrétiens peuvent rendre à la classe ouvrière la paix et le bonheur. »

Puis, c'est à cet autre grand problème de l'éducation qu'il s'applique, en nous parlant, avec l'expérience qu'on lui connaissait, de *L'Ecolier chrétien*, question, on peut dire, toujours actuelle, et qu'il développe sous ce double aspect des sciences et probité dans la vie.

A la clôture d'un bazar de charité, il est appelé à célébrer les miracles d'abnégations et de dévouement que cette grande vertu chrétienne engendre et qu'elle répand de par le monde, en même temps que, pour les circonstances, c'est la vie méritoire de la révérende Mère Gamelin, qu'il évoque en des termes chaleureux, où s'épanche son âme d'apôtre.

Maintenant, son allocution, lors des « noces d'argent des Zouaves pontificaux », compte parmi les plus belles pages oratoires, pleine d'onction et de patriotisme, se terminant par cette parole éclatante et vibrante, comme une sonnerie de clairon : « Or, sachez-le bien, ce sont les Saints et les grands hommes qui font les grands peuples. »

Quant à l'expression de son ardent patriotisme, on le trouve dans une adresse à Montebello, patrie de ses ancêtres, devant le

Cercle de l'Alliance Nationale et aussi dans ce travail sur *M. P.-J.-O. Chauveau et l'idée nationale*, qui est un résumé de la vie publique de cet homme d'état, doublé d'un fin lettré, dévoué corps et âme aux meilleurs et vifs intérêts de son pays, auquel il fit toujours tant honneur.

Il semblait tout naturel que l'écrivain distingué, que cet esprit d'élite, que fut toujours l'abbé Gustave Bourassa, se soit intéressé à *la jeunesse de Montalembert*, une des âmes les plus hautes et les plus nobles qu'ait produit la France, et que dans cette conférence, qu'il fit devant le Cercle Ville-Marie, il incita fortement ses auditeurs à travailler énergiquement pour la bonne cause de la vérité, de la justice et de la liberté... « et qu'à ce titre, vous revendiquerez une place parmi les cœurs généreux, parmi les âmes vraiment libérales, parmi les solides chrétiens de notre siècle ».

Quoi d'étonnant que ce prêtre zélé, que cet écrivain de goût, qui aimait toujours la société d'esprits cultivés, qu'à ses moments de loisir il recherche la bonne compagnie, (que l'on rencontrait dans nos cercles Québécois ou Montréalais), ait cru bon, dans une conférence prononcée à l'Université Laval, en 1897, de parler de *l'Hôtel Rambouillet*, où s'élaborait jadis en France le bel esprit, le code des belles manières dicté par les *Précieuses* de cette époque remarquable,

où dans les salons d'alors « on faisait, au dire de l'auteur, fête aux lettres spirituelles et bien trouvées, chacun s'étudiant à y adopter son propre style ». Bref, c'était une brillante école des belles lettres et de politesse française.

Et, pour terminer, sa dernière conférence sur les *Fables de Lafontaine*, comme son testament d'écrivain, où il révèle ses qualités de critique averti, goûtant les moindres nuances évocatrices de cette belle langue française, vouée à la culture du Beau et du

« Dans ces petits tableaux où Lafontaine, dit-il, a peint des scènes champêtres, on reconnaît l'observateur attentif et l'ami de la nature : « Ces traits nous montrent encore avec quelle fidélité il adapte ses discours, à l'âge, au caractère et à la situation de ses personnages. »

Ces annotations, en marge des *Fables du bon Lafontaine*, si habile à faire parler bêtes et gens, nous prouve quelle prédilection il avait pour cette belle langue française, l'apanage de tout esprit cultivé, épris du beau langage et des formes multiples à donner et à rendre sa pensée.

Comme on a pu le voir par cet exposé succinct de son œuvre littéraire, l'abbé Gustave Bourassa, par sa haute culture autant que par sa vocation sacerdotale, était à même de traiter tous les sujets, et l'on peut bien supposer que sa mort prématurée vint inter-

rompre maints travaux littéraires, qu'il avait dans ses cartons, désireux qu'il fut toujours de contribuer, par la plume et par la parole, à l'avancement chez nous, dans les milieux intellectuels, des arts et des lettres ; comme aussi par son influence personnelle et son patriotisme éclairé, d'aider au progrès de sa race et de son pays ; convaincu qu'il fut toujours de son ultime survivance et de ses immortelles destinées.

Cependant, l'on aurait encore qu'une idée incomplète de ce que fut l'abbé Bourassa dans ses relations intimes et sociales, car d'un abord plutôt froid et peu communicatif il fallait rompre la glace et avoir goûté le charme prenant de sa conversation aussi étincellante que variée, dès lors on était conquis pour toujours, et l'on découvrait en lui l'homme de lettres et de bonne compagnie, en qui la bonté d'âme et l'érudition se confondaient, et en faisait une des personnalités les plus marquantes et les plus séduisantes, partant des plus dignes qu'ait trouvés l'Université de Montréal et son clergé diocésain, en même temps que les lettres canadiennes françaises qu'il eut toujours voulu voir à l'honneur avec des perspectives illimitées d'avenir.

Il nous reste cependant à souhaiter que quelque main amie réunisse en volume sa correspondance intime, où d'ordinaire l'homme se livre tout entier et nous montre à nu sa belle âme, à la fois altière et généreuse,

pleine d'enthousiasme pour toutes les nobles causes, faite pour les sommets de la pensée, à la poursuite de quelque saint labeur, d'un dévouement sans bornes, mis au service de l'Église et de la patrie canadienne.

P. S.—Notons en terminant que l'abbé Gustave Bourassa était membre de la Société Royale.

Alfred Garneau

(1836-1904)

Un fait notable, c'est qu'à une époque d'industrialisme et de commercialisme comme la nôtre, elle fit naître des poètes, c'est-à-dire des êtres épris d'idéal et de beauté, capables de s'élever au-dessus de la matière et de faire entendre, sur nos rives laurentiennes, leurs berçantes et douces cantilènes, bribes légères de leurs rêves, de nostalgiques et décevantes visions.

M. Alfred Garneau, né à la Canardière, près Québec, en 1836, mort à Montréal, en 1904, était une de ces âmes privilégiées qui entretiennent un divin colloque avec les Muses. Il avait une vocation poétique. Nous devons à son fils Hector, lui-même esprit cultivé, d'avoir su recueillir parmi ses papiers et manuscrits, un certain nombre de pièces de vers, que l'auteur, dans sa modestie, n'eut jamais cru offrir au lecteur.

En effet, il se peint tout entier dans ces vers de Victor Hugo :

Sans éveiller d'écho sonore,
J'ai haussé ma voix faible encore.

Il se déniait le don de chanter :

Non, non, qu'elle reste muette,
Je briserai ce luth sacré ;
Si j'ai dit que j'étais poète
Muse, tu m'avais enivré.

Dans le *Poète Fol*, il s'écrie :

Mais le poète à deux martels en tête,
Les yeux rêveurs ne voient pas la tempête
Ruisseler aux sentiers couverts ;
Ni les vents tordre en chaos les branches,
Enveloppé de foudre aux flammes blanches,
Il cisèle impassible un vers.

Et plus loin, il se représente :

Le rêveur comme moi, sous la forêt profonde,
Marche seul dans la foule en l'ouvrant de la main,
Que cherche-t-il dans l'ombre éparsée où son chemin,
Est-ce un rêve inconnu, fleur solitaire et blonde ?

Selon lui, voici comment l'on doit aimer...
d'une si jolie manière :

Du fait d'aimer une loi... même,
Dans l'ombre du cœur c'est écrit ;
Ainsi que l'on boit l'air on aime,
On aime ainsi qu'on sourit.

Ouvre donc la cage à ton âme,
Aime : l'amour c'est le bonheur ;
Prête l'oreille aux mots de flamme
Qui font les surprises du cœur.

Quoi de plus délicat et de plus suave que
cette évocation douceuse :

Jolie est la maison au grand clair de l'aurore,
Quelques arbres trapus, mais que leurs fruits décore,
Caressent de leur ombre un seuil hospitalier.
De l'oiseau, malgré son cri est familier ;
Il chantait tout à l'heure à ma fenêtre ouverte,
Comme un futur ami venant en découverte,
Des vols de papillons m'ont conduit au jardin,
Fleurs du plus riche ivoire, ou lavé de carmin.

Ainsi, tout dans cette œuvre poétique, d'une
essence exquise, est matière à fleurette, à
folâtrie :

L'aube dansait sa danse ailée,
Sur la coline au fond du ciel
Elle aperçut des fleurs dans la vollée ;
La tête, hélas ! plus d'à demi voilée
Qui doucement versaient leurs pleurs de miel.

L'Aube sourit, l'Aube, la Fée aux roses.
Petites fleurs, petites fleurs,
A peine écloses,
Séchez vos pleurs.

Maintenant, si nous ne trouvons pas dans
l'œuvre d'Alfred Garneau de grandes en-
volées, en revanche la poésie y coule de
source, ennoblit toutes choses de teintes
chatoyantes, et l'on croit en feuilletant ce
recueil, où il nous révèle son âme sensitive,
éprise d'idéal beauté, avoir fait, soi-même,
le plus beau rêve de sa vie.

Parmi nos aèdes, Alfred Garneau, méritait d'avoir une place marquée, ne fût-ce que pour illustrer la part prépondérante qu'ont pris et forment encore, dans notre littérature, les fervents disciples des Muses ; soucieux qu'ils ont toujours été de maintenir dans toute sa pureté d'accent et de rythme berceur, le verbe français qui *chante clair*, sur les rives laurentiennes, évocatrices de prouesses d'antan.

Souhaitons, cependant, que la publication de ses mémoires et de sa correspondance, qui est toujours *en préparation*, nous ouvre, quelque jour, les arcanes de cette belle âme sensible, aux beautés de la nature, comme à tous les grands désirs qui l'honorent et perpétuent son souvenir.

N.-E. Dionne

Parmi nos écrivains qui, dans le domaine de l'histoire archéologique et anecdotique, se firent une réputation, il faut citer le nom de M. N.-E. Dionne, Docteur ès lettres et en médecine, professeur d'archéologie, et conservateur de la bibliothèque de la province de Québec, poste qu'il occupait lorsque la mort vint le surprendre au milieu de ses annotations et de ses fructueuses recherches historiques.

La liste est longue de ses études archéologiques et d'histoire, notamment celles des *origines des familles canadiennes*, suivant les traces de l'abbé Tanguay, en élargissant les cadres que comportait une semblable nomenclature, par une étymologie des noms de provenance et de source différentes : tableau, on pourrait dire, analytique et synoptique qui contient la genèse de nos origines Angevines, Bretonnes ou Poitevines et autres émigrants français qui ont fait souche sur nos bords laurentiens, berceau alors d'une France Nouvelle en Amérique du Nord, terre prédestinée à de si grandes et hautes entreprises.

Deux grandes figures historiques : Jacques Cartier et Champlain, ont entre autres fixé son attention, comme si en les évoquant et en situant dans le temps leur noble mission à la fois évangélique, économique et sociale, ils ont marqué d'avantage leur action bienfaisante et désirée en ce nouveau monde, ouvert à de si brillantes perspectives d'avenir.

Et selon leur historiographe, tout nous porte à croire que la préoccupation chrétienne du découvreur de continent et du fondateur de Québec, fut pour eux un gage de succès, d'ultime confiance en l'avenir.

Aussi, dans son ouvrage qu'il intitule *La Nouvelle France*, de Cartier à Champlain, écrit-il, dans sa préface, après avoir écrit la vie de l'immortel découvreur du Canada, « j'ai cru que je devais à mes compatriotes de leur faire connaître les événements qui suivirent la période de découvertes et auxquels participèrent plusieurs des rejetons de la famille des Cartier. »

Dans son récit historique, l'auteur écrit : « Champlain ne réussit-il pas, en dépit de l'abandon des compagnies qui leur avaient promis leur appui, à planter le drapeau de son roi sur le promontoire de Stadaconé, et ses successeurs ne l'ont-ils pas défendu victorieusement pendant près d'un siècle et demi. »

De cette histoire de Champlain, il en fit, on peut dire, son œuvre capitale, se glorifiant,

par la publication de cet ouvrage, d'avoir travaillé à faire mieux connaître sa grande œuvre colonisatrice : « Avec nous, écrit-il, on admirera sa conduite désintéressée, son détachement des biens terrestres, son courage, sa loyauté, sa foi profonde, son amour du prochain, enfin tout cet ensemble de belles qualités qui se rencontrent que rarement chez le même individu à un degré aussi éminent. »

Son intelligence n'était pas moins remarquable : naturaliste, géographe, marin, cosmographe, Champlain était tout cela à la fois et dans une mesure hautement remarquable pour l'époque où il vivait. »

Ainsi, après avoir écrit deux ouvrages pour consacrer la mémoire de l'immortel fondateur, il publie un volume sur la vie de M. l'abbé C.-F. Painchaud.

Painchaud, prêtre dévoué, qui fonda le collège de Sainte-Anne, et par le fait même, dota toute une partie de la côte Sud du Saint-Laurent des bienfaits de l'éducation et de l'instruction, dont on avait alors tant besoin.

Mais, comme le fait bien ressortir l'auteur, si M. l'abbé Painchaud fut un bon pasteur, un éducateur, il fut aussi un professeur et un savant, auquel on pourrait dire, que rien d'humain n'était étranger, et qui savait alier toutes les sciences religieuses et profanes, étendre chaque jour ses vastes connaissances des hommes et des choses de son temps, et

qu'à bon droit on a considéré, comme un bienfaiteur de son pays.

M. le Dr Dionne est encore l'auteur de maintes études historiques, de notes de voyages au Nord-Ouest, où dans son mémoire sur *Chouart et Radisson* il relate les péripéties de ces deux explorateurs et trafiquants, qui tout de même ouvraient la voie à la civilisation et se firent alors dans le pays une réputation quasi légendaire.

Au reste, M. le Dr Dionne fut un compilateur infatigable, il annotait sans cesse quelque fait historique intéressant, pouvant servir de jalon à des travaux futurs, compilation précieuse, préalable à la grande histoire.

Si l'on ne trouve pas dans ses ouvrages de larges vues synthétiques, qui embrassent et résument tout une époque, en revanche il excèle en un style clair et précis à situer chaque fait dans le temps, nous laissant le soin d'en tirer la leçon opportune qui s'en dégage, et remet tout un passé en lumière.

Enfin, pour se rendre compte de la considération dont il jouissait, ce modeste travailleur intellectuel, que la mort surprit en feuilletant ses chers livres et dépouillant des archives, désireux de faire revivre sous nos yeux notre glorieux passé, il suffirait de citer certains témoignages de ses compatriotes, les plus notables, qui l'avaient vu à l'œuvre et gardaient de lui le souvenir d'un homme consciencieux et d'un chercheur émérite, imprégné

d'un vif amour de son pays qu'il avait toujours voulu voir grand dans le présent, comme dans l'avenir immense ouvert à toutes les généreuses et louables activités.

Au demeurant, M. Dionne s'intéressait à toutes les questions sociales, et dans l'intimité, sa conversation toujours intéressante, montrait une culture et un savoir étendus, en même temps qu'une grande aménité de caractère dans ses relations sociales, qui le faisait rechercher par tous les esprits distingués et les amis des livres, au milieu desquels il aimait vivre.

Bref, il fut en tout point le *vir bonus* des anciens.

L'abbé H.-A. Scott

C'est devenu un fait avéré, historique même, que celui du rôle prépondérant du clergé, dans l'évolution de notre société canadienne-française, luttant pour la conservation de sa foi, de sa langue et de ses traditions nationales.

En réunissant en volume, sous le titre : *Grands anniversaires*, ses discours de circonstance, l'abbé H.-A. Scott, théologien émérite, historien averti, artiste et littérateur, nous a donné, on peut dire, qu'un aperçu de ses travaux et de ses vastes connaissances.

Tout d'abord c'est une « notice historique », lors du *Deuxième centenaire de Notre-Dame de Foy au Canada*, laquelle sert, on peut dire, de préface à son histoire de la paroisse de Sainte-Foy, dont il fut pendant trente cinq ans le pasteur zélé et éclairé.

Avec quelle admiration et quelle dilection il nous l'a décrit : « Malgré ses trois cents ans, presque quatre cents, Sainte Foy est restée jeune avec ses côteaux toujours aussi frais, ses horizons toujours aussi magnifiques. »

Ainsi, après avoir prêté le concours de sa voix autorisée à la célébration du deuxième centenaire de la fondation de la paroisse de

Notre-Dame de Sainte-Foy, qu'il proclame, en terminant, comme une des plus belles du diocèse, il est invité à célébrer, lors du jubilé sacerdotal de Léon XIII, « la suprématie pontificale et le rôle bienfaisant de la papauté dans le monde », comme aussi à prouver la « divinité de l'Église », magistrale thèse qu'il développa avec la compétence et la science théologique, digne en effet d'un véritable docteur de l'Église.

Cette question de la divinité de l'Église, il la traite avec cette ampleur, cette clarté et cette abondance de preuves qui sont la caractéristique de la véritable exégèse. Comme il nous démontre, avec une éloquence persuasive, que « La beauté chrétienne n'est pas stérile, elle est une semence de vertus et de bienfaits. Que de prodiges de sainteté n'a-t-elle pas produits ».

Cette autre question de la *Suprématie des pontifes romains*, lui est une nouvelle occasion de mettre en évidence le rôle de la papauté dans le monde, comme médiatrice et gardienne de la Foi, contre laquelle « aucune force humaine ou infernale ne pourra jamais prévaloir ».

Mais, ce ne sont pas seulement les questions de dogmes et de religion qui passionnent sa grande âme d'apôtre, la question sociale, à l'exemple des grands papes, attire son attention et l'amène, lors de la Fête des artisans canadiens, à Lévis, 1er mai 1892,

à traiter de cet important sujet, avec la haute compétence doctrinale et l'expérience des hommes et des choses qu'il apporte à la solution de cet important problème social. Et ce, toujours à la lumière des Saintes Écritures et des enseignements des Papes qui ont apporté leur autorité, des paroles de charité et de vérité à la cause du prolétariat.

Puis, quand successivement il est appelé à célébrer : soit le cinquantième anniversaire de la fondation de la paroisse de Sillery, soit de celle de sa paroisse du Cap Rouge, soit du cinquantenaire de fondation de la Société de Saint-Jean-Baptiste de Sainte-Foy ; partout, en chacune de ces mémorables circonstances, il a fait entendre sa voix autorisée, aux accents patriotiques, qui électrisent les cœurs et guident les peuples vers les hauteurs, pour l'accomplissement de leurs immortelles destinées.

Cependant, que l'abbé H.-A. Scott ait ainsi, en chaque occasion mémorable, répandu les bienfaits de sa parole et de son enseignement, il n'en est pas moins vrai que son œuvre capitale, celle à laquelle il a voué une bonne partie de son existence, est encore son histoire si intéressante, si bourrée de faits notables, de la paroisse de N.-D. de Saint-Foy, où, pendant près d'un demi siècle, il exerça son ministère sacerdotal, avec un zèle et une charité qui ne s'est jamais démenti : paroisse chérie, élevée sur un des plus beaux

sites laurentiens, où toujours il désira vivre et mourir.

« Pendant deux siècles, écrit-il, dans sa préface, la paroisse de Sainte-Foy a partagé seule, avec Québec, le plateau qu'on vient de décrire, où se sont déroulés tant d'événements importants et où se rencontrent partout des traces d'histoire. »

Après nous avoir relaté en même temps les premiers établissements qui sont ceux de la colonie naissante et participent à la fondation de Québec, il déplore, non sans raison, l'exode des nôtres, des Canadiens-français qu'il voudrait voir plus attachés au bien paternel qu'ils ont charge et devoir de transmettre, comme un précieux héritage, à leurs descendants.

Et maintenant, après avoir mentionné les noms de ces anciens propriétaires : « que sont devenus, s'écrie-t-il, toutes ces belles terres, que nous venons de voir arrosées de sueurs et de sang français, possédées pendant un siècle, deux siècles même, par les descendants français, sur les bords du grand fleuve depuis Gaudarville jusqu'à l'anse de Sillery » ?

Il va sans dire, qu'il était avec l'un de nos hommes politiques, partisan de cette devise, gage d'avenir : « Emparons-nous du sol ! »

En chercheur acharné, il travaillait à un second volume d'histoire de sa paroisse, quand la maladie le cloua sur un lit d'hôpital,

à l'Hôtel-Dieu, où il rendait, en janvier 1931, sa belle âme à Dieu.

Maintenant, à sa renommée d'historien et de théologien, s'ajoute celle d'un artiste, car il était possesseur d'une véritable galerie de tableaux et de gravures de prix, qu'il montrait avec complaisance aux visiteurs. Ceux-là seuls qui ont été admis dans son intimité, savent, sous un abord plutôt froid, tout ce que sa riche nature, un peu austère, cachait d'aménité et de charme ; tout ce que son tempérament et son âme d'artiste avait de grandeur et de noblesse, soutenus par une érudition étendue que nous laissait deviner sa conversation, bourrée de faits et d'anecdotes, à laquelle s'alliait une grande élévation d'idée et de force de caractère.

Certes, il eut voulu voir inscrit sur sa pierre tombale, comme sur un blason, cette devise :
Virtute et labore !

Alphonse Gagnon

Ce fut certainement pour le savant et le modeste chercheur qu'était M. Alphonse Gagnon, une heureuse inspiration de se livrer à des études archéologiques, après qu'on l'eut reconnu (comme il l'explique dans la préface de son livre) : « Quant à l'antiquité du nouveau monde, que d'étroites communications avaient existées entre les aborigènes et les peuples de l'Égypte et de l'Asie Mineure. »

Tel fut l'objet et le point de départ de ses études et de la publication de son œuvre capitale sur *l'Amérique Précolombienne*, où l'auteur, avec une rare maîtrise et une abondante documentation, s'attache à découvrir la date de l'origine, de l'unité, ou la pluralité des races qui peuplèrent d'abord l'Amérique.

Ce qui l'amène à étendre d'abord ses origines, d'après les monuments qui pilulent au Mexique, au Pérou, et ailleurs, en même temps que les traces de ces peuples civilisateurs qui attestent devant l'histoire leur haute culture et leur sens esthétique, que leur envieraient les peuples modernes qui restent ébahis de tant de grandeur, d'habileté, de faste et

de magnificences que le progrès moderne même n'a pu égaler.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le développement de sa thèse et la composition de son ouvrage, publié à l'occasion du Congrès des Américanistes, en 1906, dont les assises se tinrent au Palais Législatif, et devant les membres duquel M. Alphonse Gagnon, lut un mémoire et présenta son livre sur *l'Amérique préhistorique*, qui lui valut, dans la circonstance, force éloges de la part de ses savants associés dans des recherches communes, regrettant toutefois que l'auteur n'ait pu avoir ni le loisir, ni les moyens nécessaires pour aller poursuivre sur place des études documentaires, mais tel quel, son ouvrage était un précieux apport à la science archéologique, qu'il eut certes mérité d'enseigner dans une chaire universitaire.

D'ailleurs, ce fut un encouragement à poursuivre ses études archéologiques, qu'il réunit plus tard en volume, se contentant de décrire des monuments et d'étudier les mœurs et coutumes de ces peuples, que d'autres voyageurs plus fortunés que lui, avaient pu visiter et rapporter la certitude d'une influence orientale, visible dans ses pierres qui parlent de cette époque primitive et de ces temps révolus.

Cependant, ses recherches si captivantes étaient-elles, ne l'avaient pas toujours absorbé tout entier ; déjà nous devons à ce

travailleur, à ce lettré, un volume de *Nouvelles et récits*, publié en 1885, où il exerçait, d'une plume alerte, son imagination inventive et créatrice, d'aimables fictions et de réflexions sur les hommes et les choses de son temps.

Aussi, ne fut-on pas surpris de voir cet écrivain moraliste nous présenter successivement : *Questions d'hier et d'aujourd'hui* : pages de haute et forte tenue philosophique, où il fait preuve de perspicacité et de sagacité et d'âme religieuse. Ces qualités primordiales on les retrouvera dans la *Lumière invisible*, ouvrage celui-là d'apologétique, où l'auteur s'attache entre autres choses à nous éclairer d'après les enseignements de la Bible et des philosophes chrétiens : sur *l'accord de la Science*, et sur le vrai sens de la vie, pour découvrir la *lumière invisible*, source de tout bien et de toute vérité.

Puis, ce chercheur et ce travailleur insatiable, à quelques années d'intervalles, livrait au public une remarquable compilation d'études, réunies en volume, sur *La vieille Angleterre*, son origine et sa formation, l'évolution religieuse et chrétienne d'abord, sous la Réforme et l'influence des protestants, avec les perspectives d'avenir d'un retour à la foi primitive.

La presse canadienne, loua fort l'apparition de cet ouvrage, qui nous familiarisait avec cette histoire d'Angleterre aux différentes époques, si voisine pourtant de la nôtre, qui,

sous l'égide britannique, poursuit-elle aussi, ses brillantes destinées, sans vouloir rien sacrifier cependant de ses premières origines françaises, la raison même de son existence et de son immortel devenir.

Évidemment, le but de l'auteur est surtout, dans l'histoire d'Angleterre, de nous montrer les effets désastreux de la Réforme et du libre examen, en brisant l'unité chrétienne, dont s'était inspiré et avait vécu tout le moyen âge. Sans compter maintes autres questions économiques et sociales, auxquelles il apporte le jugement de l'histoire, à l'appui de la thèse morale et religieuse qu'il soutient, avec un sens averti et une documentation puisée aux meilleures sources, faisant en cela œuvre d'écrivain consciencieux.

C'est ainsi qu'il usa ses forces à poursuivre sa noble et rude tâche, et qu'un de nos historiens, l'honorable M. Thomas Chapais, en préfaçant son ouvrage put écrire : « Qu'une carrière comme la vôtre est une leçon d'énergie, de labeur et de persévérance dans l'effort. »

Ajoutons que ces premières études archéologiques lui avaient valu l'honneur d'être reçu membre de la Société Académique d'Histoire Internationale, société fondée à Paris, en 1903, sous la présidence d'honneur.

Ayant fait sienne : *Labor omnia vincit* des anciens, toute sa vie a été un témoignage de sa foi et d'amour de son pays.

Hector Bernier

Parmi les écrivains de la jeune génération qui, depuis un quart de siècle, se sont fait un nom dans notre littérature, il faut citer M. Hector Bernier.

Ses deux premières œuvres, parues coup sur coup, en 1912-1913, annonçaient déjà une maîtrise de style toute moderne, qui l'apparentait au genre dit roman psychologique, adapté par Paul Bourget, et marquait d'emblée un progrès sensible sur ceux de ses devanciers : Marmette, de Boucherville et les autres.

Son premier roman, intitulé : *Au large de l'écueil*, est une œuvre dédiée aux défenseurs de la langue française au Canada, à l'occasion du Congrès de 1912.

L'auteur, en guise de préface, nous fait une description splendide de l'arrivée, à Québec, du « Laurentic », paquebot, sur le pont duquel son héros contemple le magnifique panorama qui se déroule sous ses yeux.

« Le soleil de juillet alanguit les passagers; les uns accoudés au rebord, les autres, paresseux dans les chaises longues, subissent l'enchantement du paysage canadien. L'île d'Orléans étale à leurs regards la merveille

de ses feuillages et de ses grèves. Le phare de St-Jean de l'Île dresse une silhouette blanche, sur un quai ancien, et on admire les érables, la coquetterie des maisons groupées autour de l'humble église... »

Notons, que ce groupement des maisons d'un village autour et que domine un clocher d'église est toute notre histoire.

Et plus loin, l'enchantement continu :

« Jules Hébert se grisait de cette minute parfaite. Il reprenait possession des choses familières du décors de sa jeunesse... »

Cette contemplation est suivie d'une autre, littéralement féérique. « Il avait vu tous les caprices de la lumière sur le fleuve et ne se lassait pas de les revoir. Il connaissait la succession des feux de l'aurore sur l'onde au repos, la magie rose du couchant sur le flot du soir, les eaux cuivrées à la veille des orages, mélancoliques sous la brume, ivres de soleil le midi, lourdes sous les nuages de plomb, les vagues méchantes allant, aux jours de tempêtes, se briser sur la grève, où devaient revenir parfois les héros de Montmorency. »

Que d'autres descriptions on pourrait citer, pleines de poétique splendeur et de patriotique admiration, où vibre l'accent et l'amour du Terroir : celle de la *Terrasse un soir d'août*. D'ailleurs, toute la question ethnique, elle tient dans cette espèce de profession de foi : « Nous sommes Français, mais autonomes avec une âme spéciale, se greffant sans doute

sur l'âme française, mais différente d'elle par tout ce qui fait notre essence propre, par des traditions nôtres, des combats nôtres, des victoires nôtres, des espérances nôtres, par l'ardent amour du Canada et de la liberté!»

Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter : « Il faut au Canada le respect de l'amour, les foyers saints, la natalité vigoureuse, l'entassement des moralités fécondes. » Parfois aussi, à mesure que la trame du roman nous amène au dénouement, l'on perçoit de ces coups de coude, à la manière psycho-physiologique du jour, décrivant tout un état d'âme et qui fait la valeur intrinsèque d'une œuvre artistique et littéraire. « Alors l'âme de celui-ci est agitée par l'un de ces remous inexplicables dans les sources vives de notre être... »

Maintenant, si Jules Hébert se sentait bouleversé si profondément, l'âme agitée, d'abord de sa fiancée, éprouve les effets bien-faisants de la grâce :

« Une détente de tous ces nerfs endoloris, se résout en larmes, qui filtrent des yeux morts, étrangement apaisantes et suaves. Une vague de bonheur surhumain gonfle son être d'une ivresse inconnue. »

Sa seconde œuvre : *Ce que disait la flamme*, peut-être moins bien charpentée que la première, et qui traîne parfois en longueurs, inhérentes à l'inexpérience encore des débuts, s'inspire de la même école et des mêmes procédés d'introspection adoptés par les roman-

ciers modernes, qui, avec les dehors de l'impressionisme, voire même du symbolisme, juxtaposent l'idéalisme et le réalisme de la trame de vie humaine, au-dessus de laquelle plane, au dire d'une voix autorisée, l'inquiétude du problème de l'au-delà, autrement dit du divin.

Dans sa préface du livre, par M. A.-D. De Celles, on trouve ses lignes significatives, qui sont un avertissement et un témoignage de la valeur du livre. « Ce qui demeure tout à l'honneur de M. Bernier, c'est la haute inspiration qui, comme une brise tonifiante, souffle à travers son œuvre, par laquelle il invoque la renaissance de l'orgueil national chez les jeunes Canadiens avec un louable enthousiasme. »

Entre parenthèse, c'est à cette inspiration patriotique qu'obéissent sans doute aussi les *Fils natifs du Canada*, une organisation qui a certainement son influence.

Au cours du récit l'on trouve l'analyse subtile d'états d'âmes, agrémentés de descriptions de paysages pleins de couleur et de lumière, qui font toute la saveur et la valeur présageant l'écrivain de race, de qui on pouvait attendre toute une floraison d'œuvres marquantes.

Hélas ! pourquoi faut-il que par la force des circonstances, ce beau talent ait cessé de produire, et qu'au retour du « front », après avoir fait son devoir de soldat pendant la

grande guerre, son état de santé précaire l'ait empêché de reprendre cette œuvre littéraire, à laquelle il s'était jusque-là dévoué entièrement et qui annonçait déjà un brillant avenir ?

Inclinons-nous devant le destin, *sic erat in fatis*, et comme il le dit à la fin de son livre, où il a résumé toutes ces idéales et patriotiques inspirations qu'il prête à ces deux héros : « Ainsi se laissent-ils pénétrer par l'éloquence de la flamme... Comme elle est ancienne la flamme canadienne française, comme source de puissance et d'héroïsme ! Sur les Plaines d'Abraham, elle veille, elle est plus grande, elle est plus radieuse parce que l'âme des braves l'attise, parce qu'elle est immortelle. »

Maintenant, n'est-il pas juste d'ajouter, en terminant cet exposé de son œuvre, que parce que ce romancier précoce a été à « l'épreuve », il doit être « à l'honneur » devant la postérité.

Néanmoins, l'œuvre littéraire demeure intacte, comme magnifiée par le sacrifice, où passe un souffle d'épopée glorieuse annonciatrice de supprime conquêtes d'impérissables lauriers.

Souhaitons cependant que M. Bernier qui n'a rien produit depuis plusieurs années, favorisé à nouveau par l'inspiration créatrice, nous donne cette fois une œuvre introspective toute à la mesure de son talent littéraire.

Les Mémoires de la Société Royale du Canada

Ces *Mémoires* contiennent, d'année en années, depuis 1882, date de la fondation de la Société, plusieurs travaux importants, dus à la plume de nos meilleurs écrivains qui ont honoré cette section française, dont ils faisaient partie :

« Que de belles et patriotiques choses, disait, dans son discours d'inauguration, M. Faucher de Saint-Maurice, la section française de littérature et d'histoire n'est-elle pas appelée à ébaucher et à élaborer, à mener à bonne fin ? »

« Rappelez-vous », disait un membre de l'Académie Française, à qui j'emprunte ce passage de son discours : « Cette rencontre en une compagnie de toutes les opinions et de tous les genres d'esprit vous plaira. Ici, le rêve charmant de la comédie, le roman pur et tendre, la poésie au puissant coup d'aile, ou au rythme harmonieux ; là, toute la finesse de l'observation morale, l'analyse des ouvrages de l'esprit, le sens profond de l'histoire. »

C'est tout d'abord une étude substantielle de Sir James McPherson LeMoine, l'auteur

des *Maple Leaves*, et d'une étude sur nos quatre premiers historiens : Bibaud, Garneau, Ferland, Faillon.

« Oui, Messieurs, disait Sir James LeMoine, ne craignons pas de le dire, de le proclamer hautement, c'est à la plume de nos hommes de lettres, au crayon de nos historiens, autant qu'au sang de nos martyrs politiques, que le Canada français doit le recouvrement, la restauration des titres de sa nationalité. »

« Au Canada, l'histoire, dit un de ses historiens, a assisté à la naissance du peuple dont elle décrit l'enfance et qu'elle voit arriver à l'âge viril. Elle l'a connu dans toutes ses faiblesses. Elle a reçu ses plaintes lorsqu'il était tout petit et souffreteux. Elle a entendu ses premiers chants de joie. Elle a préparé à le suivre et à l'encourager dans les luttes que recèle encore l'avenir. »

« Ce qui frappe, nous dit LeMoine, dans les pages de M. Garneau, c'est l'élévation des idées, l'indépendance de ses jugements, le tout couronné d'un indicible élan de patriotique enthousiasme. »

« Je ne saurais assez louer le discours préliminaire de l'histoire du Canada de Garneau. C'est une admirable revue des découvertes, des aspirations, des progrès de trois siècles, où l'affranchissement de la pensée, le réveil des intelligences, l'émigration européenne en Amérique, sont notés et traités de main de maître. »

« Bidaud n'a ni les profondes études de Ferland, ni l'esprit philosophique de Garneau, ni ce merveilleux don de pénétration et d'analyse qui distingue M. Faillon. Son principal mérite est d'avoir frayé la route pour les laborieux successeurs, de leur avoir aplani la voie, en leur indiquant les sources où ils pourraient puiser. »

« Chez Ferland, comme écrivain, il y a deux hommes tout à fait distincts. Il y a d'abord l'élégant, le gracieux chroniqueur esquissant, avec une verve toute gauloise, la carrière accidentée et mystérieuse du légendaire pirate de l'île d'Anticosti : Louis Olivier Gamache. Puis la scène change, c'est un polémiste vigoureux, frappant d'estoc et de taille... ou bien encore un antiquaire exhumant sur l'origine de nos familles, mille détails curieux et inconnus, tirés de nos archives poudreuses de nos églises paroissiales. »

« Faillon, je vous avouerai que chez lui il cherche en vain cet élan de patriotique enthousiasme, enfant du sol, de Garneau, mais pour sa profonde science, grande est mon admiration. »

« Telle est, messieurs, une courte esquisse de la vie et des travaux de ces hommes estimables, à des titres divers, mais qui en possèdent tous un que nous ne pouvons méconnaître, je veux dire un titre bien établi à notre reconnaissance. »

*

* *

Suit une comédie de M. F.-G. Marchand, ex-premier ministre, intitulé : *Les Faux Brillants*, laquelle ne manque pas de piquant et semble toujours d'actualité. A preuve, ce passage où le père affirme ici son autorité contre les prétentions de sa fille qui veut se marier à sa guise : « Dumont, silence !... et laisse-moi tout dire... Les lois de la famille ont perdu leur rigueur. Le monde est renversé ! Notre siècle pervers du bon sens, tous les jours présente le revers ; au sortir du berceau, l'enfant devient son maître ; le devoir filial paraît sans raison d'être...

*

* *

L'Histoire des Familles canadiennes, par M. l'abbé C. Tanguay, est pour ainsi dire une préface à son livre de généalogie, devenu si précieux pour la nationalité canadienne française, qui y trouve ses droits de noblesse.

« L'origine de la nation canadienne, nous dit-il, ne se perd pas dans la nuit des temps, puisqu'elle ne date que de trois siècles environ. L'origine du peuple canadien est obscure, disait-on, et de basse extraction, mais le jour s'est fait depuis, grâce à la persévérante énergie des archéologues français et canadiens,

et nous sommes en mesure de prouver que la grande famille franco-canadienne peut à juste titre s'enorgueillir de son origine.»

*

* *

La poésie ne perd pas ses droits, et M. Pamphile LeMay présente une jolie pièce, intitulée : *Le bien et le mal*, dans le genre rustique, préconisé par l'auteur :

Jean Dumas habitait non loin de la cité,
Une blanche maison sous les bois, en été
Les oiseaux voltigeaient sous les branches des hêtres,
Et venaient le matin, jusque dans les fenêtres,
Pour chanter au réveil leurs joyeuses chansons.

*

* *

Puis, M. Chauveau, un des membres les plus distingués de cette docte assemblée, présente un travail substantiel et d'une belle tenue littéraire sur *Les commencements de la poésie française au Canada*, et en particulier sur les points d'histoire de M. F.-X. Garneau.

« Dans les deux premiers volumes, dit-il, du *Répertoire*, qui contiennent toutes les poésies de M. Garneau, on peut suivre le progrès de la forme chez nos écrivains, et particulièrement chez les poètes. Assez singulièrement, c'est dans les pièces où l'on remarque

le plus d'originalité et de vigueur que se trouve le plus de vers faibles à côté de vers bien frappés, le plus de passions triviales ou bizarres, de chutes prosaïques.»

Il note en finissant: En toutes choses, M. Garneau a été un travailleur sérieux et convaincu et plein de sévérité envers lui-même, tandis qu'il était rempli d'indulgence pour les autres, et cela simplement parce que son œuvre, en prose ou en poésie, était dirigée par une force constante et irrésistible, par l'amour de sa race, par le désir de la relever et de la glorifier. Toujours et partout, sa voix semble nous dire, avec celle d'un autre poète canadien :

« Réveillons nous enfin, le devoir nous appelle,
Au firmament encore notre étoile étincelle. »

C'est alors une occasion pour le critique autorisé, qu'est M. Chauveau, de marquer ici l'évolution de notre littérature : « En parcourant les pages du *Répertoire* on voit le progrès que M. Garneau et ses émules ont fait chaque jour. L'expression, d'abord vague et incomplète, acquiert plus de justesse et de précisions, le vers devient plus ferme, plus correct, les idées, jetées un peu au hasard, se coordonnent, mais ce qui est remarquable dans les pièces publiées de 1830 à 1850, c'est l'ardeur du sentiment patriotique. Les hauts faits des aïeux sont rappelés pour ramener les

courages abattus ou chancelants, l'empreinte nationale se trouve partout. »

Notre passé littéraire et nos deux historiens est aussi étudié par M. l'abbé Raymond Casgrain, historien et littérateur de marque, qui émet, sur les hommes de lettres de son temps et les magnifiques perspectives d'avenir, des vues profondes et originales, lesquelles ne manquent ni d'à-propos, ni de justesse. »

« Sans adopter toute entière la théorie de Montesquieu, sur l'influence des climats, ni celle de Michelet, par respect à l'influence géographique sur le génie des peuples, j'ai toujours cru, dit-il, à une harmonie secrète et intime entre les hommes et les lieux qui les ont vu naître et où ils ont vécu. Enlevez Homère dans ses îles harmonieuses et ensoleillées de la Grèce, Horace de ses collines romaines ou de son lac de Rivoli, Ossian de ses montagnes d'Écosse et de ses brumes du Nord, vous n'aurez plus Homère, ni Horace, ni Ossian, leur génie sera exilé comme leur vie.

« Enlevez, pareillement, Garneau ou Crémazie du vieux Cap de Québec, vous ne retrouverez plus le même historien ni le même poète. Leur génie ou leur talent subsistera sans doute, mais il sera d'une autre nature, il aura pris une autre forme. »

« Garneau, Crémazie, voilà les auteurs de la révolution littéraire que nous avons eue

et qui a révélé au-delà de l'Océan, le Canada intellectuel. »

Il résume ici notre action intellectuelle : « On a dit que la France était la seule nation qui se dévouait pour une idée. Nous sommes les fils de la France, et fiers de cultiver son génie. Nés d'une grande pensée civilisatrice et religieuse, nous sommes restés les fils de la pensée, plus que de l'action. Dans cette fiévreuse Amérique, où tout le monde fait une course effrénée à la fortune du *mighty dollar*, nous nous attardons au travail de l'idée. »

Parlant de Garneau et de Ferland, nos deux historiens : « Il y a deux écoles où si l'on veut deux races d'historiens ; ceux qui se désintéressent du présent et qui se contentent de narrer et d'expliquer les événements de ceux qui en étudiant le passé n'oublient pas le présent, qui embrassent une doctrine ou une cause, la font ressortir des faits et en poursuivent le développement. »

Suit une comparaison qui ne manque ni de grandeur, ni de saveur poétique :

« Ceux qui sont familiers avec le paysage de Québec, connaissent le délicieux parcours de la Rivière St-Charles, ainsi que les bords autrement accidentés de la rivière Montmorency. La première qui serpente paisiblement à travers les vallons qu'elle embellit et fertilise, et qui se jette sans bruit dans le fleuve, rappelle le talent facile, calme et modeste

de l'abbé Ferland ; tandis que la course ardente dans l'air du soir attiédi de la Montmorency qui se décharge en écume, fait songer à la manière plus âpre, plus mouvementée de l'historien Garneau. L'un et l'autre sont des sources de sciences et de patriotisme dignes de la réputation qui leur a été faite. »

On entendit aussi, à cette séance solennelle d'inauguration, M. Louis Fréchette lire sa fameuse pièce de vers, intitulée : *Vive la France*, d'une si patriotique inspiration, rappelant la capitulation de Sedan (1870), dont je détache ces derniers vers :

Hélas ! pauvres grands cœurs ! leur instinct filial,
Ignorait que le code international,
Qui pour l'âpre négoce a prévu tant de choses,
Pour les saints dévouements ne contient pas de clauses.

* * *

Maintenant, M. l'abbé Verreau, présenta un mémoire sur les *Fondateurs de Montréal*.

Ce bibliophile de renom a découvert un livre très précieux, ayant pour titre alléchant : *Les véritables motifs de messieurs et dames de la Société de Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*. Cette société des « Messieurs et Dames » n'était composée que de dix personnes en 1641. Elles étaient parmi les véritables fondateurs, nous dit-il, de Ville-Marie. Gloire à eux, gloire surtout aux motifs nobles et désintéressés qui les animaient.

Les *Archives du Canada* fournissent à M. J.-M. LeMoine l'occasion d'étudier les sources de notre histoire, qui ont été, grâce aux recherches faites en Europe, considérablement augmentées, lesquelles fournissent aujourd'hui ample matière à nos historiens présents et futurs. Ce qui ne l'empêche pas de déplorer amèrement les pertes sous ce rapport, subies par le feu ou l'incurie des pouvoirs publics, trop lents à mettre ses documents en lieu sûr... Les temps sont changés.

*

* *

De son côté, M. Faucher de Saint-Maurice, y lut une intéressante biographie sur Louis Turcotte, un de nos meilleurs écrivains, enlevé prématurément à l'affection des siens et aux lettres canadiennes. Il en trace ce portrait fidèle :

« Fils de paysan, qui, à ses heures, était un rude marin ; les premières années de Louis se passent à courir pieds nus sur le sable doré des grèves, à jouer, à pêcher sur les bords de la rivière Bellefine, à lire dans le grand livre de la nature. »

Voici une description automnale, d'un charme poétique : « Les beautés ravissantes de l'été disparaissent, la nature si verdoyante, si riche en couleur, se revêt chaque jour de teintes plus sombres. »

Et l'auteur termine, en espérant que son nom passera à la postérité :

« Que ce nom sorte de l'ombre ; que Louis Turcotte monte en pleine lumière, sur le piédestal auquel il a droit. »

*

* *

M. Benjamin Sulte, poète et historien, à son tour, fit l'historique des *Premières seigneuries du Canada*. Si l'on a songé, note l'auteur, que durant les temps héroïques, de 1636 à 1663, la colonie a végété par suite de la guerre des Iroquois et de la coupable apatie des Cent-Associés, on ne peut que révéler le souvenir des vingt-cinq seigneurs mentionnés plus haut, car tous ont contribué à l'établissement du Canada et aucun d'eux n'a recueilli, du moins avant 1665, la récompense de son patriotisme et de son dévouement. »

Tel est bien, sommairement esquissé, l'ensemble des travaux présentés à cette séance mémorable d'inauguration de la Société Royale, par la section française, qui, chaque année, devaient être suivie de beaucoup d'autres, soumis par nos meilleurs écrivains, lesquels tiennent tous à honneur : en histoire, en sciences, en littérature, à maintenir bien haut le culte de l'idéal, d'aider ainsi à la conservation de cette belle langue française, gage d'ultime survivance sur ce vaste con-

tiennent de l'Amérique du Nord, où s'accomplit le « Miracle canadien ».

P. S.— Si j'ouvre maintenant le dernier rapport, imprimé de 1925, je constate que les cadres de cette même section française se sont élargis et que nos écrivains, membres de cette docte société, y traitent volontiers de sujets généraux, touchant à l'histoire et à la littérature française, tels que : *Napoléon, journaliste*, par M. Arthur Beauchesne ; et *Ernest Hello*, par M. l'abbé Arthur Lacasse, pendant que l'honorable R. Lemieux y présente un travail sur deux de nos principaux hommes politiques : *M. MacDonald et Laurier* ; que M. Francis-J. Audet produit un mémoire sur *Joseph Levasseur Borgia* ; que M. le chanoine Émile Chartier, y lit un essai sur *Dickens*, étudié par un Français ; que Mgr David Gosselin, y lit *Une page d'histoire contemporaine, Montmigny il y a un demi siècle* ; que le Frère Marie Victorin y expose ses vues sur *Une floriale halophytique cotière reliquale dans le Bassin du Lac St-Jean*.

Comme on le voit, les sujets traités par nos littérateurs, sont aussi intéressants que variés, et témoignent chez eux d'une belle envergure d'esprit et d'une haute culture, qui sont toutes à l'honneur du Canada français, et témoignent chez eux que « rien d'humain ne leur est étranger » et qu'ils continuent les nobles traditions de leurs devanciers, propagateurs du beau et doux parler de France.

Le "Merveilleux" dans la littérature canadienne

Légendes doux récits, qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France."

CHAUVEAU.

A la lumière éblouissante de cette merveilleuse et féerique épopée, secondés de l'expérience littéraire de deux grands siècles, dont l'écho mythologique se répercute à travers les âges, puisqu'un siècle comme le 17^e ne meurt pas ; au flambeau de l'histoire ancienne et moderne, étudions ensemble le *Merveilleux dans la Littérature canadienne* ; voyons si nous avons fait œuvre sérieuse, dont nous puissions (quoique relativement jeunes dans l'art de bien dire et de bien écrire) se sentir fiers et orgueilleux, en ce XX^e siècle, qui devra être le complément de tous les autres.

Maintenant, transportons-nous sur un autre théâtre à ciel ouvert, sur cette terre bénie du Canada, au sein de cette nature Laurentienne, si propre à la « fiction » propice aux merveilleux développements. Ensemble interrogeons la cause et les effets « féériques », l'origine première de ces récits fantastiques, de ces légendes, de ces vieux contes du pays,

dans notre littérature. Ceux-ci, pour avoir joué un rôle moins brillant, moins retentissant à travers les siècles, n'en constituent pas moins dans un même ordre d'idées : plus saines, plus graves, plus naturelles et plus chrétiennes, une croyance populaire, une œuvre littéraire sérieuse, une source de gloire nationale. Le *Merveilleux* est un art, et comme tel il naît avec la vie d'un peuple. Ici, nature et vie sont synonymes. »

I

Chez nous, en Canada, nous touchons du doigt à l'histoire de notre berceau, la « Fable n'existe pas ; c'est la réalité vivante, poétique et grandiose de la nature créée, ce coin de terre de l'Amérique du Nord qui arrache un cri d'enthousiasme aux premiers découvreurs et colonisateurs de ce vaste territoire : Quel beau et grand pays ! Exclamation spontanée, que nous, Canadiens, traduisons par ce chant de notre cœur : « O Canada ! Mon pays mes amours ! »

Entre la Vieille France et la Nouvelle, il y a eu, pour employer un terme de psychologie, « transmission d'âmes féeriques ». L'Océan, ayant une vertu lustrale, les fables de la Vieille Europe, purifiées de leur « Mythologie païenne », par ce trajet d'outre-mer, émigrèrent par bribes, sur les bords Laurentiens. C'était comme l'écho de l'âme poétique

française qui, du sein d'une civilisation par trop raffinée, aspirait à une vie nouvelle, toujours éprise d'inconnu et d'au-delà, s'élançait vers de nouveaux horizons ; s'imprégnait des vagues fraîcheurs régénératrices de nos immenses solitudes, de nos grands bois, de nos paysages enchanteurs. De cette émigration prédestinée, de cette heureuse rencontre des Muses anciennes et nouvelles, allait naître, le *Merveilleux dans la Littérature Canadienne*.

En effet, dit M. Jean Taché, *Forestiers et Voyageurs* : Notre population, elle, tire ce fonds de poésie de la race, qui lui a donné naissance, du genre d'occupations multiples, excursions de chasse et de pêche, en un mot, de sa vie d'aventures dans un pays sauvage. Elle tire encore ce fonds de poésie, de ses souvenirs de la poétique Bretagne, transportée au sein de cette vaste et grandiose nature du sol d'Amérique. Ces *Souvenirs* réels ou fictifs, forment le fond de toute la littérature canadienne, empreinte d'une saine philosophie. L'homme (continue le même auteur), à le considérer comme intelligence, exilé loin de l'essence du Vrai, du Bon et du Beau, ne peut pas plus vivre de réalisme, que son âme, des vérités qu'elle perçoit. Il faut à l'un voyager dans l'inconnu, et l'autre se reposer dans la Foi à des mystères. « D'ailleurs ces « Contes » et « Légendes » dans lesquels les peuples ont versé leur âme, cherché à satisfaire ce besoin de merveilleux qui est au fond

de la nature humaine », ne constituent-ils pas un moyen de survivance ?

« D'où nous viennent, en effet, ces conceptions magnifiques, fantasmagoriques des chants du rapsode grec, du grand rêveur Yoscan, si ce n'est des sources vives du sens humain, de cette intuition populaire des peuples qui croient à quelque chose; ces figures typiques du merveilleux, on les retrouve ainsi chez tous les peuples, elles ont leurs correspondants dans la réalité. »

Ainsi, les livres de l'Orient, nous disent : « que dans ces contrées baignées de lumière, on considérerait les contes comme un des merveilleux remèdes contre les douleurs de l'esprit et du cœur. Cette idée qui remplit les fictions de la Perse, de l'Inde et de l'Arabie, est, au fonds, une idée juste. Rien ne repose et console l'homme de peine, dans ses travaux et ses ennuis, comme les récits mêlés de *Merveilleux*. Or, on constate, qu'au Canada, ces mêmes récits fantastiques, ils forment partie du tableau de nos mœurs nationales, soit pieuses légendes ou pures fictions, ils sont l'essence « poétique » qui est innée chez nous, et qui est une des formes de l'aspiration de l'homme vers sa fin. »

En effet, on perçoit une forte tendance au *Merveilleux*, au cours de ces relations de voyages, récits épiques et mouvementés des anciens Canadiens. Au contact de la grande nature : l'écho de nos montagnes, le bruisse-

ment des feuilles dans nos grands bois, le mirage de nos grands lacs, frappait leur imagination ; ces forêts, ces prairies, ces lacs, véritables mers intérieures, les rivières et eux se connaissaient d'instinct. Le trappeur, le voyageur canadien, ce type national par excellence, était à la fois poète, chasseur, guerrier, conteur, pêcheur, marin, colon, bûcheron, selon les besoins et les exigences des lieux.

En effet, pour quiconque parcourt ces romans, ces légendes, l'esprit des ténèbres, sous la forme de feux-follets, de loups-garrous, y joue un rôle prépondérant. D'ailleurs, ils ne faisaient que s'inspirer, comme nous venons de le voir, du genre *Merveilleux* qui fut la coqueluche du grand siècle et fit les délices de la cour du Roi Soleil. « Quoiqu'il en soit, cette poésie, cette prose, a son charme et son originalité même. Après tout n'avaient-ils pas (nos ancêtres) pour guide, le jour, le Roi soleil du bon Dieu, qu'une croyance enfantine leur faisait voir, à Pâques, dansant à travers les branches des grands arbres de la forêt séculaire ? Et la nuit, pour Reine, la lune, baignant la terre de ses rayons argentés, chassant devant elle les ombres fantastiques ; sans compter les étoiles filantes, ces princesses de la cour céleste, auxquelles ils confiaient galamment leurs souhaits, ces braves cœurs voyant au fonds du ciel sombre, briller l'étoile

du soir, ils priaient Marie de bénir leurs exploits ? »

Ainsi donc où trouver les premières traces du « merveilleux » dans notre littérature ? si ce n'est dans la « chanson », les « contes » et « légendes ». « Je compare ces chansons, a dit Lareau, à ces meubles antiques, vestiges d'une époque éloignée, grosse de souvenirs, que les antiquaires placent dans leur salon, pour faire contraste avec la façon plus moderne. » Les « Légendes », dit un auteur : « ce sont les fleurs de l'histoire. Elles éclosent à nos yeux, lorsque après avoir étudié les livres, les monuments, les traditions, nous voyons resplendir dans une clarté soudaine, ce qui fut beau, vivant, harmonieux, autrefois. Alors le passé se ranime, de même que les caractères tracés avec une encre invisible, et nous entendons une voix intérieure nous faire un récit. »

« Ce récit coloré, cette parlante apparition, c'est la légende. Elle présente la forme glorieuse des faits et des personnages, et accentue le vrai sens de l'histoire, le fixe à jamais dans la mémoire des peuples. »

II

Maintenant, fort de ces principes philosophiques, entrons dans le vif de notre sujet. C'est d'abord au son des gais refrains de nos jolies chansons de voyageurs, au pays d'en

Haut, que le *Merveilleux* Canadien prend naissance, avec la vie d'aventure de ces *Coureur des Bois*, de ces hardis pionniers de la

Voici l'hiver arrivé,
Les rivières sont gelées.
C'est le temps d'aller au bois,
Manger de la soupe aux pois !
Dans les chantiers nous hivernerons !
Dans les chantiers nous hivernerons !

A vrai dire, ces romances, complaints, qui, pour manquer quelquefois de rime et de mesure, n'en sont pas moins des plus poétiques, d'un pittoresque grandiose, empreintes de simplicité et de naturel : qualités primordiales de toute œuvre littéraire. Témoin ce chant de nos *Voyageurs* :

A nous les bois et les mystères,
Qui pour nous n'ont plus de secrets,
A nous le fleuve aux ondes claires
Où se reflète la forêt ;
A nous l'existence sauvage
Pleine d'attraits et de douleurs ;
A nous les sapins dont l'ombrage,
Nous rafraîchi dans nos labeurs.
Dans la forêt et sur la cage,
Nous sommes trente voyageurs.

Ils voguaient donc nos trente « voyageurs », ils voguaient toute la journée, assis dans leurs canots d'écorce. « Or, comme le chant donne de la force et rend plus heureux ceux qui le sont déjà, et berce dans de douces rêveries

ceux qui ont le cœur à rire. Ils entonnaient : « V'là le bon vent ! » « A la claire Fontaine ! » « Par derrière chez ma tante » ! « En roulant ma Boule ! » Ainsi ils chantaient tous pour rompre la monotonie du grand silence, qui les enveloppait dans ces immenses solitudes des grands bois et grands lacs. »

D'ailleurs, ces pêcheurs savent comme il est impressionnant ce silence de la campagne déserte, qui trouble étrangement le citadin peu habitué à ce calme majestueux de la grande Nature laurentienne. « Ainsi, le soir arrivé au campement, après maints portages, on allumait un grand feu, et devant la marmite bouillante, assis en rond, chacun de remémorer, en fumrant la pipe, les incidents de la journée, ou les aventures plus ou moins extraordinaires, dont ils avaient été les acteurs et spectateurs. Ces hommes, chose digne de remarque, aimaient à poser en héros. Après les récits d'aventures, venaient les histoires de loups-garous, de feu-follets, de chasse-galerie, toute une kyrielle d'événements surnaturels, où le monde imaginaire et le royaume occulte de l'Esprit malin s'unissent pour prospérer, sur les bords du St-Laurent, cette fièvre ou passion du *Merveilleux*, dont le grand siècle et sa brillante cour s'était lui-même épris jusqu'à la folie. »

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé ;

Quand les branches du bois sont noires,
Que la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Toutefois, malgré cette exaltation apparente et sensible dans les idées et le style de l'époque de colonisation et de défrichement, le *Merveilleux* Canadien est Beau, Vrai et Bon. Or, ne fût-ce que pour ce rayon d'originalité qu'il jette sur l'histoire des premières découvertes et explorations, celles des mœurs et coutumes canadiennes, ce genre poétique devrait être aimé, respecté, apprécié au moins « littérairement ».

III

D'ailleurs, dans tout *Merveilleux*, il y a une pointe d'exagération. « Comme dans toute sublime idée dont s'éprendront les masses sous l'impulsion d'une éloquence entraînante. » Ainsi, chez nous, en Canada, c'est la nature qui, en son pittoresque langage, parle aux âmes simples, naïves et droites de ces *Voyageurs* et *Coureurs des Bois*.

« En effet, dans ces expéditions lointaines, tout les portait à exagérer les choses les plus ordinaires, et, naturellement, à les rendre très superstitieux. Témoins, la vue des grandes forêts vierges avec leurs ombres mystérieuses, l'aspect de nos grands lacs, où se miraient les pics ou cîmes crenelées des montagnes et collines ; la calme et imposante sérénité des

nuits, jetaient ces hommes-là, pour la plupart sans instruction, dans un étonnement, une vague indéfinissable qui exaltaient leur imagination, et leur faisaient voir tout, du côté merveilleux. »

M. Alphonse Poitras, dans le *Répertoire national*, nous raconte la disposition naturelle de ces braves cœurs, de ces hardis pionniers, au *Merveilleux*. Après le repas du soir, qui se composait de lard salé et d'un biscuit sans levain, chacun allumait sa pipe et ceux d'entre les voyageurs qui avaient déjà fait la même route, racontaient aux jeunes conscrits leurs aventures. L'un, exactement à la même place où l'on allait passer la nuit, avait vu, un an auparavant, un saumon plus ou moins gros, selon que son imagination le lui avait plus ou moins grossi. Un autre avait vu, ce qui s'appelle vu, à l'entrée de la forêt, un animal d'une forme extraordinaire comme il ne s'en était jamais vu, et comme il ne s'en verra peut-être jamais ; un autre, et c'était pis encore, avait vu, au milieu de la nuit, par un clair de lune, et il ne dormait certainement pas, un homme d'une taille gigantesque, traversant les airs avec la rapidité d'une flèche, et ainsi de suite, à tour de rôle. »

« En tout cas, en voici une histoire, conte ou légende, le nom n'y fait rien, mais ne doutez pas de la véracité du fait, les auteurs étaient incapables de mentir : C'était par une belle soirée du mois de mai, l'hiver était

terminé. Nous venions de laisser l'Outaouais et nous entrions dans la rivière des Prairies ; nous n'étions qu'à quelques milles de chez mon père, où je me proposais d'arrêter un moment avant d'aller à Québec. Nous y descendions plusieurs canots chargés de pelleteries et d'ouvrages indiens, que nous avions eus en échange contre de la poudre, du plomb et de l'eau de vie.

« Comme il n'était pas tard et que nous étions passablement fatigués, nous résolûmes d'allumer la pipe à la première maison.

« A peine avons-nous laissé l'aviron, que nous apercevons sur la côte, une petite lumière qui brillait à travers trois ou quatre vitres, les seules qui n'avaient pas été remplacées par du papier. Comme habitant de l'endroit on me députe vers la petite maison pour aller chercher un tison de feu. Je frappe, on ne me dit pas d'entrer, cependant j'entre. J'aperçois, assis près du foyer, un vieillard et une vieille femme, tous deux l'air songeur, la tête appuyée dans les deux mains et les yeux fixés sur un feu presque éteint. Je salue les deux personnages, aussi poliment que me le permettait mon titre de « voyageur » au pays d'en Haut : Politesse inutile, on ne me rend pas mon salut. Je demande alors la permission d'allumer ma pipe avec un tison, pas plus de réponse. Écoutez les amis, je ne suis pourtant pas peureux, mais devant la fixité des regards de ces deux êtres étranges,

je rassemble le peu de force et de courage qui me restent, je m'avance vers la cheminée et je saisis un tison par le bout éteint et je passe la porte.

« Chaque pas que je faisais, en m'éloignant de cette maudite cabane, me semblait un poids de moins sur le cœur.

« Je saute dans mon canot, avec mon tison, et je le passe à mes compagnons, sans souffler mot de ce qui venait de m'arriver. On eut ri de moi. Chose étrange, le feu ne brûlait pas plus leur tabac que c'eût été un glaçon. Diable dit l'un d'eux, qu'est-ce que ça veut dire ? ce feu ne brûle pas. J'allais lui raconter mon histoire, lorsque tout à coup la petite lumière de la cabane éclate comme une immense incendie, disparaît avec la rapidité d'un éclair et nous laisse dans une profonde obscurité. Au même instant on entend des cris épouvantables : deux énormes matous, aux yeux brillants comme des escarboucles, se jettent à la nage, grimpent sur le canot avec des miaulements effrayants.

« Une idée lumineuse (elles sont toujours lumineuses dans ces moments là) me traverse l'esprit : jette-leur le tison, crierai-je à celui qui le tenait, ce qu'il fit aussitôt. Les cris cessent ; les deux chats sautent sur le tison et s'enfuient vers la cabane où la petite lumière avait reparu. » Mon oncle défunt a vingt fois raconté cette histoire, ajoute Poitras, et autant il avait trouvé d'incrédules.

D'où je conclus qu'il ne faut jamais jurer ni douter de rien. Il va sans dire, qu'à mon tour, je ne vous l'impose pas comme article de Foi, mais comme preuve et comme exemple de *Merveilleux* laurentien, caractéristique, pittoresque, saisissant, empoignant même.

Vous citerai-je, pour appuyer mes dires sur le *Merveilleux* poétique canadien, les contes ou légendes recueillis et admirablement racontés par nos poètes, nos historiens, nos romanciers et chroniqueurs, tels que MM. De Gaspé, dans *les Anciens Canadiens* ; *Une nuit avec les Sorciers* ; *La Corriveau* ; *La Légende de Mme d'Haberville* ; Geo. De-Boucherville : *Récits de voyages et d'aventures* ; J.-C. Taché : *Forestiers et Voyageurs* ; *Histoire du Père Michel* ; *Le Feu-follet de la Mare-Aux-Bars* ; *Le Feu de la baie* ; *Ikès le Jongleur* ; P.-J.-O. Chauveau : *Souvenirs et Légendes* ; *Le Colporteur* ; *La Messe de Minuit* ; *l'Histoire de Lanouet* ; l'abbé H.-R. Casgrain : *Légendes canadiennes* ; *La Jongleuse* ; L.-H. Fréchette : *Légendes d'un Peuple* ; *Contes et légendes populaires ou Récits du Foyer* ; *Mémoires de 1840* ; ou *les Feux-follets, les Loups garous, les Lutins* y jouent un rôle principal, sans oublier les histoires typiques de *Jos. Violon et sa Chasse-galerie* ; Sir James LeMoine, *Légendes du St-Laurent* ; Chevalier C.-E. Rouleau : *Légendes canadiennes* ; *La Cabane des Fées* ; *Le Cap au Diable* ; *L'Art de chasser les Feux-follets* ; *La Chambre*

du revenant ; *Une Veillée chez ma grand'mère* ; *Le Moulin du Diable* ; J.-B.-A. Ferland : *Louis-O. Gamache* ; *Le Sorcier de l'Ile d'Anticosti*. Autant de créations du genre féerique, originales et précieuses compilations de souvenirs fantastiques, œuvres éminemment nationales.

« Croyez après cela, si le sorcier m'emporte. »

IV

« Si l'on établissait » une énorme différence entre les enchantements dits « féeriques » et les enchantements diaboliques dans la Littérature française, il en est de même aussi dans la Littérature canadienne, le *Merveilleux infernal* où *La Jonglerie* y fut constamment pratiquée par les « jongleurs » des tribus sauvages non converties. Ces enchanteurs, ou magiciens, eurent seuls des relations suivies avec l'Esprit du Mal, dernières traces du Paganisme occulte, symptômes de bon ou mauvais augure. Il va sans dire, que ces jongleurs sauvages n'avaient aucun pouvoir sur les blancs.

Dans ces cérémonies de magie noire, deux sorciers, un « Mahomet » et un « adocté », s'associaient généralement ; le pouvoir du Mahomet dépendait en grande partie de la soumission de l'adocté.

Au chapitre des enchantements à vue « féerique », nous pourrions ajouter *les effets du mirage*, dont parle un de nos poètes :

Un lac : miroir d'azur, dormait dans le lointain ;
C'était un lac superbe, un féerique bassin,
A l'entour des bosquets la tête renversée,
Comme une autre forêt fraîchement nuancée,
Formaient silencieux, au fond, sous le flot noir,
Un mirage immobile et bien splendide à voir.

« Ce phénomène de mirage, que les Napolitains appellent : les enchantements de la *Fée Morgane* », nous dit M. Taché, « sont fréquents sur le fleuve St-Laurent ; quelquefois il se présente avec des splendeurs qui défient toute description. Dans cet effet d'optique, deux embarcations se touchent par l'extrémité des mâts, deux îlots couverts de verdure par le sommet des arbres. Les îles voisines prennent les contours les plus variés et les plus féeriques, des clochers, des dômes, des minarêts, des palais, des tours, des murailles, s'élèvent graduellement dans un lointain vaporeux, pour tout de suite faire place aux dessins les plus bizarres.

« Il y a des instants où tout disparaît, alors nous demeurions comme plongés, suspendus dans un milieu indéfinissable, espèce de vide, à travers laquelle nulle forme, à nous étrange, ne se laissait voir. C'est comme une vision de rien ! »

Les « Anciens Canadiens », tout en racontant au fil de la plume leurs féeriques impressions de voyage, comme le dit très bien Bibaud, fils, en parlant de leur manière d'écrire : « ils écrivaient tous avec cette facilité et

cette aisance ordinaire aux gentilshommes, Témoin cette belle description de tempête, qui dans son paroxisme atteint le *Merveilleux* « cette âme du poème épique. »

« Nous étions sur les eaux du majestueux lac Supérieur. Nous voguâmes tout le reste de la journée, la nuit et le lendemain, avec un bon vent. Il en fut ainsi jusque vers les six heures. Puis, tout à coup, nous vîmes le ciel se couvrir d'un voile épais et plombé, et, en peu d'instants, une obscurité livide fit place à la lumière du jour, allant toujours en augmentant. Du côté de l'Ouest, un énorme et menaçant nuage s'avançait lentement, sillonné par de vives éclairs, et paraissait porter des grêlons dans ses flancs. Tous, nous regardions arriver ce sombre amas de noires vapeurs avec anxiété, et l'attention du marin qui, de l'œil, suit, dans l'espace, l'ennemi qui doit décider de son sort. Quant à moi j'admirais le balancement superbe des mâts, qui courbaient leurs têtes jusqu'au niveau de l'eau, semblaient jouer avec l'onde, puis se relevaient au milieu des éclairs, pour se replonger encore.

« En ce moment le tonnerre éclata en coups redoublés. Ses détonations précipitées, comme des éclats de bombes résonnaient à la fois sur tous les points de l'horizon. Soudain une immense éclair vint refléter ses millions de rayons, sur toutes les parties de notre vaisseau. La foudre venait de tomber à dix

pas de nous peut-être. Un frisson, mais un frisson comme celui de la mort, parcourut un instant toutes les parties de mon corps, car je pensais que ce terrible coup était un avertissement de la part de Dieu, de nous préparer au voyage éternel : aussi, mes regards s'élevèrent-ils, naturellement, vers le ciel, comme pour l'implorer. L'onde en furie battait les flancs de notre vaisseau, avec une force considérable. L'on aurait dit que tous les mauvais génies s'étaient réunis pour conjurer notre perte, tant la tempête mettait d'acharnement dans ses assauts sur le navire. Cependant, au milieu de cet épouvantable tumulte, nous entendîmes ces mots consolateurs « terre, terre ! » Ne croirait-on pas entendre Christophe Colomb découvrant le Nouveau-Monde, après les mille dangers, tempêtes et péripéties d'une longue traversée d'océan ? »

V

Quant au *Merveilleux païen* mythologique et le *Merveilleux chrétien*, ils ne soulèvent jamais, en Canada, de querelles satiriques parmi les « lettrés ». Le genre « féerique » ayant toute la vogue des visions, des souvenirs poétiques et chimériques, léguées en héritage de père en fils, de générations en générations, sur les bords du St-Laurent. Chaque pays a aussi ses coutumes, dit le proverbe. Chaque peuple, chaque race a

ses « Légendes ». Il suffirait, pour s'en convaincre, de jeter sur les littératures étrangères : *Légendes des Nations*, *Légende de la Mort à travers les siècles*. Elles ont toutes voué un culte au *Merveilleux*.

Notons cependant qu'il existe une grande différence entre les superstitions et les contes. Les premières, on y croit, et pour qu'un peuple en devienne imprégné, si elles arrivent du dehors, il faut un contact prolongé, une propagande opiniâtre ; mais les contes, est-il besoin d'y croire pour y prendre plaisir ?

En effet, écrivait dernièrement M. de Nevers : « Certains souvenirs ne se traduisent pas, les traditions populaires ne se transmettent pas, sans la langue dans laquelle elles se sont d'abord incarnées et perpétuées. Tous ces noms d'êtres fantastiques et abstraits : héros des légendes, de l'histoire embellie par l'imagination, personnages de contes, fantômes, esprits, tout ce qui constitue cette poésie des masses, dont la source abreuve tant de générations successives, tout cela disparaît.

« Enlevez à l'enfant de race française, cet entourage imaginaire : de guerriers invisibles, de géants, de diabolins, de revenants, qui lui créent de charmantes terreurs, ou le font rêver d'actes de bravoure chevaleresques ; enlevez-lui ces douces et charmantes illusions, ces douces et naïves chansons, du bon vieux temps, dont on nous a bercés ; privez-le de ce gracieux ramage d'oiseaux

que sait tirer, de notre langue, la mère Canadienne-française, il me semble que vous lui aurez enlevé une partie du soleil auquel il a droit. Terreurs puériles, évocations fantastiques, prières tendres, caresses naïves, rêves généreux et d'héroïsme, tels sont les premiers éléments dans lesquels naît et se développe l'imagination d'un enfant de notre race, les premières sources où il puise l'idéal :

... de ces preux chevaliers français
Qui erraient tout armés, par désert et par bois,
Accompagnés d'un nain cherchant leur aventure !

Comme dernière preuve d'authenticité historique, il nous suffirait de citer ces paroles de M. Brunetière, l'éminent critique, sur l'évolution du genre : *la Tragédie française*.

« Toute imitée qu'elle soit, en apparence de la tragédie grecque, et toute pleine de réminiscences d'Euripide ou d'Eschyle, la tragédie française, en a-t-elle donc été moins « française, moins nationale, et à ce titre moins originale ». Elle n'en porte pas moins, devant une humanité nouvelle, un témoignage impérissable, de ce qu'il eut de plus noble, de plus héroïque et de plus rare dans le génie français. Ainsi en est-il, croyons-nous, du genre *Merveilleux* dans la Littérature canadienne, lequel, pour s'être inspiré de cette migration « Féerique » du « Grand siècle », en la Nouvelle-France ; n'en est pas moins

l'écho poétique de la vie de tout un peuple :
« la senteur du terroir laurentien. »

Maintenant, soit dit sans métaphore, notre « Versailles » à nous, c'est Québec ! Ce Gibraltar d'Amérique, monument féodal, érigé sur un Cap Diamant, socle de granit, l'œuvre du Créateur ! Ville légendaire, située sur les bords d'un fleuve géant.

Québec, à la fois vieille Capitale, place forte et musée historique, qui vit dans ses murs passer découvreurs de continents, fondateurs de ville, vice-rois, gouverneurs, évêques, intendants, magistrats, hérauts d'armes, et gentilshommes, marquis, comtes, barons, officiers dans l'armée, ayant gagné leurs épauettes au service du Roi. Toute une série de portraits de héros, de grands hommes, dont elle s'honore et se glorifie.

La ville de Champlain n'a-t-elle pas sa galerie des Batailles des Plaines d'Abraham, de Carillon, de Monongahéla, de Chateauguay ; combats célèbres, dignes de tenter le pinceau de nos meilleurs artistes ; victoires mémorables, qui décidèrent de notre avenir, comme peuple. Le Château St-Louis, voilà son « Trianon », dans les salons duquel se rendait toute l'élite de la belle société d'alors ; grandes dames et hommes de cour, gentilshommes de cape et d'épée.

Puis, sortez de la ville ancienne, temple auguste, témoin de l'histoire, devant vous s'étend la Vallée laurentienne : immense

tapis vert, où se danse en couleurs le menut des *Saisons*, ici ce sont des champs fleuris, des allées ombragées, des bosquets, des routes serpentantes ; là-bas ce sont des coquets et rians villages, des groupements de fermes, des maisonnettes blanches, perdues au milieu du feuillage ; verdoyante campagne parsemée de lacs, rivières, au bord desquels nos citadins viennent s'impreigner l'âme des beautés champêtres, s'humaniser au contact des « belles choses » de la grande Nature.

Comme s'il eut fallu, à ce magnifique panorama, une attraction grandiose : les Chutes de Montmorency, ce sont les *Grandes Eaux* Québecquoises : célèbre cataracte, dont la vue de proche donne seul le vertige, nous grise d'infini ; perpétuel écoulement d'ondes rageuses, tombant à des centaines de pieds au fonds de l'abîme, d'où s'échappe une nuée vaporeuse, aux mille goutellettes transparentes, qui, sous l'action solaire, reflètent, en myriade de prismes, un minuscule arc-en-ciel. Spectacle vraiment féérique !

Enfin, comme fonds de tableau, comme bornes naturelles à cet immense domaine : la longue chaîne des Laurentides, ondulant à l'horizon bleuâtre, montagnes légendaires aux cîmes crénelées, dont l'écho, ce chant aux mille voix, repercute, aux siècles à venir, l'immortelle et provinciale devise : « Je me souviens » !

Si, comme l'affirment les « Lettrés », le « Grand siècle » fut l'apothéose de l' « Amour » humain : que le XXe siècle, soit pour nous Canadiens, l'apothéose de l'amour du sol natal, que ces « Légendes » symbolisent et que rallumeront bientôt dans nos cœurs attiédés « les Feux de la Saint-Jean ! »

Messieurs, laissez-moi, en terminant, vous citer ces vers admirables de M. P.-J.-O. Chauveau, qui peignent bien le sentiment que nous avons voulu rendre :

Légendes, doux récits, qui berciez mon enfance,
Vieux contes du Pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour hélas ! vos accents ingénus,
De nos petits neveux, ne seront pas connus ?

O poèmes naïfs, dont le peuple est l'auteur !
Légendes que transmet à la folle jeunesse,
Avec un saint amour, la prudente vieillesse,
Votre charme est surtout aux lèvres du conteur,
Et malgré votre nom, il faut bien vous le dire :
On ne vous croira plus, lorsqu'on pourra vous lire !

Table des matières

D.-H. SÉNÉCAL, publiciste.	7
EUSTACHE PRUD'HOMME.	13
J.-G. BARTHE.	21
Dr Chs. DEGUISE.	27
EDMOND LAREAU.	32
L.-O. DAVID.	37
A.-D. DECELLES.	41
ALPHONSE LUSIGNAN.	55
BENJAMIN SULTE.	60
EUDORE ÉVANTUREL.	72
NAPOLÉON LEGENDRE.	84
LÉON LEDIEU.	96
ADOLPHE POISSON.	108
A.-B. ROUTHIER.	116
NAZAIRE LEVASSEUR.	131
ERNEST GAGNON.	136
EDMOND PARÉ.	142
LUDOVIC BRUNET.	147
ALBERT LOZEAU.	150
HENRI D'ARLES.	157
L'ABBÉ APPOLINAIRE GINGRAS.	166
ERNEST MYRAND.	171
CHARLES GILL.	177
SYLVA CLAPIN.	181

P.-B. CASGRAIN.	186
ÉMILE NELLIGAN.	189
L'ABBÉ GUSTAVE BOURASSA.	195
ALFRED GARNEAU.	201
N.-E. DIONNE.	205
L'ABBÉ H.-A. SCOTT	210
ALPHONSE GAGNON.	215
HECTOR BERNIER.	219
LES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA	224
LE " MERVEILLEUX " DANS LA LITTÉRATURE CANADIENNE.	236

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CE
VINGT-HUITIÈME JOUR DE MARS
MIL NEUF CENT
TRENTE TROIS

BNQ



000 426 836